

ALFRED



JARRY

Auteur d' "UBU ROI"

LES MINUTES
DE
SABLE MÉMORIAL

Suivies
de CÉSAR-ANTECHRIST



AVEC
LES CROQUIS
DE
L'AUTEUR

FASQUELLE
ÉDITEURS

LES MINUTES
DE
SABLE MÉMORIAL
suivies de
CÉSAR-ANTÉCHRIST

FASQUELLE ÉDITEURS, 11, Rue de Grenelle, PARIS (7^e)

ŒUVRES D'ALFRED JARRY

MESSALINE, roman de l'ancienne Rome. 1 vol.

LE SURMÂLE, roman moderne. . . . 1 vol.

UBU ROI, drame en 5 actes, avec les
croquis de l'auteur (20^e mille). . . . 1 vol.

LA PAPESSE JEANNE, roman médiéval
d'EMMANUEL RHOÏDÈS, traduit du grec
en collaboration avec JEAN SALTAS. . . 1 vol.

GESTES ET OPINIONS DU DOCTEUR
FAUSTROLL, PATAPHYSICIEN,
roman néo-scientifique, suivi de
SPÉCULATIONS. 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
50 exemplaires sur Japon impérial numérotés.

ALFRED JARRY

LES MINUTES
DE
SABLE MÉMORIAL

Suivies de

CÉSAR-ANTÉCHRIST

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, Rue de Grenelle, 11

AVANT-PROPOS

La renommée littéraire d'Alfred Jarry n'a cessé de grandir depuis sa mort ; c'est le Gérard de Nerval du symbolisme. Il semble échappé de ses propres livres ; en l'évoquant, on dit : le Père Ubu. Il pique la curiosité et force la sympathie. On l'étudie et on le commente, on le discute et on l'imite. Son influence se retrouve dans la peinture et la littérature d'avant-garde. D'excellents critiques le tiennent pour l'initiateur et l'inspirateur du cubisme et nul n'ignore ce que lui doivent les surréalistes.

Il y a un autre Jarry qu'on connaît moins. C'est celui des *Minutes de Sable mémorial* et de *César-Antéchrist*, ses deux premières œuvres, qui ont

précédé *Ubu roi*, petits livres en vers et en prose, ornés par lui de naïves et savantes gravures sur bois. Ces deux livres si précieux, depuis longtemps épuisés, sont réunis dans le présent volume et fidèlement reproduits d'après l'édition originale qui avait été publiée à très peu d'exemplaires.

Ce présent ouvrage offre donc au lecteur les prémices du génie paradoxal, profond et extrêmement divers qui devait se manifester plus tard dans ses autres écrits.

JEAN SALTAS.

LES
M INVITES DE SABLE
 ÉMORIAL . P
 . ALFRED . JARRY

LINTEAU

Il est très vraisemblable que beaucoup ne s'apercevront point que ce qui va suivre soit très beau (sans superlatif: départ); et à supposer qu'une ou deux choses les intéressent, il se peut aussi qu'ils ne croient point qu'elles leur aient été suggérées exprès. Car ils entreverront des idées entrebâillées non brodées de leurs usuelles accompagnatrices, et s'étonneront du manque de maintes citations congrues, alors qu'il se compile des manuels où tout jeune homme lit ce qui est nécessaire pour suivre lesdits usages. Il est bien d'avoir fréquenté chez les siècles divers des philosophes, pour apprendre 1^o l'absurdité de répéter leurs doctrines, qui, récentes, traînent aux cafés et brasseries, plus vieilles, aux cahiers des potaches; 2^o et surtout, la double absurdité de citer l'étai du nom d'un philosophe, quand chacune de ses idées,

prise hors de l'ensemble du système, bave des lèvres d'un gâteau (Et ce bout de dissertation est tout aussi banal que la banalité d'*il ne faut pas tout dire* qu'il explique)...

Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots. Comme des productions de la nature, auxquelles faussement on a comparé l'œuvre seule de génie (toute œuvre écrite y étant semblable), la dissection indéfinie exhume toujours des œuvres quelque chose de nouveau. Confusion et danger : l'œuvre d'ignorance aux mots bulletins de vote pris hors de leur sens ou plus justement sans préférence de sens. Et celle-ci aux superficiels d'abord est plus belle, car la diversité des sens attribuables est surpassante, la verbalité libre de tout chapelet se choisit plus tintante; et pour peu que la forme soit abrupte et irrégulière, par manque d'avoir su la régularité, toute régularité inattendue luit, pierre, orbite, œil de paon, lampadaire, accord final. — Mais voici le critère pour distinguer cette obscurité, chaos facile, de l'Autre, simplicité* condensée, diamant

* La simplicité n'a pas besoin d'être simple, mais du complexe resserré et synthétisé (Cf. *Pataph.*).

du charbon, œuvre unique faite de toutes les œuvres possibles offertes à tous les yeux encerclant le phare argus de la périphérie de notre crâne sphérique : en celle-ci, *le rapport de la phrase verbale à tout sens qu'on y puisse trouver est constant*; en celle-là, indéfiniment varié.

(DILEMME) De par ceci qu'on écrit l'œuvre, active supériorité sur l'audition passive. Tous les sens qu'y trouvera le lecteur sont prévus, et jamais il ne les trouvera tous ; et l'auteur lui en peut indiquer, colin-maillard cérébral, d'inattendus, postérieurs et contradictoires.

Mais, 2^e cas. Lecteur infiniment supérieur par l'intelligence à celui qui écrivit. — N'ayant point écrit l'œuvre, il ne la néanmoins pénètre point, reste parallèle, sinon égal, au lecteur du 1^{er} Cas.

3^o Si impossible il s'identifie à l'auteur, l'auteur au moins dans le passé le surpassa écrivant l'œuvre, moment unique où il vit tout (et n'eut, comme ci-dessus, garde de le dire. C'eût été (Cf. *Pataph.*) association d'idées animale passive, dédain (ou manque) du libre-arbitre ou de l'intelligence choisissante, et sincérité, anti-esthétique et méprisable).

Si, 4^o passé ce moment unique l'auteur oublie (et l'oubli est indispensable — *timeo hominem...* — pour retourner le stile en sa cervelle et y buriner l'œuvre nouvelle), la constance du rapport précité lui est jalon pour retrouver TOUT. Et ceci n'est qu'accessoire de cette réciproque : quand même il n'eût point su toutes choses y afférentes en écrivant l'œuvre, il lui suffit de deux jalons placés (encoche, point de mire) — par intuition, si l'on veut un mot — pour TOUT décrire (dirait le tire-ligne au compas) et découvrir. Et Descartes est bien petit d'ambition, qui n'a voulu qu'édifier sur un Album un système (Rien de Stuart Mill, méthode des résidus).

Il est bon d'écrire une théorie après l'œuvre, de la lire avant l'œuvre.

Avant de lire ce qui est passable :

Il est stupide de commenter soi-même l'œuvre écrite, bonne ou mauvaise, car au moment de l'écriture on a tâché de son mieux non de dire TOUT, ce qui serait absurde, mais le plus du nécessaire (que jamais d'ailleurs le lecteur ne percevra total), et l'on ne sera pas plus clair. Qu'on pèse

donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à regarder, et c'est écrit dessus.

Avant de lire ce qui ne vaut rien :

Et il y a divers vers et proses que nous trouvons très mauvais et que nous avons laissés pourtant, retranchant beaucoup, parce que pour un motif qui nous échappe aujourd'hui, ils nous ont donc intéressé un instant puisque nous les avons écrits ; l'œuvre est plus complète quand on n'en retranche point tout le faible et le mauvais, échantillons laissés qui expliquent par similitude ou différence leurs pareils ou leurs contraires — et d'ailleurs certains ne trouveront que cela de bien.

A. J.

11 août 1894.



LIEDS FUNÈBRES

I

Le Miracle de Saint Accroupi

Sur l'écran tout blanc du grand ciel tragique, les mille-pieds noirs des enterrements passent, tels les verres d'une monotone lanterne magique. La Famine sonne aux oreilles vides, si vides et folles, ses bourdonnements.

Sa cloche joyeuse pend à ses doigts longs, versant sur la terre des ricanements. Et de grands loups fauves et des corbeaux graves sont sur ses talons. La Famine sonne aux oreilles vides par la ville morne ses bourdonnements.

Croix des cimetières, levons nos bras raides pour prier là-haut que l'on nous délivre de ces ouvriers qui piochent sans trêve nos froides racines.

N'est-il donc un Saint, bien en cour auprès de Dieu notre Père, pour qu'il intercède ?

Croix des cimetières, votre grêle foule a donc oublié le bloc de granit perdu dans un coin de votre domaine ? Sa barbe de fleuve jusqu'à ses genoux épand et déroule, déroule sa houle, sa houle de pierre.

Et les flots de pierre le couvrent entier. Sur ses cuisses dures ses coudes qui luisent sous les astres blonds se posent, soudés pour l'éternité. Et c'est un grand Saint, car il a pour siège, honorable siège, un beau bénitier.

Il n'a point de nom. Dans un coin tapi, ignoré des hommes, seules les Croix blanches lui tendent la plainte de leurs bras dressés. Le corbeau qui vole le méprise nain, croassant l'injure au bon Saint courbé : Vieux Saint-Accroupi.

Croix des cimetières, tendons-lui la plainte de nos bras dressés : Que ces ouvriers qui tuent nos racines et peuplent les tombes de serpents coupés, se croisant les bras, regardent oisifs les torches de mort désormais éteintes.

Et que la Famine remmène sous terre son cortège noir de grands loups qui rôdent et de cor-

beaux graves. Que le Blanc au Noir succède partout. Que le grand œil glauque du ciel compatisse, versant sur les hommes des pleurs de farine.

Et les Croix restèrent les bras étendus, coupant de rais blancs l'ombre sans couleur. Soudain des pleurs blancs glissèrent sur l'ombre. Les nuages sont de grands sacs que vident des meuniers célestes. La manne s'accroche aux pignons ardens.

La manne fait blanches les rougeâtres tuiles. Une nappe blanche jusqu'à l'horizon sur toute la terre s'étend pour manger. Et de blanc lui-même, de blanc s'est vêtu le Saint-Accroupi ; de blanc s'est vêtu comme un boulanger.

Et les hommes puisent lourdes pelletées de farine claire que le vent joyeux leur fouette au visage. Croix des cimetières, nos vœux exaucés, nous voudrions voir quel fut le départ, le départ honteux du cortège noir...

.....

La Famine est là. La Famine sonne aux oreilles vides, si vides et folles, ses bourdonnements. Et la neige étend son linceul de mort sur la ville froide que creusent des fosses... La Famine sonne ses bourdonnements.

II

La plainte de la Mandragore

C'est un petit homme vêtu de poils roux que couche et déchire un vent de rafale. Ses bras sont tordus et ses doigts coupés. Le fond de la terre le tient par les pieds. Un trousseau de clefs append au gibet, porche triomphal.

Hérissé de givre, il ne peut croiser ses bras toujours hauts. Il ne peut claquer sa bouche soudée... Castagnettes sont les dents des pendus. Battez la semelle, pendus, aux poteaux... Le fond de la terre le tient par les pieds.

« Je suis une plante et ne peux ramper, ramper comme un lierre, grimper comme un lierre sur les hauts piliers. Le fond de la terre me tient par les pieds. Nabot dont tu ris, Homme, mon grand frère, je voudrais les ailes des chauves-souris.

« Hibou dont les griffes gantées de velours tracent sur les morts leurs hiéroglyphes, prends-moi pour ton nid ! Mes pieds sont des goules au col de couleuvre, qui sucent le sang, l'exquis sang

des morts. Mon corps est une outre que le sang remplit.

« Mage, tes grimoires sont clos pour tes yeux. Mes yeux sont des nœuds d'arbuste bizarre. Dans mes yeux se mire le sein de la terre. Mes yeux sont des lacs ; mes lourdes paupières sont faites de pierres qui, philosophales, versent des flots d'or.

« Des paillettes d'or couvriront tes dalles. Tout ce qui me touche se transmute en or. Les yeux des hiboux m'ont souvent fixé : éternellement ils resteront d'or... Viens, et me délivre ; le fond de la terre me tient par les pieds. »

Ainsi se lamentent sous l'ombre tremblante des pendus heurtés ; ainsi se lamente le nabot planté. La rafale apporte son chant de cigale... Garde tes trésors : je viens, petit Homme, délivrer tes pieds, par Humanité.

Et voici ma main qui cherche tes mains dont l'effort figé monte au zénith blême... Mais sa main de gloire, en geste moqueur, flambe comme un phare ; la rafale emporte son ricanement... Le fond de la terre ME tient par les pieds.

III

L'Incube

Vogue dans la coupe aux flots d'huile rose, sombre dans la coupe aux flots d'huile fauve, frémis dans la coupe aux flots de nuit noire, veilleuse, et deviens la lampe d'un mort ! Les Anges qui veillent éclairés d'étoiles remportent leurs lampes.

Il dort, et son corps, son corps d'émail aux veines bleu de Sèvres, repose très calme dans le grand lit sombre. Vogue dans la coupe aux flots d'huile rose, veilleuse, et répands ta lumière douce, lueur de parfum, sur l'enfant qui dort.

Écoutez ! La Nuit froisse son manteau. Quelque chose vient crier sur la vitre. Rideaux inquiets, ébouriffez vite vos ailes de plume sur la vitre glauque. Veilleuse mourante, sombre dans la coupe aux flots d'huile fauve.

La nuit est tombée comme une pluie grise. L'Incube a rampé comme une limace. Vitre, épands des pleurs, pleurs amers d'absinthe. Et, Fenêtre, lève ta grande Croix sainte, cependant que grimpe et grince et grimace une grosse griffe.

Être horrible et vague, la nuit en fureur l'a vomé ainsi qu'une lourde vague qui glisse et déferle aux dalles d'un phare. La vitre frémit et son œil s'effare. Veilleuse mourante, sombre dans la coupe aux flots d'huile fauve.

L'enfant dort. Son corps, son corps d'émail aux veines bleu de Sèvres, repose très calme dans le grand lit sombre. Vogue dans la coupe aux flots d'huile fauve, veilleuse, et répands ta lumière lourde aux vapeurs de soufre sur l'enfant qui dort.

La vitre se crève, cerceau de papier. Un corps de limace oscille dans l'ombre. L'enfant se réveille, et ses grands sourcils arqués dans la nuit font battre leurs ailes. Frémis dans la coupe, veilleuse, et deviens la lampe d'un mort !

Les ténèbres sont un filet rempli de monstres sans nom. La vitre étoilée à ses pointes claires accroche des larves. La coupe n'est plus qu'un vase de poix. Les Anges qui veillent éclairés d'étoiles ont éteint leurs lampes.

LES TROIS MEUBLES DU MAGE

SURANNÉS

I

MINÉRAL

Vase olivâtre et vain d'où l'âme est envolée,
Crâne, tu tournes un bon visage indulgent
Vers nous, et souris de ta bouche crénelée.
Mais tu regrettes ton corps, tes cheveux d'argent,

Tes lèvres qui s'ouvriraient à la parole ailée.
Et l'orbite creuse où mon regard va plongeant,
Bâille à l'ombre et soupire et s'ennuie esseulée,
Très nette, vide box d'un cheval voyageant.

Tu n'es plus qu'argile et mort. Tes blanches molaires
Sur les tons mats de l'os brillent de flammes claires,
Tels les cuivres fourbis par un larbin soigneux.

Et, presse-papier lourd, sur le haut d'une armoire
Serrant de l'occiput les feuillets du grimoire,
Contre le vent rôdeur tu rechignes, hargneux.

II

VÉGÉTAL

Le vélin écrit rit et grimace, livide.
 Les signes sont dansants et fous. Les uns, flambeaux,
 Pétillent radieux dans une page vide.
 D'autres en rangs pressés, acrobates corbeaux,

Dans la neige épandue ouvrent leur bec avide.
 Le livre est un grand arbre émergé des tombeaux.
 Et ses feuilles, ainsi que d'un sac qui se vide,
 Volent au vent vorace et partent par lambeaux.

Et son tronc est humain comme la mandragore ;
 Ses fruits vivants sont les fèves de Pythagore ;
 Des feuillettes verdoyants lui poussent en avril.

Et les prédictions d'or qu'il emmagasine,
 Seul le nécromant peut les lire sans péril,
 La nuit, à la lueur des torches de résine.

III

ANIMAL

Tout vêtu de drap d'or frisé, contemplatif,
 Besicles d'or armant son nez bourbon, il trône.
 A l'entour se presse un cortège admiratif
 Que fait trembler le feu soudain de son œil jaune.

Il est très sage, et rend justice sous un aulne
 (Jadis Pallas en fit son conseil privatif) ;
 Il a pour méditer l'arrêt, esprit actif,
 Et pour l'exécuter griffes longues d'une aune.

Doux, poli, le hibou viendra vous prévenir
 Quand l'heure sonnera que la Mort vous emporte ;
 Et criera trois fois son nom à travers la porte.

Car il déchiffre sur les tombes l'avenir,
 Rêvant la nuit devant les X philosophales
 Des longs fémurs croisés en siestes triomphales.



GUIGNOL

I

L'Autoclète

Quand le rideau macabre replia vers le cintre sa grande aile rouge avec un bruit d'éventail, un puits d'ombre s'ouvrit, et bâilla devant nous une gueule de goule. Telles des lucioles, les chandelles de résine portaient prétentieusement leurs yeux aux ongles de leurs mains de gloire, comme des limaces au bout des cornes. Et à cette pensée nous prit un subit frisson, que des marionnettes allaient, par leurs lazzis, dérider nos fronts mornes, car il semblait que sur une telle scène à la verve des acteurs de bois dût applaudir la claque d'os des maxillaires.

Ainsi qu'une araignée qui fauche, l'être vague

chargé de rythmer le branle des pantins badins griffa paresseusement de ses doigts longs les fils pendus aux fémurs de sa harpe : et grelotta soudain un galop clair de grêle rebondissant de tuile en tuile.

Et de l'ombre inférieure surgit, des genoux au sommet du gibus, très respectable et digne, M. Achras, vaquant aux soins anodins d'un collectionneur gâtisme. Des cristaux rangés par ordre s'étaient sur les rayons de ses bahuts, et reflètent aux glaces de leurs faces le correct frac noir et la blanche barbe en cerf-volant du rassembleur de leur foule raboteuse. Et de ses lèvres carminées tombent ces mots, exorde de la sanglante tragédie de l'*Autoclète* :

ACHRAS. — O mais c'est qué, voyez-vous bien, je n'ai point sujet d'être mécontent de mes polyèdres : ils font des petits toutes les six semaines, c'est pire que des lapins. Et il est bien vrai de dire que les polyèdres réguliers sont les plus fidèles et les plus attachés à leur maître ; sauf que l'icosaèdre s'est révolté ce matin, et que j'ai été forcé, voyez-vous bien, de lui flanquer une gifle sur chacune de ses faces. Et que comme ça c'était

compris. Et mon traité, voyez-vous bien, sur les mœurs des Polyèdres qui s'avance : n'y a plus que vingt-cinq volumes à faire.

UN LARBIN *entrant*. — Monsieur, y a z'un bonhomme qui veut parler à monsieur. Il a arraché la sonnette à force de tirer dessus, il a cassé trois chaises en voulant s'asseoir. (*Il lui remet une carte.*)

ACHRAS. — Qu'est-ce qué c'est que ça ? M. Ubu, ancien roi de Pologne et d'Aragon, docteur en pataphysique... Ca n'est point compris du tout. Qu'est-ce qué c'est que ça, la pataphysique ? N'y a point de polyèdres qui s'appellent comme ça. Enfin c'est égal, ça doit être quelqu'un de distingué. Je veux faire acte de bienveillance envers cet étranger en lui montrant mes polyèdres. Faites entrer ce monsieur.

M. UBU (*bedaine, valise, casquette, pépin*). — Cornegidouille ! Monsieur, votre boutique est fort pitoyablement installée : on nous a laissé carillonner à la porte pendant plus d'une heure ; et lorsque messieurs vos larbins se sont décidés à nous ouvrir, nous avons aperçu devant nous un orifice tellement minuscule, que nous ne comprenons point

encore comment notre gidouille est venue à bout d'y passer.

ACHRAS. — O mais c'est qué, excusez : je ne m'attendais point à recevoir la visite d'un aussi gros personnage... Sans ça, soyez sûr qu'on aurait fait élargir la porte. Mais vous excuserez l'embarras d'un vieux collectionneur, qui est en même temps, j'ose le dire, un grand savant.

M. UBU. — Ceci vous plaît à dire, monsieur, mais vous parlez à un grand pataphysicien.

ACHRAS. — Pardon, monsieur, vous dites ?..

M. UBU. — Pataphysicien. La pataphysique est une science que nous avons inventée, et dont le besoin se faisait généralement sentir.

ACHRAS. — O mais, c'est qué, si vous êtes un grand inventeur, nous nous entendrons, voyez-vous bien ; car entre grands hommes...

M. UBU. — Soyez plus modeste, monsieur ! Je ne vois d'ailleurs ici de grand homme que moi. Mais puisque vous y tenez, je condescends à vous faire un grand honneur. Vous saurez que votre maison nous convient et que nous avons résolu de nous y installer.

ACHRAS. — O mais, c'est qué, voyez-vous bien...

M. UBU. — Je vous dispense des remerciements. — Ah ! à propos, j'oubliais : comme il n'est point juste que le père soit séparé de ses enfants, nous serons incessamment rejoint par notre famille : Mme Ubu, nos fils Ubu et nos filles Ubu. Ce sont des gens fort sobres et fort bien élevés.

ACHRAS. — O mais, c'est qué, voyez bien, je crains de...

M. UBU. — Nous comprenons. Vous craignez de nous gêner. Aussi bien ne tolérerons-nous plus votre présence ici qu'à titre gracieux. De plus, vous allez aller chercher nos trois caisses de bagages que nous avons omises dans votre vestibule. N'oubliez pas non plus de dire à votre cuisinière qu'elle a l'habitude — nous le savons par notre science en pataphysique — de servir la soupe trop salée et le rôti beaucoup trop cuit. Nous ne les aimons point ainsi. Ce n'est pas que nous ne puissions faire surgir de terre les mets les plus exquis, mais ce sont vos procédés, monsieur, qui nous indignent !

ACHRAS. — O mais, c'est qué — y a point d'idée du tout de s'installer comme ça chez les gens. C'est une imposture manifeste...

M. UBU. — Une posture magnifique ! Parfaitement, monsieur : vous avez dit vrai une fois en votre vie.

(Exit Achras.)

M. UBU. — Avons-nous raison d'agir ainsi ? Cornegidouille, de par notre chandelle verte, nous allons prendre conseil de notre Conscience. Elle est là, dans cette valise, toute couverte de toiles d'araignée. On voit bien qu'elle ne nous sert pas souvent.

(Il ouvre la valise. Sort la Conscience sous les espèces d'un grand bonhomme en chemise.)

LA CONSCIENCE *(elle a la voix de Bahis, comme M. Ubu celle de Macroton)*. — Monsieur, et ainsi de suite, veuillez prendre quelques notes.

M. UBU. — Monsieur, pardon ! Nous n'aimons point à écrire, quoique nous ne doutions pas que vous ne deviez nous dire des choses fort intéressantes. Et, à ce propos, je vous demanderai pourquoi vous avez le toupet de paraître devant nous en chemise ?

LA CONSCIENCE. — Monsieur, et ainsi de suite, la Conscience, comme la Vérité, ne porte habituellement pas de chemise ; si j'en ai arboré une, c'est par respect pour l'auguste assistance.

M. UBU. — Ah ça, monsieur ou madame ma Conscience, vous faites bien du tapage. Répondez plutôt à cette question : ferai-je bien de tuer M. Achras, qui a osé venir m'insulter dans ma propre maison ?

LA CONSCIENCE. — Monsieur, et ainsi de suite, il est indigne d'un homme civilisé de rendre le mal pour le bien. M. Achras vous a hébergé ; M. Achras vous a ouvert ses bras et sa collection de polyèdres ; M. Achras, et ainsi de suite, est un fort brave homme, bien inoffensif ; ce serait une lâcheté, et ainsi de suite, de tuer un pauvre vieux incapable de se défendre.

M. UBU. — Cornegidouille ! Monsieur ma Conscience, êtes-vous sûr qu'il ne puisse se défendre ?

LA CONSCIENCE. — Absolument, monsieur ; aussi serait-il bien lâche de l'assassiner.

M. UBU. — Merci, monsieur, nous n'avons plus besoin de vous. Nous tuons M. Achras, puisqu'il n'y a pas de danger, et nous vous consulterons plus souvent, car vous savez donner de meilleurs conseils que nous ne l'aurions cru. Dans la valise !

(Il la renferme.)

LA CONSCIENCE.. — Dans ce cas, monsieur, je crois que nous pouvons, et ainsi de suite, en rester là pour aujourd'hui.

Le gnome harpiste sembla traîner ses ongles lourds sur un gong de tôle ; et des hauteurs sifflantes du *si* retomba au-dessous de l'*ut* caveueux le frémissement des cordes. Lentes, lentes, d'un mouvement invisible, rampaient visqueusement sur la scène sans plancher et précédaient Achras saluant d'effroi les trois caisses badigeonnées de sang de bœuf, les trois caisses de bagages de M. Ubu, juxtaposées et coalescentes comme les huîtres cramponnées à la même roche. Et soudain les trois, d'un hoquet convulsif bâillèrent, et la trinité hirsute des Palotins jaillit en un élan phallique.

Barbus de blanc, de roux et de noir, coiffés à la phrygienne de merdoie, serrés en des justaucorps versicolores, ils agitent leurs bras placides, qui traversent en croix leur tronc annelé de chenille. Ut ré do la, ré sol sol fa, soupire doucement la harpe cliquetante ; et les cordes d'acier se font douces, comme pour attirer les serpents hors des antres, les sons sourds et ouatés des flûtes de bambou. Ut ré do si, si la la sol ; et avec la légèreté

circonspecte d'un hibou sautant d'un panier, les trois êtres posent au sol irréel leurs trois tronçons informes barbus de noir, de roux et de blanc ; cependant que leurs trois caisses, vides de ces trois perles, rabattent en un grand geste d'ennui et de regret leurs trois mâchoires d'huîtres.

Et le navré Achras regarde horrifié les apprêts paternes du paternel M. Ubu, qui graisse avec des précautions infinies un joli pal nickelé, portatif comme une canne à pêche, que les esprits dociles à sa science en pataphysique ont fait germer de terre ainsi qu'une lance de glaïeul. Et, dans sa bonté, il déplore de n'avoir point expérimenté — pour épargner toute douleur à son bien-aimé ami Achras — l'acuité dudit pal sur de simples larbins.

Sol fa sol la sol, fa mi ré ut, ut ut. Une chaise percée se place d'elle-même, pour le plus grand confort du désiré patient, au-dessus du pal. Et les Palotins, plissant en gracieux sourires leurs museaux léporides, invitent, courtois, M. Achras à s'asseoir.

Malgré la gravité de son âge, l'artificieux Achras élude les menaces faites à son séant : plantant au sol la poire de son crâne, il montre au ciel le fond

de ce vêtement ingénieux que les Gaulois appelaient braies. Mais tel qu'un mignon Henri III jouant au bilboquet, de sa main herculéenne Ubu lance au zénith la victime de sa basse férocité, que de peur de chute le pal prévenant reçoit en posture correcte.

Et pendant qu'échassier unijambiste, l'empalé tourne en sens divers, en une inconscience de radiomètre, et vire-vire dardant ses yeux glauques, les trois Palotins, barbus de roux, de blanc et de noir, dansent une ronde à l'ombre de sa silhouette cristallisée d'X.

Sol fa sol la sol, fa mi ré ut, ut, ut, si do ré mi, mi, ré mi, fa ré ré ré, ravis, en leur cerveau obtus, d'avoir introduit un pal lancéolé en la dernière figure des « lanciers », leur danse chère. Et ils dressent comme des antennes leurs oreilles diaboliques et frétilantes.

Impassible toujours et monotone, grave comme un singe qui cherche poux en tête, le harpiste fait tomber de ses cordes chevelues les notes qui crépitent. Et tout à coup, à leur bruissement clair se mêle le strident bruit d'éventail de la grande aile rouge du rideau qui se déploie.

Et les chandelles de résine pleurent des larmes qui grésillent ; et dans leur fumée d'encens regardent de leurs yeux troubles monter l'âme badine du navré Achras.

II

Phonographe

La sirène minérale tient son bien-aimé par la tête, comme un page d'acier serre une robe. Le livre se ferme pour écraser les mouches, 8 nimbes de gaze, abat-jour de lampes charbonnées. Elle plaque ses mains estropiées d'un geste brusque sur la droite et la gauche de la tête de son amant passager, et elle ne le blesse point, la vieille amoureuse, ni ses griffes ne l'écorchent : comme au vent d'hiver les bouts de branches sèches, le temps les a déclouées de son souffle froid. Ses doigts ont roulé sur le sol en jeu de quilles ; paralysés, organes rudimentaires, ils ont disparu ; et comme aux chevaux depuis le déluge, un seul os coiffé d'un seul ongle. Elle ne le blesse point, la vieille amoureuse, ni ses griffes ne l'écorchent : son doigt unique, col de fémur dont un fourmilier a lapé la moelle,

greffe son érection cordée aux tragus de l'écouteur. Sabot de cheval, bec d'éguisier, piaffe et farfouille aux tragus qui, pour le métal instillé, t'encorbellent cinq minutes : tes bourdonnements s'étouffent au cérumen dont tu t'es oint depuis des âges, copulant avec tout venant. Et les deux noires sangsues pendent aux oreilles de l'écouteur.

Ainsi elle le tient bien en face, la sirène minérale ; et il doit voir ses yeux qui, si nous les voyions, nous paraîtraient... — Au-dessous d'un plafond vitré, dans une gare... Noires monères mobiles et cahotées, se creusent et cillent les orbites de la sirène minérale. Il doit voir ses yeux et la voir toute, sa tête de chaux blanche et si froide et ses deux uniques bras de poulpe noirs et si froids. O le chant des stalactites de cuivre appendues à son palais, et le bruit de fer rouillé du maxillaire inférieur qui se déclanche ! O entendre le chant sublime de l'argonaute de porcelaine, que des déménageurs trop pressés ont laissée emplie de rouleaux fêlés de cordes de piano. La mandibule s'abaisse et se relève comme une touche, mais empêtre ses dents cassées au bris des cordes et des marteaux :

« O ma tête, ma tête, ma tête — Toute blanche sous le ciel de soie ! — Ils ont pris ma tête, ma tête — Et l'ont mise dans une boîte à thé !

« O la canicule des laques ! — Le caramel de mes bras flasques — Qui montent, montent hors des draps moites. — O me plonger dans la chair fraîche !

« O ma tête, ma tête, ma tête ! — Sois mon oreiller dans ma boîte. — Dedans. — Mets ta chair fraîche pour mes dents. — Ma tête, hibou économe — A grappillé de la chair d'homme — Et l'a mise dans une boîte à thé. »

La vieille sirène tombée au fond d'un lac pétrificateur, le chant des vieilles sirènes que la cristallisation paralyse, éclate et s'embrase comme un peu de poudre au contact des deux charbons de cornue qui brûlent de notes lumineuses les tympanes de l'écouteur. L'inanimé froid se réchauffe et redevient mobile au contact de la chaude cervelle, à travers les oreilles percées de clous. Voici que les paroles se dégèlent par les airs de la mer boréale. La vieille sirène n'était qu'en léthargie, pas tout à fait morte, car la mort se prouve à la rigueur sanglée des maxillaires. Lève-toi, abaisse-toi, mandibule, et fais des croix de ton bâton de chef d'orchestre. Bien que tu sois femme, je vois sur le mur

l'ombre de ta barbe, comme un arbre miré dans l'eau, comme un lichen sur une pierre, ou plutôt comme un varech soudé à la bâillante mandibule inférieure de la nacre d'une huître perlière. Chantez, stalactites de cuivre, dans les cavernes sous-marines, rouillez vos cordes d'acier au sel de la mer. Chantez toujours, pour que celui qui vous écoute ne se détourne pas. Mais il ne se détournera pas : la sirène minérale tient son bien-aimé par la tête comme un page d'acier serre une robe.

III

L'Art et la Science

SCÈNE I

Des hommes feuille-morte groupent autour d'un falot leur phalange de phalènes. BARBAPOUX coryphée chante :

HYMNE

Roule dans le gouffre, trône de Silène ! Roule dans le gouffre, autel de Bacchus ! Plonge dans le gouffre, maison de Diogène ! Sacrilèges ouvriers,

dans l'humide et le noir jetons les symboles de la philosophie et des dieux antiques. Sous nos mains magiques, l'humide et le noir s'épandent en libations qui fécondent la terre. Et grâce à nous seuls le blé germe et vit comme dans l'oubli des siècles par les champs des Pharaons.

Et, par notre art sans parèdre, l'Immonde est glorifié. Portons les vases qui puisent de nos mains artistes. Identifiés à notre Œuvre, plongeons-y jusqu'à nos genoux. Les flots de l'humide et du noir déferlent sur nos cnémides. Les vapeurs de l'abîme, brune tête de démon, s'élèvent. Mais d'en haut sur nous pleure joyeuse la lumière ; et dans notre ciel est un nimbe

SCÈNE II

UBU

La sphère est la forme parfaite. Le soleil est l'astre parfait. En nous rien n'est si parfait que la tête, toujours vers le soleil levée, et tendant vers sa forme ; sinon l'œil, miroir de cet astre et semblable à lui.

La sphère est la forme des anges. A l'homme

n'est donné que d'être ange incomplet. Plus parfait que le cylindre, moins parfait que la sphère, du Tonneau radie le corps hyper-physique. Nous, son isomorphe, sommes beau.

L'homme ébloui s'incline devant notre Beauté, reflet inconscient de notre âme de Sage. Et tous doivent à nos genoux, respectueux, brûler l'encens. Mais des gnomes plongés dans des gouffres sans nom blasphèment notre Image, en souillant le symbole dans l'humide et le noir. Jaloux de notre forme auguste, vengeons-nous, privant de leur salaire ces ouvriers que nul ne voudra désormais voir exercer leur art. Car dans notre Science nous leur substituerons les grands Serpents d'Airain que nous avons créés, Avaleurs de l'Immonde ;

Qui frémissants se plongent avec des hoquets rauques, par les antres étroits où la lumière meurt ; et revenus au jour, comme le cormoran esclave du pêcheur, dégorgent leur butin de leur gueule béante.

SCÈNE III

BARBAPOUX, M^{me} UBU

BARBAPOUX. — O suis-moi dans ces lieux, où sur les murs blanchis des paumes ont gravé pour chasser les esprits de brunis pentagrammes ; viens dans cet atelier où j'exerçai mon art ; aux dalles de tombeau, où le crâne se creuse avec ses deux fémurs ; qui nous promet l'oubli, le silence et l'oubli ; où la rouille qui ronge a rampé sur les murs et souillé les grimoires !

A l'insu du seigneur de ce manoir antique, du très bénin Achras, notre amour en ces lieux où sur les murs se gravent de brunis pentagrammes, vient chercher un asile. Et je t'offre mon cœur et je te tends ma main, où tu mettras ta main et ce qu'à ton époux tu volas de Phynance.

VOIX D'UBU *en dehors, perdue dans l'éloignement.* — Qui parle de Phynance ? De par notre Gidouille auguste et tubiforme ? Nous n'en avons que faire, car nous avons ravi sa phynance à l'aimable et très courtois Achras ; nous l'empalâmes et nous primes sa maison ; et dans cette maison nous cherchons maintenant, poussé par nos re-

mords, où nous pourrions lui rendre la part matérielle et vulgaire de ce que nous lui avons pris, savoir, de son repas.

VOIX AIGRETTES (*encore plus éloignées*). — Éclairez, frères, la route de notre maître, gros pèlerin. Nous le suivons joyeux sans doute : dans de grandes caisses en fer-blanc empilés la semaine entière, c'est le dimanche seulement qu'on peut respirer le libre air. Palefreniers des Serpents d'Airain, c'est nous les Pa, c'est nous les Pa, c'est nous les Palotins.

M^{me} UBU. — C'est M. Ubu, je suis perdue !

BARBAPOUX. — Par le guichet en as de carreau, je vois au loin ses cornes qui fulgurent. Où me cacher ?

VOIX D'UBU. — Kérubs du Tonneau suprême, illuminez-nous dans notre exode vers ces lieux où nous ne primes point encore siège. Herdanpo, Mousched-Gogh, Quatrezoneilles, éclairez ici !

BARBAPOUX. — Plongeons dans ces souterrains glauques.

M^{me} UBU. — Y penses-tu, mon doux enfant ? Tu vas te tuer.

BARBAPOUX. — Me tuer ? Par Gog et Magog, on vit, on respire là-dedans. C'est là-dedans que je travaille. Une, deux, houp !

SCÈNE IV

UN ÊTRE *long et maigre, émergeant comme un ver au moment où Barbapoux plonge*. — Ouf ! quel choc ! mon crâne en bourdonne !

BARBAPOUX. — Comme un tonneau vide.

L'ÊTRE. — Le vôtre ne bourdonne pas ?

BARBAPOUX. — Aucunement.

L'ÊTRE. — Comme un pot fêlé. J'y ai l'œil.

BARBAPOUX. — Plutôt l'air d'un œil au fond d'un pot de chambre.

L'ÊTRE. — J'ai en effet l'honneur d'être la Conscience de M. Ubu.

BARBAPOUX. — C'est lui qui a précipité dans ce trou votre immatérielle personne ?

L'ÊTRE. — Je l'ai mérité, je l'ai tourmenté, il m'a puni.

M^{me} UBU. — Pauvre jeune homme...

VOIX DES PALOTINS, *très rapprochées*. — L'oreille au vent, en rangs pressés, on marche

d'une allure guerrière, et les gens qui nous voient passer nous prennent pour des militaires...

BARBAPOUX. — C'est pourquoi tu vas rentrer, et moi aussi, et Mme Ubu aussi !

(Descendent.)

LES PALOTINS *(derrière la porte)*. — C'est nous les Palotins ! Nous boulottons par une charnière, nous pissons par un robinet, et nous respirons l'atmosphère au moyen d'un tube coudé ! C'est nous les Palotins !

UBU. — Entrez, cornegidouille !

SCÈNE V

LES PALOTINS, *portant des torches vertes :*

UBU

UBU. — *(Sans dire un mot, il prend siège ; tout s'effondre ; il ressort en vertu du principe d'Archimède. Alors très simple et digne) :* Les Serpents d'Airain ne fonctionnent donc point ? Répondez, ou je vous vais décerveler.

SCÈNE VI

LES MÊMES

BARBAPOUX, *montrant sa tête.*

LA TÊTE DE BARBAPOUX. — Ils ne marchent point, ils sont arrêtés. C'est comme votre machine à décerveler, une sale boutique, je ne la crains guère. Vous voyez bien que les tonneaux valent mieux que toute l'herpétologie ahénéenne. En tombant et en ressortant, vous avez fait plus de la moitié de l'ouvrage.

UBU. — De par ma chandelle verte, je te vais arracher les yeux, tonneau, citrouille, rebut de l'humanité. Décervelez, coupez les oreilles !

(Il le renfonce.)

SCÈNE VII

(APOTHÉOSE)

UBU, *établi sur sa base.* LES PALOTINS *l'illuminent.*

HYMNE DES PALOTINS

Brûlez, torches de mort ! Pleurez de vos yeux verts ! Ce que l'homme dévore, il lui donne la

vie et l'unit à son corps. Ce qu'il rend à la terre,
il le rend à la nuit. Pleurez, torches de mort !

Il le jette en des gouffres ainsi qu'en un Tar-
tare, par des chemins tortus où la hâtive chute
sonne des tintamarres. O chute dans la nuit, dans
l'humide et le noir ! Le nimbe de clarté qui brillait
sur la nuit, le corps de l'assassin comme un écran
le bouche. Pleurez, torches de mort, pleurez de vos
yeux verts !

BERCEUSE

DU MORT POUR S'ENDORMIR

Le grand portrait pendu au mur,
solaire sous sa tente obscure,

dans les plis du fantôme blanc
qui me couve hausse son front lent.

O que pâle est mon front lunaire
sous les étoiles septénaires !

Le portrait de mon front mural
a sucé tout mon sang qui râle.

Le vampire hume dans mon cou
et mes artères des airs fous,

cependant que les araignées
trottent de mes mains décharnées

avec leurs toiles de velours,
bagues où s'empêtrent mes doigts lourds.

Qui donc a caché sous ma glotte
un pipeau moisi de hulotte,

m'empêchant d'ouïr les navettes
tisser de mes cierges squelettes ?

A leur pointe des papillons
ont des élytres de grillons

et s'en vont voler sur les fleurs
de la tenture de pâleurs.

Leurs ailes jaunes sont des tuiles
dont on bat les cartes mobiles ;

et du plafond qui dort très calme,
du plafond plat tombent des lames...

Puissent mes os rester intacts
dans leur fourreau de chair compacte,

rester intacts jusques à l'heure
où se débat le corps qui meurt,

où la peau fait comme une vitre
transparente à l'âme, et se vitre

l'œil de méduse à tentacules...
Des poulpes noirs autour circulent,

faisant des ronds avec leurs mains
pour figurer les lendemains.

Le cierge hausse son cœur qui pleure
de clepsydre me comptant l'heure ;

cependant que des Absalons
indifférents des rideaux longs

larmoient les pieds mous dans le vague...
Voici qu'une petite vague

mousseuse aux oreilles de lièvre
ou d'escargot vient sur mes lèvres,

et que mes narines de vœux
ont respiré des pastels bleus.

De mes genoux que le poids gonfle
se dégrafent mes pesants ongles :

très doucement je me déplie
comme un habit dans mon grand lit,

dont on verrait flotter les manches
au vent des cloches des dimanches.

Les sonneurs de leurs bras très las
abattront des cloches des glas...

Je vois leurs cloches sous les nues
bâiller des langues inconnues...

Dans le ciel où le jour s'efface
Splendit voilée la Sainte-Face...

L'OPIUM

Suçant de mes lèvres brûlantes de fièvre le bibe-
ron lourd où dormait l'oubli, au fauteuil béant mes
mains de cadavre se crispèrent, et mes yeux
agrandis, besicles d'augure, volèrent au ciel blanc
où les chevauchantes Walkures tournent dans les
spirales sonores des engoulements.

Et mon corps astral, frappant du talon mon
terrestre corps, partit pèlerin, laissant en mes nerfs
un frémissement de guitare.

Et j'entrai dans une morgue immense, où les
morts dormaient en postures repliées, les bras
croisés, le mollet droit au talon gauche, les têtes
renversées sur les poitrines. Et des travailleurs —
étaient-ce des morts aussi, le sais-je ? — les
épongeaient, actifs, admirables. Leurs grosses
éponges sont des cervelles où rampent des filets
veineux. Et l'eau se fige sur les morts glacés

comme un gras vernis, d'où émergent des cheveux herbus d'étangs ; et l'eau se fige sur les dalles sans fin, et l'eau ruisselle en murs transparents, et leur fait des vitrines. Et quoique figée et glacée toujours, toujours elle court.

Et mon corps astral hâtait après elle ses pieds de silence. Elle courait sans relâche, montant ou descendant, sans souci des lois de la pesanteur que pour s'entasser en masses imposantes. Et je vis un endroit où les unes sur les autres ses vagues montaient et se surplombaient en éperdus escaliers glauques. Et je me hissai aux marches, couloyant une foule sans nombre, foule d'émeute ou foule joyeuse, sans glisser, combien que la glace pleurât des larmes vertes, par l'escalier si à pic que je l'embrassais comme une échelle. Et au haut s'aplanissait l'eau perpétuellement profonde, où des loutres silencieuses et de muets rats d'eau tordaient les hélices de leur queue. Et je redescendis, ennuyé que la foule m'empêchât de les voir ; je redescendis embrassant les degrés de glace. Un tel froid se vrilla jusqu'à mes os. Que les morts à mes pieds, au bas des marches, me semblèrent tièdes et vivants, malgré leurs cils collés

et leurs lèvres bavantes et leurs narines d'escargots fermés ; et qu'à l'horizon éloigné mon corps terrestre me parut claquer des dents et serrer dans ses bras sans les pouvoir réchauffer ses côtes de stalactites. Et, descendu, l'escalier aux marches de lentille m'aveugla de son éclair jaune.

Et un employé poli qui lavait les morts me dit : « Ne vous plaignez plus, il y a cent ans que nous n'existons plus ; suivez le corridor en face, en comptant les années. Trente ans plus loin vous trouverez une morgue où les poètes ronflent, où des téléphones causent aux morts à travers les parois de glace ; où par des guichets spéciaux les assassins reconnaissent. »

Et trente ans plus loin, tournant le bouton de cuivre, j'entrai dans une salle — telle un bureau de télégraphe — où un homme, la plume à l'oreille, m'ayant demandé ce que je désirais, à l'aventure, je répondis : « Je viens pour le mort n° 4.

— La preuve que vous l'avez tué ? Pas de papiers, pas de couteau estampillé ? N'importe, je me fie à votre air honnête ; au sixième guichet, touchez l'argent qu'il avait sur lui. »

Et, un papier bleu remis au caissier, le gousset

tintinnabulant, je montai dans un des omnibus du pays de l'Opium ;

Qui s'évanouit sous moi devant une grande cage, aux barreaux en allée de pins. Et là, un grand aigle à tête blanche bénissait et ramait tour à tour et tendait aux vents qui ne soufflaient pas ses ailes infinies, et creusait dans les ordures en gouttes du fond de sa cage des sillons avec ses pennes de rasoir. Et il virait sans cesse des yeux de noix de coco sculptées, semblables à ceux adoptés par les caméléons. Je ne vis point son perchoir, si enfoui sous les plumes de son ventre qu'il semblait juché sur ses ailes comme sur des béquilles.

Et ma vue descendant de sa cage en pigeonier, éclaira d'un rayon, dans une niche inférieure, un renne gambadant risible, cramponnant à un perchoir ses quatre sabots fendus. Ses bois en aigrette se relevaient jaunes comme la huppe du cacatoès, et à son perchoir, attaché par le cou, pendait un ivrogne, chargé d'expliquer au public l'usage de l'animal et ses propriétés. A réguliers intervalles, quémendant à boire, il tombait sur le sol et ronflait les yeux ouverts, insoucieux pour ses prunelles, des pieds fourchus et des cornes effilées.

Négligent de ce banal spectacle, à peine regardai-je les haies qui bordaient ma route et leurs fructifères troncs moussus chargés de symétriques chevêches, noires lamées de blanc.

Or, j'avais dans les mains — depuis quel instant ? — un livre — écrit par moi, certes ; quand et comment ? point conscience, — où était prévu et rapporté, en gothique bleu de ciel, tout ce que je devais voir, tout ce que je devais penser dans la suite. Et les lettres étaient des figures.

Sous les voûtes de la cathédrale je me retrouve clamant des incantations bachiques, et les cardinaux augustes me reprochent cette inconvenance. Et pour mieux me confondre, les voici soudain, évêques et cardinaux, diacres et sous-diacres, formant un orchestre. Le pape bat la mesure, et les cuivres grondent et les piliers s'amollissent pour faire place aux manches des contrebasses démesurées. Et l'hymne infernal commence :

Peuple, auditez ma vocale angélie !
Ouvrez vos auditifs canaux !

Les murs s'écartent, les voûtes s'élèvent comme des ballons dont on verrait l'intérieur, et les

colonnes poussent rapides pour soutenir l'étendue sans cesse accrue de l'architecture titanesque.

Et prêtez votre oreille aux chahuts infernaux !

Ce cri, l'ai-je poussé ? Toujours est-il qu'une accusation s'élabore à grand orchestre, que je suis condamné, et qu'avant de me saisir, l'orchestre innombrable va m'éructer l'arrêt. Les archets vers moi se pointent, et les trombones mugissent contre mon tympan :

Ouvrez vos auditifs canaux.

Et l'on va me saisir, soudé où je suis contre une balustrade de cœur. Mes gants, ma canne et mon chapeau ? où sont-ils ? que je ne reste pas dans un pareil endroit. Mon pardessus ? Bon, voici par terre mon corps terrestre. Une manche et puis l'autre, le voilà vêtu. Il n'est plus gelé, et à volonté les pieds l'un devant l'autre se placent. Me voici revenu à mon fauteuil primordial, et toutes choses sont en état, sauf mon narghilé à opium, qu'il m'irait de recharger.

LA RÉGULARITÉ DE LA CHASSE

I

Chasse claire où s'endort mon amour chaste et cher,
Je m'abrite en ton ombre infinie et charmante,
Sur le sol des tombeaux où la terre est la chair...
Mais sur ton corps frileux tu ramènes ta mante.

Rêve ! rêve et repose ! Écoute, bruit berceur,
Voler vers le ciel vain les voix vagues des vierges.
Elles n'ont point filé le linceul de leur sœur...
Croissez, ô doigts de cire et blémissements des cierges,

Main maigrie et maudite où menace la mort !
O Temps ! n'épanche plus l'urne des campanules
En gouttes lourdes... Hors de la flamme qui mord
Naît une nef noyée en des nuits noires, nulles ;

Puis les piliers polis poussent comme des pins,
Et les torchères sont des poings de parricides.
Et la flamme peureuse oscille aux vitraux peints
Qui lancent à la nuit leurs lames translucides...

L'orgue soupire et gronde en sa trompe d'airain
 Des sons sinistres et sourds, des voix comme celles
 Des morts roulés sans trêve au courant souterrain...
 Des sylphes font chanter les clairs violoncelles.

C'est le bal de l'abîme où l'amour est sans fin ;
 Et la danse vous noie en sa houleuse alcôve.
 La bouche de la tombe encore ouverte a faim ;
 Mais ma main mince mord la mer de moire mauve..

Puis l'engourdissement délicieux des soirs
 Vient poser sur mon cou son bras fort ; et m'effleurent
 Les lents vols sur les murs lourds des longs voiles noirs...
 Seules les lampes d'or ouvrent leurs yeux qui pleurent.

II

Pris
 dans l'eau calme de granit gris,
 nous voguons sur la lagune dolente.
 Notre gondole et ses feux d'or
 dort
 lente.

Dais
 d'un ciel de cendre finlandais
 où vont se perdant loin les mornes berges,
 n'obscurcis plus, blêmes fanaux,
 nos
 cierges.

Nef
 dont l'avant tombe à pic et bref,
 abats tes mâts, tes voiles, noires trames ;
 glisse sur les flots marcescents
 sans
 rames.

Puis
 dans l'air froid comme un fond de puits
 l'orgue nous berçant ouate sa fanfare.
 Le vitrail nous montre, écusson,
 son
 phare.

Clair,
 un vol d'esprits flotte dans l'air :
 corps aériens transparents, blancs linges,
 inquiétants regards dardés
 des
 sphinges.

LES MINUTES

Et
 le criblant d'un jeu de palet,
 fins disques, brillez au toit gris des limbes
 mornes et des souvenirs feus,
 bleus
 nimbes...

La
 gondole spectre que hala
 la mort sous les ponts de pierre en ogive,
 illuminant son bord brodé
 dé-
 rive.

Mis
 tout droits dans le fond, endormis,
 nous levons nos yeux morts aux architraves,
 d'où les cloches nous versent leurs
 pleurs
 graves.

TAPISSERIES

D'après et pour Munthe.

I

La Peur

Roses de feu, blanches d'effroi,
 Les trois Filles sur le mur froid
 Regardent luire les grimoires ;
 Et les spectres de leurs mémoires
 Sont évoqués sur les parquets,
 Avec l'ombre de doigts marqués
 Aux murs de leurs chemises blanches,
 Et de griffes comme des branches.

Le poêle noir frémit et mord
 Des dents de sa tête de mort
 Le silence qui rampe autour.
 Le poêle noir, comme une tour
 Prêtant secours à trois guerrières
 Ouvre ses yeux de meurtrières.

Roses de feu, blanches d'effroi,
 En longues chemises de cygnes,
 Les trois Filles, sur le mur froid
 Regardant grimacer les signes
 Ouvrent, les bras d'effroi liés,
 Leurs yeux comme des boucliers.

II

La Princesse Mandragore

De sa baguette d'or, la Fée
 Parmi la forêt étouffée
 Sous les plis des ombrages lourds
 A conduit la Princesse pâle.
 Et par son ordre, le velours
 De la mousse à ses pieds d'opale
 A mis des mules de carcans.

Et sur sa robe des clinquants
 Stillent des gouttes de rosée.
 Et les champignons à ses pieds
 Prosternent leur tête rasée.
 Les lapins hors de leurs clapiers,

Les limaces, cendre d'un âtre
 Pétri de boue et de limons,
 Ont levés leurs fronts de démons
 Vers la triomphante marâtre.

La Princesse reste debout
 Comme un arbre où la sève bout,
 La Princesse reste rigide ;
 Et, passant sur son front algide,
 Tous les ouragans des effrois
 Lancent au ciel ses cheveux droits.

III

Au repaire des Géants

J'en ai vu trois, j'en ai vu six,
 Des Géants monstrueux assis
 Sur les talus et les glacis
 Et sur les piédestaux de marbres,
 Avec leurs gros bras raccourcis,
 Et leurs barbes comme des arbres,
 Et leurs cheveux flambant au vent
 Sur l'immobile paravent

Des murailles monumentales. —
J'ai vu six Géants dans leurs stalles.

Et sous leurs sourcils broussailleux,
J'ai vu — j'ai vu luire leurs yeux
D'or comme l'or de deux essieux
Tournant sous un char funéraire.
Ce sont six vaches qu'on va traire,
Rocs au lac de leur lait passant,
Les six Géants, pieds dans le sang.
Leurs doigts maigres, comme des torches,
Brassent le sang qui les éteint ;
De leur sang noir leur corps se teint,
Et leurs jambes comme des porches.

Et sur le cou du Roi Géant
Grimace un crâne de néant.
Pas de tête sur ses épaules.
Ses poings, branchus comme des saules,
Sont bénissants et triomphants,
Cierges clairs au repaire sombre
Deux grandes ailes de Harfangs
Sur son cou cisailent dans l'ombre.

Le Géant a planté son doigt
Dans un grand navire qui doit
Passer le lac de son empire.
Son doigt est le mât du navire.
Et des ours bruns courbent leurs dos
Sous leurs fourrures pour fardeaux,
Courbent leur échine de flamme.
La tempête en fait une lame
De scie ou des murs à créneaux
Ou des follets sur des fourneaux.
Ils rament sur l'eau bouillonnante,
Rythmant la danse frissonnante
Des bruns frisons de leurs toisons
Aux coups de fouet des horizons.

La Princesse pâle à la proue,
Les yeux aux dos de ses rameurs,
Voit tourner comme une roue
Un grand oiseau dans les rumeurs
Et les tonnerres du repaire.
Le grand oiseau vert au long cou
Tord ses ailes fortes, espère
Voler contre l'ouragan fou.

Dans le repaire un oiseau rôde,
 Un grand pélican d'émeraude,
 Toujours avec des efforts neufs...
 Les vents mouvants en font des nœuds.

Impassibles parmi, très lentes,
 Reines des épouvantements,
 Voici ramper aux murs dormants
 De grandes monères sanglantes.

LES CINQ SENS

I

Le Tact

Roulé dans une serviette comme dans un petit linceul la momie d'un singe, je l'emporte à travers l'ombre visqueuse dont mon passage écarte les rideaux mous. Et les muscles doivent se faire plus forts pour marcher dans cette obscurité, qui repousse les corps comme l'eau le liège. Mes pieds reçoivent des dalles un frôlement douloureux, et la lime du granit vient mordre les semelles. J'étends les bras pour écarter l'ombre jusqu'aux murs de la salle, et mes doigts se heurtent à de longs cylindres irréguliers. A droite et à gauche il faut ranger les os branchus, et parfois la main s'effraie au contact flasque de poitrines desséchées : l'écorce des momies tombe, par plaques, comme d'un platane ; et peut-être vont s'attacher à moi, émergées de ces arbres brunis, les dryades

squelettes. Mais leurs paumes griffues m'épargnent. Il est toujours là, le Fœtus qu'on m'a chargé de porter en place honorable parmi ses pareils ; et son corps, naguère de nêfle ridée, à mes mains qui viennent de palper des os donne l'impression douce de l'émail. Et, fendant l'ombre de l'épaule ainsi que d'une proue, je l'emporte respectueux, accroupi dans mes mains jointes, comme un Bouddha de porcelaine.

II

L'Odorat

Je l'emporte à travers le tremblement sans forme et sans couleur de la poussière morte. L'air se hante d'esprits invisibles mais non immatériels : une poudre ténue monte des os en effluves et me précède comme la lumineuse colonne mystique. Les plis de la serviette où je l'emporte battent l'air de leur simoun ; et les trombes de sable irritées se retournent et m'étouffent. Les pas rythmés sur les escaliers sans fin rythment la danse des sables ; et les atomes incubes viennent tambouriner mes

narines à intervalles réguliers, comme le flux d'une mer, et les corrodent de l'âcre brûlure de l'ammoniaque. C'est l'accompagnement sourd d'une marche indienne ; et ballotté au bout de mes bras inconscients, le Fœtus accroupi se tapit et s'endort, bercé par la houle des dromadaires.

La sèche poussière tarit la gorge ; j'ai dû boire il y a longtemps, bien longtemps, boire à longs traits une outre pleine. Car je la tiens encore cette outre fripée, affaissée et racornie dans mes mains ; et des relents de choses desséchées en montent. Au moins de l'air, de l'air humide que me cache le ciel lourd de ces voûtes impénétrables ! Et la fenêtre tourne son gouvernail dans la mer d'huile noire. Tout est noir, les astres sont irréparablement fuis du ciel, et le noir est absolu partout, sans nul clapotement glauque.

III

L'Ouïe

Par la fenêtre ouverte le vent joyeux se précipite, et passe sur l'ombre avec un frottement

grave, comme sur une corde de contrebasse. Il gémit en traversant les fourrés et les taillis d'os que je devine à leur cliquetis d'anche ; et la nuit enfermée dans les cages à perroquets des côtes barytone, comme l'air dans les tonneaux cerclés ou les cercueils qu'on cloue. Il agite doucement les andouillers feuillus d'un cerf gigantesque, et les frondaisons palpitent comme des ailes de tête de mort. Et les longues flûtes éoliennes des céta-cés, séries de vertèbres rabouties par des viroles de cuivre, attendent qui joue. Des araignées qui délogent écorchent le sol de leurs petites griffes ; et de tous ces bruits la perception est si nette, qu'on distingue encore parmi se tourner dans les orbites les yeux de néant des squelettes.

Dans la clef du bocal ouvert, le vent souffle oblique ; c'est le son pur et liquide de l'alcool avec ses petites vagues. Et comme il m'est interdit d'allumer une flamme, je vais remplir ma mission dans l'ombre, avec un remords réel, comme qui va jeter de la berge aux profonds remous le pante qui passe.

Tels les otaries qui plongent, et à chaque plongeon poussent un hoquet rauque, bouteilles noires

qui s'emplissent, il tombe en l'humide prison de verre. Et après un choc sur le plat tremplin de la surface, il descend doucement, doucement, comme un ballon qui atterrit. Il me semble que je l'ai jeté dans un puits, et que par lâcheté je suis fier d'avoir la main assez forte pour fermer un puits d'un couvercle cacheté à la cire.

IV

La Vue

Le falot bâille et souffle la lueur, et apparaissent les hauts plafonds et les murs nus ; et les marches des escaliers et leurs ombres se détachent alternatives, blanches et noires comme un clavier. Et au détour du chemin circulaire se représente ce grand cerf où j'avais entendu souffler les vents. Derrière, à perte de vue trotte lourdement une meute de molosses squelettes, à qui instinctivement je livre passage. Béhémoths aux têtes bestiales, aux défenses en nombre divers, pressent leur troupeau ; mais l'on n'entend point cliqueter sur les

dalles leurs sabots fendus, car des piqueurs invisibles les tiennent rivés au mur par des laisses et des carcans de cuivre. Des ceps de cuivre paralysent tous leurs membres et des liens de cuivre encore arrêtent sur ses jarrets éperdus le grand cerf qui détale devant eux, le grand cerf aux bois extravagants. Leurs orbites vides nous suivent comme le regard circulaire d'un portrait trop photographique ; le léviathan décharné, « carcasse » de Raphaël, se retournerait pour nous mordre ; mais cinq mains de bronze jaillies de terre comme des piliers de cathédrale maintiennent rigide sa longue échine de vaisseau qu'on construit. Les êtres sabbatiques sont figés dans leurs convulsions : mais l'homme a désespéré de clore jamais l'abîme espion de leurs paupières. Et sur les murs très clairs, derrière les minceurs des os, se figent aussi les ombres, comme des découpures collées de papier noir.

...Vraiment, s'il me semblait commettre un crime, c'était bien à tort. Il s'est épanoui dans son vase comme un bouquet qu'on arrose. Et des bulles d'air, irritées et irisées, sous la clarté crue de la lampe, restent accrochées aux plis non encore

défaits de sa face. Ses paupières s'écartent, ses lèvres s'ouvrent en un vague sourire. Il a emporté de l'air aux oreilles comme un insecte d'eau qui plonge. Ses yeux et sa bouche me regardent de ce regard mystique dont vous inquiète tel masque en pâte de verre. Mais mes doigts maladroits agitent le vase, les bulles s'envolent, et je reste béant devant la figure bête de poupard de caoutchouc qui s'étale.

V

Le Goût

Ma lampe a piqué de points clairs les dents des monstres les plus proches. Les effraies empaillées, sous leur masque de velours blanc percé d'yeux en étui de peigne, ouvrent leur bec de ciseaux. L'infini troupeau des quadrupèdes décharnés se couche comme un chien qui quête un os, et l'immense meute attend la curée. Les squelettes pendus par le crâne, immuablement droits et corrects, ouvrent sans bruit leurs lèvres jaunes en des sourires de gourmets, et les momies rapprochent leurs ca-

gneuses rotules de casse-noisettes bruns. Je ne suis que le maître d'hôtel qui leur apporte inconscient un hors-d'œuvre pour leur prochain sabbat — car, en le cristal du bocal, sur la tablette de l'armoire vitrée, déjà ballonné d'alcool clair, s'épanouit le Fœtus comme un gros fruit des Iles.

L'HOMME A LA HACHE

D'après et pour P. Gauguin.

A l'horizon, par les brouillards,
Les tintamarres des hasards,
Vagues, nous armons nos démons
dans l'entre-deux sournois des monts.

Au rivage que nous fermons
Dome un géant sur les limons.
Nous rampons à ses pieds, lézards.
Lui, sur son char tel un César

Ou sur un piédestal de marbre,
Taille une barque en un tronc d'arbre
Pour debout dessus nous poursuivre

Jusqu'à la fin verte des lieues.
Du rivage ses bras de cuivre
Lèvent au ciel la hache bleue.



LES PROLÉGOMÈNES

DE HALDERNABLOU

Écoutez ce que je vis suspendu sur l'étoile Algol cependant que tombait la pluie de soufre, et comment j'aurais recueilli les pennes du poisson volant si je ne m'étais attardé à écouter les quatre oiseaux symétriques devisant sur le calvaire.

Sous le ciel vert enfer les colonnades haussent de leurs poings dont les veines s'éclaboussent en chapiteaux feuillus les dômes dont luisent les boucliers.

Sous la pluie de soufre et de bitume, la ville railleuse ouvre ses parasols, mais bientôt les grandes tortues aux pattes éléphantiasiques restent hébétées, plantées sur le lac terne où ne se mirent point leurs plastrons d'or.

Et par-dessus passent et repassent, ouvrent et

ferment leurs éventails les chauves-souris aux ailes de carton brûlé.

Et toujours la ville hausse ses poings de menace vers le ciel d'où l'accable son Ennemi. Mais Dieu n'accorde point à ses yeux son envergure qui tout traverse : bien loin au-dessous ses orteils ont pour bagues les filons de l'or souterrain, que le divin vengeur écrase pour qu'en monte comme un parfum la lumière ; bien loin au-dessus sa grande barbe balaie les nuages, et ses doigts quand il réfléchit dans la noire tapisserie firmamentaire percent des trous. Mais de l'étoile Algol — où j'étais monté d'un bond, pour contempler cette scène reculée dont l'image se perd comme les cercles qui s'éloignent d'une pierre qu'on jette à travers l'infini liquide — je vis son Phallus sacré, que les Indous appellent Lingam, ramper à travers un temple croulant. Il inclina sa tour d'ivoire, et son crâne naïf qui n'a point encore de suture sagittale, pareil à l'œil d'un caméléon albinos.

Et le grand Phallus, comme un serpent d'eau et surtout comme une galère à trois rangs de rames, glissa sur la nappe unie du bitume. Et la foule, aux pieds jusqu'alors soudés comme des mouches

en un pot de miel, s'écartant du monstre, rayonna dans les éclats des mille pieds du scolopendre.

Et la voix céleste tomba lente et grave comme un parachute : « Tous ceux périront, qui n'ont point respecté mes lois ; ils périront, les mages, les divinateurs et ceux qui consultent les esprits de Python, car ils ont violé la Norme ; et ceux qui s'unissent aux bêtes, car c'est une confusion, et ceux qui ne veulent point, telle que je l'ai créée, reproduire leur race : car ma Règle les abomine. »

Et la pluie de soufre et de bitume tombait avec la voix du haut des nues, couvrait la terre plate et montait peu à peu comme une mer. Et les mages, les divinateurs et ceux qui consultent les esprits de Python et tous ceux que Dieu condamna, semblaient dans la marée montante descendre très lents, ou fondre comme un cierge qu'on pose sur un fer chaud. Et comme le Phallus regardait l'un d'eux, le mage pour l'écouter et retarder la mort intempestive, releva sur sa tête et étendit sur ses bras les grandes ailes de sa robe, abritant sous lui le sol contre la pluie de feu et découvrant à mes yeux son sexe, beau comme un hibou pendu par les griffes.

Et la voix de hautbois module : « Par moi et malgré moi périront ceux qui n'obéirent point à mon Maître et ne m'ont point conservé mon rôle ; ceux qui rêvèrent des sexes plus purs que ceux par Dieu sortis du limon, et inventèrent les dièses et les bémols d'Eros, succédant au plain-chant brutal. »

Et honteux d'en avoir trop dit, honteux d'avoir pitié de ceux qui disparaissent dans le bitume ouvrant ses trappes, de ses flancs jaillirent soudain deux roses ailes de phœnicoptère — du moins elles me parurent telles à la lueur du feu liquide — et il monta tout droit, après avoir rasé la ville plongeante, planant comme un poisson volant.

Sans délai surgit au ciel un cormoran gris de fer, dont le corps lisse couvrait toute la ville, qui le poursuivit en courroux et après lui dans l'air de flamme monta toujours, jusqu'à ce que je ne les vis plus.

Puis je vis soudain comme une neige de grandes plumes tourbillonnantes, tombant du ciel et du couchant invisible, et que flaireront les groins marins des tapirs. Et je descendis pour marcher sur la route où je savais que gisaient maintenant, dans

la vallée lointaine, les grandes pennes blanches et noires belles comme des squelettes de baleine.

Je m'avançai vers la Croix d'Or. — César-Antechrist vous dira. —

II

Vulpian et Aster s'assirent sur les rocs haut-enamourés de leurs simarres. O la lubricité de leurs yeux verts et le givre digital de leurs regards de marronnier ! Vulpian et Aster ont dans leurs yeux les bonnes joies des morts, violateurs du néant. Et l'éventail de leurs yeux verts palpite comme les palmiers libyens.

VULPIAN. — Je te le dis, ce jour est le jour de notre déshonneur mortel. Où sont les rideaux que nous avons soufflés comme les fumées des arbres ?

ASTER. — Le vent aux trois mains a quintuplé son fouet de sibylle. Verse tes doigts sur mes genoux comme la trompe d'un éléphant mort. Le tonnerre a dit : J'écrirai. Et il a mis son tricorne en tempête.

VULPIAN. — La Nuit et ses opaques épaules d'ivoire a fermé mes yeux sans besicles. Aster,

les genêts ont ramifié leurs fulgurites et petites fusées. Et les ajoncs ont fleuri comme des moules qu'on ouvre.

ASTER. — Les rocs ont reverdi, et le froid avare a remporté le caviar de ses œufs sous ses paumes, Pourquoi as-tu versé la nuit du reflet de tes dix phallus d'ivoire ?

HALDERNABLOU

Appartient à Rémy de Gourmont.

Dramatis Personæ

LE DUC HALDERN.

ABLOU, son page.

LA MÈRE.

LA VIEILLE.

LA PAUVRE.

LE PASTEUR DES HIBOUX.

LE CHŒUR, invisible et inconcevable (1).

(1) La voix du Chœur est celle des décors : de lichen stannique dans la Forêt, ou de cuivre tremblant : — d'escalcelle au Carrefour du Pauvre ; — viscérale sur le plafond vitré, d'amplitude et de mesure égales à la croissance des plantes indiquées ; — de phonographe ou d'ossements paralysés, liquide un peu, quand l'Œil de la Tête parle.

PROLOGUE

Avant l'aurore, dans la forêt triangulaire.

LE CHŒUR, dont la voix s'éloigne.

*Sur la plainte des mandragores
Et la pitié des passiflores
Le lombric blanc des enterrements rentre en ses tanières.*

*Le sérail des faces de sable
Soumis au bois de nos sandales
Luit de l'or de toutes ses croix à nos paupières.*

*Le cuivre roux des feuilles mortes
Et la force des vieilles écorces
Sonne et bénit le glas très doux de nos retraites.*

*Rentrons : le jour bientôt se lève.
La cendre de la nuit achève
De fuir avec le sang coulant des sabliers.*

*Les cœurs perdent leur sang qui coule.
Le cerf-volant de nos cagoules
Suspend son spectre aux lointains comme des masques
[jaunes d'effraies.*

*Que le mort dorme avant l'aurore.
Que le mort dorme avant le premier pleur de la lumière.
Sur la plainte des mandragores
Et la pitié des passiflores
Le lombric blanc des enterrements rentre en ses tanières.*

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Une avenue. Un monument au fronton grec.

HALDERN, ABLOU

ABLOU. — De votre manoir le soir les esclaves au bord des routes. Les mains d'ombre sur ceux qui passent. Les cervelles écrasées sous les troncs d'arbres. Dans des bocalux avec de belles étiquettes ?

HALDERN. — Oui, Ablou.

ABLOU. — Et des squelettes derrière les portes obéissent, phalanges aux verrous. Et des caméléons vrillés autour des hauts dressoirs virent-virent au soleil leurs yeux comme des pénis de nègres ?

HALDERN. — Oui, Ablou.

ABLOU. — Et jamais personne n'a visité votre manoir ? Ni homme, ni femme ?

HALDERN. — Le pont-levis — lui seul et le hibou remontent la mandibule de leur paupière de soie grise — a ses papilles vierges du sable des hommes méprisés, aveugles du seul Réel, le Surnaturel. J'aime en les femmes — carie et scorie que Dieu extirpa de la grille de leurs côtes — leur servilité, mais je les veux muettes. Dans mon alcôve sainte du buis béni des chauves-souris, quand en mes bras elles parlent — plainte du thorax des poupées aux doigts des colporteurs — quand elles parlent, je les jette au pied de mon lit, à l'auréole de veilleuse de la tête de mort en sa caverne bâillante, qui m'écoute de ses deux creuses ailes d'épervier blanches et noires. — Hors du sexe seul est l'amour ; je voudrais... quelqu'un qui ne fût ni homme ni femme ni tout à fait monstre, esclave dévoué et qui pût parler sans rompre l'harmonie de mes pensées sublimes ; à qui un baiser fût stupre démonial. — Quelque homme t'a-t-il dit qu'il t'aimait, Ablou ?

ABLOU. — S'il avait été assez hardi — j'aurais

fouetté sa joue de mes cinq doigts de pieuvre, ou tout au moins je l'aurais tué.

HALDERN. — Je t'aime et te veux à mes pieds, Ablou.

ABLOU. — Plaisanterie !

HALDERN. — Du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, tous ont rampé autour de moi en étoile de sphinx accroupis. Tu es au-dessus des autres, tu deviendras plus vil qu'eux tous. — Et maintenant, tout est entendu, marchons plus loin.

SCÈNE II

Une chambre chez Haldern. Deux chevêches dans une cage.

HALDERN. — Mangez, mangez, le hanneton que je vous partage est bien vivant, et il tordait sur la pierre tombale les pattes et la queue d'une crevette luisante. — Ils se le sont partagé en un baiser bizarre : au bec du mâle les blanches dents triangulaires de la scie abdominale strident, et sa femelle marmonne les élytres de pin décortiqués, suspendus sur les moutons blancs des cœurs de ses plumes comme des nacelles de tortue frissonnantes et translucides. Zibou, Zibou, embrasse-moi

de tes pures lèvres de corne, serre mes doigts de la faux quadruple de ton gantelet. — Zibou, tu as chanté ! Je tordrai sur ton cou de gauche à droite ton crâne isocèle... — Mais non, ce que tu me prédis m'évitera le remords, Zibou : je me souviendrai que tu as chanté ; car ta flûte s'est tue du jour où l'on souda le cercueil de conserves du mort dont la pierre a fait germer le hanneton qui agite le délire déraciné de ses pattes au pal de ton bec comme les membres d'Agamemnon.

SCÈNE III

HALDERN, ABLOU.

ABLOU, *au soupirail*. — La Machine, vie déviée qui se dévide en l'ombre dense.

HALDERN. — Le fond de la terre et la pesanteur ont dans leurs mains qui réchauffent ses orteils de mandragore. File ton rouet, féline Drosera. Tourne le charbon lumineux de ta courroie, fleuve Océan qui encorbeilles les Ixions païens aux X de bras philosophaux. Tu es embryon par le continu de tes gestes circulaires, mais tu es ton centre et ta circonférence, et tu te penses toi-même, Dieu métallique, essence et idole. Dieu avare, tu retiens

de ton trident les deux astres noirs près de jaillir à la gauche et à la droite de tes horizons. Tu Demeures, Dieu un, qui ne veux point de fils qui t'amoindrirait par héritage, et qui créas la Terre, ronde sous ta griffe de cachet, comme la pustule le crapaud. Tu te suffis à toi-même, Onan du métal de ton sexe, et qui baptisas Malthus d'un jet de ta bave bouillante. Gavée des intestins terrestres, tu dépenses ta force dans la rage de tes verticaux cercles d'écureuil, et bourdonnes si douce sur la terre qui te tient en sa glu, que tu sembles le vol de limace ailée de cristal d'une fusiforme macroglose. — Nous, Pure Pensée, alourdis encore par notre corps trop de chair...

ABLOU. — La lumière sur le glauque dais horizontal.

HALDERN. — Marellé de plomb en damier, pan de vitrail abattu, les pas par-dessous s'y lisent de l'étage qui nous surplombe. Ils montent et descendent une échelle, les invisibles dont traînent les ombres. Une, deux ; une, deux ; les jambes s'allongent et s'accourcissent comme l'une après l'autre les cornes d'un limaçon alternativement aiguillonnées.



ABLOU. — Ici l'aiguillon recule les yeux de gloire.

HALDERN. — Ils montent et descendent les escaliers linéaires. Anoblepas des robes de femmes, sur nous passent déhanchés des mouvements amiboïdes de corbeilles qu'on cahote.

ABLOU. — Si c'étaient *réelles* des robes de femme, ta misogynie... Nous nous séparerons...

HALDERN. — Écoute !

ABLOU. — Un son vague et circulaire comme des sphères de porphyre dont roulent les rapports numériques.

HALDERN. — Écoute ! C'est le Pasteur des Hiboux qui passe, que j'entends, qu'unis déjà par plusieurs sens nous entendrons. La Fatalité du Subterrestre est sur nous.

ABLOU. — Partons, partons !

HALDERN. — Écoute ! (mon amour vaut qu'on s'y intéresse, puisque les Apparitions l'accompagnent...)

(Ils se promènent de long en large; au-dessus, en majeure amplitude, oscillent et croisent leur zénith des ombres rondes, noires et dentelées.)

SCÈNE IV

LES MÊMES
LE PASTEUR DES HIBOUX*Écrevisse coryphée en l'aquarium supérieur*

LE PASTEUR DES HIBOUX

Strophe I^{re} (Pavot)

La volute
Des incantations
S'exhale en fumée et fuit hors des sept trous de ma flûte.
Or frisé des hiboux ocellés, nations
Des solitaires roux méditant sur les troncs
Des ormes difformes et le cuivre lunaire des pierres,
A mon souffle fermez les cymbales de vos paupières
Et les bagues aux doigts de la nuit de l'or de vos yeux
[de tromblons.

Antistrophe I^{re} (Passiflore).

Double
A l'horizon la vision trouble
Des rideaux mous s'ouvrant des ailes des hiboux.
Cymbales
Aux trous ou aux clous des doigts de gloire,
Les tromblons de leurs yeux sur nous
Dans l'or ocellé de leur tête de ciboire.

Epode I^{re} (Drosera).

Il ocellera, le hibou,
Son biniou
Des éventails de pleurs mordorés de son cou.

Strophe II (Fougère).

La suédoise ouate à ses doigts bouche et lute
Les polyèdres des orbites de ma flûte.

Antistrophe II (Agaric).

La volute
Du cou du hibou
Blute
L'essaim
Du van des étincelles
Des yeux nyctalopes de ses ailes
Lourd et si bruissant de malchus d'assassins.

Epode II (Mandragore).

Il ocellera, le hibou,
Son biniou
Des éventails de pleurs mordorés de son cou.
Il ocellera, le hibou,
Son biniou
Aux volutes
Des polyèdres des orbites de ma flûte.

SCÈNE V

L'avenue en sens inverse.

HALDERN, ABLOU, LE CHŒUR

HALDERN. — Ablou, embrasse-moi.

ABLOU. — L'obélisque et la colonne de la fontaine.

HALDERN. — L'araignée des préjugés n'a point encore de ses mandibules bénévoles coupé autour de toi sa toile de silence. Ne pouvoir de l'être aimé recevoir une preuve d'amour sans qu'il se croie humilié ! Veux-tu qu'Après je te tende ma paume ouverte, où de la pointe d'un couteau tu graveras les ocellures d'un reliquaire avec quatre oiseaux d'or ?

LE CHŒUR. — *Le corps du fakir las, très las, se couche sur la route aux bordures de fer. La cadence des monnayeurs fait envoler le spectre réveillé du papillon noir plat comme le givre des lampadaires qui pavonnent. Le corps du fakir las, très las, se couche sur la route aux bordures de fer.*

HALDERN. — Ablou, embrasse-moi, Fraternellement. Et assez de banalités.

ABLOU. — Oui, car il faut faire et non dire. (*Embrassé.*) — J'ai l'intention d'avoir beaucoup de duels.

HALDERN. — Comme moi : chute sadique des mannequins. L'épée en son rut sanglant.

ABLOU. — Ton tramway qui passe. N'oublie pas le livre que nous avons lu ensemble.

HALDERN. — Comme Francesca. — Adieu. (*La trompe à gauche, même note que la chevêche.*)

ABLOU, *seul.* — Est-ce lui qui là-bas fait des bonds énormes, comme pour rattraper un retard inexplicable ? La rue délavée par la pointe de ses orteils. Aux angles des pavés retournés on a broyé des pastels rouges. Là-bas le trapèze du livre ouvert sur le marchepied. Il remonte. Pourtant — des soufflets insecticides aux éponges traînées des pavés ont insufflé la garance saupoudrante.

LE CHŒUR. — *Le corps du fakir las, très las, se couche sur la route aux bordures de fer.*

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Un carrefour. Une grille. Un chalet devant où transparait la tête de LA VIEILLE.

HALDERN, ABLOU, LE PAUVRE, LE CHŒUR

ABLOU. — Qu'est-ce là ?

HALDERN. — Un crapaud barbu, vêtu, mort raidi qu'on n'étendra point sur les dalles des morgues — savoir les points des dominos ! Mais le corps est sur le nombre, et sur le corps le jeu de patience de la vêtue inhabitée. — Cul-de-jatte, beau du triangle de tes jambes croisées et de l'horizontalité de ton bras de fakir, la sonore alchimie du cuivre en ta patène de fer-blanc peut-être électrisera l'aiguille descendante où ton poing tinte les heures de misère.

(*Il met un sou dans la sébile.*)

LE PAUVRE. — Merci, madame.

(*Haldern abat d'un coup de canne son bras ankylosé.*)

LE CHŒUR. — *Les os brisés, le fléau de la main qui pend sous la cravache de l'androgynie. Ha ! ha !*

Les taupins monnayés qui ruissellent et tressautent. Un baril de pois sur la pintade du trottoir. Car tel sera par-delà les temps déserts le cuivre sphérique de nos yeux d'espoir arrachés.

LA VIEILLE gardienne d'un Water-closet chante d'une voix grinçante de cigale prisonnière :

La belle dit à l'amant :
Entrez, entrez, bergerette ;
Noire la langue muette,
Baiser de bouche qui ment ;
Et des morts dans la brouette.

LE CHŒUR. — *Passons, passons, la pluie viendra, pour un prétexte aux étoiles à se mirer sur la terre.*

SCÈNE II

Un ciel noir.

ABLOU, HALDERN

ABLOU. — Vois, Haldern, l'étoile file, file comme un hibou le feu aux plumes. De celui qui voit une étoile qui file, tout souhait est réalisé.

D'agressif deviens victime, intervertissons les rôles.
Haldern, je t'aime.

HALDERN. — Le souhait se réalise quand avant que s'éteigne la fusée céleste dans le noir la main a dessiné un signe de croix. Ta longue main de caresses est restée dans la mienne. Comparons nos mains. La mienne est plus petite. Aussi large. J'ai une main d'étrangleur.

ABLOU. — Tu n'as point non plus fait le signe de croix.

HALDERN. — Qu'a besoin des intromissions divines celui qui peut tout par sa seule force ? Viens, je veux que tous les jours tu fasses avec moi de l'escrime et tires au pistolet sur le vol horaire des chauves-souris. Je veux, après t'être avili devant moi, que tu puisses m'en demander raison.

SCÈNE III

La chambre d'Ablou.

ABLOU, SA MÈRE, HALDERN, LE CHŒUR

LE CHŒUR

*L'éclair allume sa lampe et l'éteint pour rire
Et l'enveloppe de son manteau de souris;*

*Car devant Balthazar l'éclair fier vient d'écrire
En lettres de bave aux murailles du ciel gris !*

LA MÈRE. — Restez, Haldern. La pluie tombe, et derrière sa grille les éclairs gravent leurs Mané-Thecel-Pharès dans les nues. Restez dans la chambre d'Ablou.

ABLOU. — Mais ce n'est pas une femme. (*La mère hausse les épaules et sort.*) Le jour où nous coucherons ensemble...

HALDERN. — Nous irons chacun de notre côté, nous irons chacun de notre côté.

SCÈNE IV

La chambre de Haldern. — Mur de gauche : sur un poêle blanc, dans une niche, une tête de mort sculptée monumentale ; un lit, un reliquaire au-dessus, une Madone dans l'angle. — Au fond : la croix de la fenêtre fermée d'un rideau et d'une table. — Mur de droite : la porte, pan de mur nu avec gant d'escrime exhumant trois doigts de l'ombre, une épée, un pistolet ; la glace en regard de la niche ; on y voit la tête de face. Lampe dans la niche, lampe sur la table, très basses.

HALDERN, ABLOU, LE CHŒUR

ABLOU. — Nous sommes assez forts tous deux

pour pouvoir tenter l'ascèse. Ta beauté même devant mes yeux, mes yeux, mes mains et tous mes sens resteront comme des squelettes sous une dalle. — Haussons les lampes en éclats aveuglants. — Voici les cheveux dont j'ai moi-même sur ton cou coupé des boucles folles, voici les bras qui pourraient m'étouffer, que j'ai marbrés de mes griffes jalouses ; voici la claire poitrine et les hanches d'androgyné, voici les pieds de fille et les rotules en as de trèfle qui devant moi n'ont jamais plié. Voici le sexe parfait en sa norme comme une panthère endormie. — Jusqu'ici plus que moi tu défies l'ascèse.

LE CHŒUR

...	}	La rôde, la rôde
x		Qui n'a ni pieds ni piaudes,
...		Qui n'a qu'une dent
...		Et qui mange tous les petits enfants.

HALDERN. — Assez ! De ses bras de balance la croix d'or du reliquaire pèse le crime avec nos résistances. Les cadres sont des orbites qui luisent. Et là-bas dans l'ombre une image de Sainte nous

regarde, nous regarde malgré elle, clouée au mur comme une effraie par les ailes.

ABLOU. — Ne pouvais-tu le dire plus tôt ? Que va-t-il nous arriver maintenant ?

HALDERN. — Hausse la lampe.

ABLOU. — Non, elle est calme et douce et ne nous voit plus. — O ce bruit dans la rue !

HALDERN. — C'est un chariot chargé de ferraille.

ABLOU. — Le bruit dure bien longtemps, bien longtemps. Que va-t-il nous arriver maintenant ?

HALDERN. — Ouvrons une Bible, je me suis souvent bien trouvé de ce mode de divination. Ouvre et pose ton doigt sur le verset.

ABLOU. — « Les portes de la maison seront consumées par le feu... » (1).

HALDERN. — Va-t'en !

ABLOU. — Adieu. — Je te souhaite de ne pas avoir trop d'apparitions cette nuit.

HALDERN. — Ne descends pas encore la vis interminable des escaliers. Je te donnerai une lampe pour descendre. Les apparitions traversent les serrures fermées à clef, mais le fer les partage en

(1) NÉHÉMIE, II, 13.

tronçons douloureux et les fumigations des poudres absorbent la vapeur diaphane des esprits. Tire mon épée. J'allume la mèche d'un pistolet.

(Une étincelle tombe sur un mouchoir qui brûle sur la table comme une lampe de mort. Silence.)

ABLOU. — Vite, je la remets au fourreau, je te hais trop.

HALDERN. — Je te méprise et j'écrase la mèche comme toi sous mon pied. Va-t'en !

ABLOU. — Adieu. Et par la vis interminable des escaliers parle-moi de palier en palier pour dissiper l'essaim des âmes mortes.

HALDERN. — Adieu. — Nous dirons ce soir une prière.

ABLOU. — N'aie pas trop d'apparitions cette nuit !

SCÈNE V

L'avenue.

HALDERN, ABLOU

HALDERN. — ...Tu es un bon serviteur.

ABLOU. — Assez !..

(Ils s'en vont chacun de leur côté.)

SCÈNE VI

La chambre de Haldern, les lampes éteintes.

LE CHŒUR, HALDERN

HALDERN. — *Chauve-souris*, doublure de sexe tentaculaire retourné, fourré de chevreuil, desséchant dans un grimoire sa main de gloire ; voile d'artimon aux quotidiennes tempêtes crépusculaires ; ourson ou oursin ; buis béni, laurier aux murailles ;

Arrête tes zig-zags d'éclair dont l'une aile soudain se casse.

Engoulevent, à la gorge luisante de crapaud en peau de Suède, aux griffes de palmier, oiseau des serrures et des toits — le martinet est une enclume de couvreur, inconfusable au vol sibilant de ta clef de ventouse ; —

Écoute-moi.

Crapaud, aux paumes bénissantes d'astéries pentagrammatiques,

Protège-moi.

Hibou ocellé, tour debout avec deux hommes d'armes en aigrette jumelle aux créneaux et pour meurtrières un double nimbe cloué par son centre

aux murailles ; nyctalope aux caves cymbales,
mamelles d'or à la pointe noire et cariée symé-
triques horizontalement au-dessus du tétraèdre
de ton sternum ; aux paupières de soie gris perle
qui clignent comme le flux et le reflux de la mer ;
Conseille-moi.

Mygale, au triangle de ta toile isocèle étagère,
prunelles de verre ou gouttes de rosée et pattes
noires de luisant métal, épingles dont je voudrais
de mes doigts d'ivoire détordre l'octuple grappin
pour en transpercer ma chevelure de bismuth ;

Ferme la mort de mes cils au monde extérieur,
pour que je réfléchisse dans la nuit de dessous mon
crâne, silence seul troublé par le pouls qui toussé
des artères de mes yeux sphériques.

*(Le Chœur passe en ombres dans la lumineuse
projection obliquement pendulaire d'un des yeux
d'écorché de la tête de mort qui s'ouvre. Phospho-
rescence des blanches rayures des ailes. Chaque
aile, dans la glace, est la fougère d'un thorax aux
nervures de côtes crispées.)*

LE CHŒUR

Strophe :

La lune ombre de sang l'acier de son croissant.
Le stupre aux ongles tous deux nous marchons chassant
Devant nous les lampadaires en vol de grues
Par l'horizon tendu de noir des mortes rues.

Images de Saintes, vos paupières férues
Dans la chambre, de l'Acte à taire, applaudissant
Ironiques en clins éternels, noircissant
L'œil par l'étendue des rues parcourues...

Otez de devant notre ombre vos yeux de mur,
Comme d'un qu'on va piétiner rampant mobile
Le cheval des tramways révulse un nez obscur...

Les lampadaires luisent en angle passant ;
La lune ombre de sang l'acier de son croissant...
Stupre aux ongles, tous deux nous marchons par la ville.

Le Livre de l'Acte passé

Sur les rails de fer roule et râle.

*Dormez indéfiniment, ô mains trépassées ;
Vous ne refermerez plus vos dents sépulcrales.*

Antistrophe :

Là-bas fuit le regard des vieux crabes tourteaux,
 Sur les ponts, sur le glas des cloches des bateaux.
 Sur les toits perchent des oiseaux monumentaux.
 Dos en angle des cercueils, mettez vos manteaux.

Mettez vos manteaux bleus et gris, toits centenaires.
 Rhinolophes, au nez ferré d'argent, lunaires,
 Voletez en signes de croix, noires monères,
 Vol erratique des planètes septénaires.

Le livre m'a serré de ses pinces de fer
 Mieux que les mortes mains n'avaient mordu ma chair.
 O les lourds patins sur la glace vert enfer !

Il avait dit : Toujours ! — Jamais plus ! lui répons-je.
 — Et j'écrase la cervelle comme une éponge
 Et la mémoire, dit le corbeau, bec de songe.

*Sur les toits perchent des corbeaux monumentaux;
 Les toits sont des cercueils qu'ont cloués des marteaux
 Au ciel lunaire.*

Vent,

Ne va pas soulevant

*Le toit violet, sur le mur blanc au couvent :
 Amour défunt, béni par le héron missionnaire !*

Épode :

Le Temps sous les pandanus sonne son cor.
 Le petit vieillard rit et grimace encor,
 Tombant sous l'hallali torve des cuivrars.
 Les caméléons dans leurs glauques simarres
 Sont des vrilles de vigne au-dessus des mares
 Et du tombeau vert des amours trépassés.

Sabbatiques rosses,

Evêques renversés chevauchant leurs crosses,
 Les caméléons volent aux cieus lassés.

*Or flambe et luit et chevronne au ciel d'opale
 Entre ses longs doigts d'épervier de mains pâles
 Aux cieus lassés*

Le Livre au vol de corbeaux de ses signes trépassés.

*(Le jet de lumière sur le lit dessine un disque
 allongé de pâleur astrale, goutte d'eau au micro-
 scope solaire, où rampent les ombres amiboïdes.*

Haldern, réveillé de sa méditation, croise le regard de cyclope de la tête calcaire.)

HALDERN. — Je le tuerai : car je le méprise comme impur et vénal : — car la beauté ne doit, à peine de déchéance, même pour esclave élire qu'une beauté pareille ; — car fier encore il faussera l'aventure ; — car il faut, en bonne théologie, détruire la bête avec laquelle on a forniqué ; — car... — Mais depuis cinq jours déjà il ne répond point à ma provocation. Serait-il lâche ? Plût au ciel qu'il le fût, et ne pérît point comme cet autre page que mon ami le Montévidéen lança contre un arbre, ne gardant dans sa main que la chevelure sanglante et rouge, abusant de la suprématie de sa force physique. Mais non, il ne l'est point et m'aime encore, et j'entends son pas par cet escalier qu'il descendit pour la dernière fois le... Quel jour ? Malédiction, c'était le jour des Morts ! — Qu'il monte !

. . .
x
. . .

Tiens, je te le jette au pied de mon lit, tête de mort qui bées avec tes ailes d'épervier ; croise

et serre tes ailes de fer comme Apega, épouse de Nabis, ou la Vierge métallique de Nürnberg. Enfonce dans sa chair tes plumes rigides. Crève ses yeux de tes cils collés, et marque sur sa joue le cœur renversé de ton os nasal ! Courage, meunier, berce-moi au bruit régulier de tes dents. Les ongles de sa main crispée glissent et grincent sur ton front poli, mais ne paralysent point ta mâchoire ouverte. Les doigts tombent comme des chenilles d'un arbre brûlé. Il ne parlera plus — et c'est tout ce que je regrette en lui. Mais quelle parole comparer au rythme monumental de tes mandibules meulières ?

. . .

X

ÉPILOGUE

Dans la forêt triangulaire, après le crépuscule.

LE CHŒUR

(Sa voix, d'abord morte presque encore et qui murmure, de plus en plus tonne éclatante.)

*Les hauts chapeaux des noirs Yankees
Confèrent au ciel oublié
Les trois piliers du Sablier.*

*La sieste des longs fémurs croise
Ses blanches X philosophales.
La pointe de nos barbes s'effiloque en la rafale.*

*Que la boule de nos cagoules,
Rose reflète au sang qui coule
Cherche le mort, momie en l'or du crépuscule ;*

*Et les sabliers retournés
Sable en haut donnent au damné
La nuit entière avant les Juifs Errants par la nuit nulle.*

*Rempli le sablier d'albâtre,
Le cœur qui pleure ne peut battre.
Comme lui sous les ifs nos pieds d'ibis sur les marais.*

*Pleuvra la future lumière
Aux plombs de vitraux des forêts
Sur notre tâche de nécrophores coutumière.*

*Sur la plainte des mandragores
Et la pitié des passiflores
Le lombric blanc des enterrements sort de ses tanières.*

*(Le Chœur, QU'ON N'A JAMAIS VU, blanchit
le fond de son aube soufrée à ogives. Paraissant :)*

*Le lombric blanc des enterrements sort de ses
tanières !*



LES PARALIPOMÈNES

I

Pèlerin aux chemins célèbres
Dont des corps morts gardent les bords
Pour égrener de leurs doigts forts
Le chapelet de mes vertèbres,

Le ventouse bourdon de ma main de vélin
S'est fait chauve de ses racines de gorgone
Aux rocs roulés chus de mâchoire qui marmonne
De géant trucidé pour mon tapis félin.

Quintuple chapelet ma main de saule sonne
Damnation de ses feuilles d'espoir, couronne
De lépreux cliquetant du droit serpent câlin
Dormant au déroulement des routes de lin.

Le sable du sérail soumis à mes sandales
Tourne à mes yeux ses yeux de croix gygrant aux dalles.
Le cadran s'est fêlé de l'église au frappant

Double regard à la lune, en la florescence
Du halo de brouillard ainsi que l'on encense
Des lampadaires hauts, plates plumes de paon.

Chute des dés de fer au long des toits pliés
Des cloches bavant leur glas de mort pour la mienne.
Devantures des marchands de vin : oubliés
La conférence des falots rabelaisienne.

Le grand papillon noir afin qu'il n'appartienne
Aux masses de monnayeurs des chevaux liés
Ni de la corne des sabots en lourds piliers
Ricoche des pavés en glace aérienne.

Le vol s'est arrêté droit de la matité
De la noire cheminée au ciel ouaté.
Mais il me faut laisser des traces sur la terre

De la veuve sandale enchaînée à mon pied.
Des lampes, du ciel et du temps m'ont épié
Les inflexibles yeux rond nimbe au solitaire.

Je marche à l'horizon risiblement opaque
Au ricanement des cadrans. Et les bourdons
Ombres de pèlerins en file au ciel de laque
Frappent les gonds de l'horizon gardant ses dons.

La pluie est monotone en l'heure tombant : craque
Au plomb lourd de la pluie, ô Sablier qui vaque
Toujours, gonflant les épines des diodons.
Quand s'ouvrira le Jour qui s'épand en pardons

Irradiés au fond de mer ou de ciguës
Vers qui tournant au vent je vire mes mains nues
Priez : déjà la pluie et l'heure avec son pleur

M'engrillent pour la nuit et le sommeil sans rêve.
Priez que mes désirs dorment : et j'aurai l'heur
Que mon âme qui meurt veuille me faire trêve.

Versé le plat reflet des barbes dans l'eau moire
Des ifs vitraux au ciel s'intersèquent les plombs.
O visage si rond de la ville, les fonds
Qui dédaignent les bras plongeurs ont ta mémoire.

Ramant rapide sous les durs remous, la gloire
Se dessine fuyant des falots aux talons
Remontés du liquide à l'air les échelons,
Voici sur l'horizon se dresser la Tour noire.

Tombés plongent les clairs carreaux de deux prunelles,
Les doigts de la fenêtre oculaire infernaux
De l'orbite ont jeté deux larmes parallèles,

Et de douleur la Tour huhule en ses créneaux,
Cependant qu'à son front les aigrettes jumelles
Raides au ciel de laque arment deux sentinelles.

II

Ne dressez pas vers le ciel noir la flamme de vos
cheveux d'effroi quand le hibou tout seul et roi de
ses lèvres de fer fait voir le rouge de ses tinta-
marres ; quand les hiboux dans leurs simarres, aux
yeux d'espoir, aux yeux menteurs, dans leurs
simarres chamarrées, soulevant leurs ailes d'em-
phase, dardent leurs yeux de chrysoptère vers le
ciel noir.

Éloignez de devant ma face ces yeux vert pâle
deux par deux, éloignez de devant mes yeux ces

pâles astres deux par deux, étoiles de mort qui
s'effacent du tableau noir du ciel de moire.

Et vos cheveux de fer brillant, vos lourds che-
veux aux reflets bleus sont attirés par ces aimants
qui pendent du ciel deux par deux.

O ne dressez pas les cheveux comme sous mon
bras triomphant, mon bras aux muscles de po-
tence, la tête vierge de l'enfant dont le sang clair
depuis cent ans fond comme la cire d'un cierge
sur les trois lampes du silence. Un jour, maudit au
regard fou, j'avais crispé mes deux genoux sur ses
épaules. Et mes pieds virent leurs muscles en vols
pliés battre comme les pleurs d'un cœur ou des
paupières. Et je vis s'allonger son cou aminci
comme un sablier, son cou dont les tendons par-
tirent avec un bruit de boucliers percés par les
clous des fanfares, comme des cordes de guitares
sous les doigts qui les ont liées.

Et le roucoulement étrange de l'âme lancée de
son cou parmi la phalange des anges siffla dans le
ciel noir comme l'essor effeuillé des ailes d'une
chauve-souris.

O que triste est le chant du hibou, qui hérissé
les cheveux intelligents des hommes fous, et que

mélodieux comme le roucoulement de ce cou, ou le crapaud flûtiste qui tourne au gré de ma plume de fer et de mon front de marbre blanc, ces pages de ses mains fidèles servantes, de ses mains blanches pareilles à des étoiles de mer à cinq branches.

Crapaud à la peau séraphique, ouvre ton ventre gileté de blanc, offre le noir interne de ton ventre au bec inassouvi de ma plume de fer. Abreuve de ta substance ma plume de fer, crapaud bon serviteur, pour que j'épanche un récit de mon front, utile à ceux qui le liront.

Tous les jours, enlacés amis, nous marchions laissant passer l'heure coulant des sabliers, géantes fourmis, momies debout sur notre route. Et les caresses de ses mains sur ma peau blanche de satin laissaient se convulser les serpents verts des spasmes. Moi qui aurais voulu être assez affreux pour faire avorter les femmes dans la rue ou mettre au monde des enfants soudés par le front, je ne maudis point ma beauté, mettant à mes genoux l'éphèbe prosterné, et ce jour, crapaud bon serviteur, je te tolérai un rival.

Et tous ces plaisirs n'étaient pas avant le jour où sur mes pas la mort s'assit à son chevet le gar-

dant de son œil crevé et tissant sur son lit les fils de ses mains glauques.

Les mourants regardent leurs mains. Les mains des mourants sont des mondes. Les mains de ceux qui vont mourir, gourdes et lourdes, sont fécondes en lutins d'épouvantements sur les épidermes dormants. Sur l'ivoire de leurs phalanges se livrent des combats étranges. Jusqu'à la fin des lendemains les anges gardiens sont des anges corps à corps au serpent d'Héden enroulés comme des bagues autour des mains. Sous le frou-frou des serpents bleus les mourants regardent leurs mains coulant comme un fleuve d'opale d'un regard figé de faïence.

Les mourants regardent leurs mains. Leurs yeux sont rivés à leurs mains et leur ouïe au chant du hibou ; vous n'obtiendrez leur regard fou qu'en posant vos mains sur leurs mains, en posant sur leurs mains de fièvre une caresse de vos lèvres.

Les mains des mourants sont des croix. Qui les souilla fut sacrilège. Mais c'est leur seul espoir contre les Démons hâves.

L'éphèbe regardait ses mains. De ses mains pécheresses seules je souffrais les caresses veules, et j'avais repoussé sa bouche comme un grand papillon macroglosse vers un bois louche. Et voyant remuer ses mains, voici deux chouettes centenaires sur le bois du pied de son lit que leur spectre noir embellit, voici deux chouettes qui marmonnent de leurs pures lèvres de corne, marmonnent et ne chantent pas. Les chouettes retiennent le glas, près de tomber, deçà leurs lèvres.

« Elles n'ont point sonné ma mort, n'ont point sonné mon hallali, les deux chouettes au pied du lit, maigres comme des sycomores. Et la mort doit prendre une vie. Quand les chouettes sonneront ma mort, quand leur grasse langue dans leur bec battra comme un battant de cloche, livre à la mort la chanteuse noire. Pitié ! voici jointes mes mains, jointes mes mains qui t'ont servi. La mort ne prendra qu'une vie. Sauve qui t'aime et t'a servi. »

Je tiens le pistolet brillant comme un cierge, avec lequel je coupe en l'air des fils de la Vierge ; c'est avec le même sans doute, pour entendre leurs cris, que j'attendais les femmes et les enfants

au bord des routes. Voici les deux oiseaux noirs chamarrés d'hiéroglyphes qui me font des signes. Ils font des gestes de leurs cous, des gestes fous qui incantent.

Et j'écoute dilettante le râle, prologue ouvrant le concert qui m'enchanté ; le râle est comme un train qui vibre au loin et surtout comme un cadavre dans un tonneau roulant de l'horizon jusqu'à mes pieds du haut d'une montagne. Et toutes les forces de celui qui va mourir orchestrent ce râle sublime, et ses yeux qui voient les lendemains sont fermés aux deux oiseaux symétriques, mes frères, claquant du bec et toussotant par avance sur le lit déjà funéraire. Et je ne suis point effrayé, sauf mon bras droit qui tremble, mais je le tiens fermement de mon impavide main gauche.

Il est aisé de tuer un hibou au pistolet : son beau front noir brille éclairé de ses deux yeux, ronds lumineux. Je les tuerai, quand ils chanteront, mais ils se taisent et ne me font point peur : car ils n'ont rien dit, ou du moins que ces mots insignifiants sortis de leur bouche de corne purificatrice sous leurs yeux blonds qui me fixaient : « Il est là, qui tient son bras. »

Ces paroles ouïes — nous étions quatre — deux chantèrent, deux dormirent bercés, et à mon réveil, seul humain sur terre, j'écrivis :

« Qu'il est doux leur chant ! Qu'ils chantent bien avec un mort et un vampire pour auditeurs ! Deux jours et deux nuits ils ont chanté, et les spasmes de l'agonisant marquaient des pauses. Le couple a chanté en mesure. D'abord le mâle a expiré un son de flûte ou de hautbois, tenant une note toujours la même. Et sa femelle un ton plus bas lui a répondu de sa voix de velours. Où donc ai-je entendu ce chant, depuis le jour où le cou rompu roucoula, depuis le jour où du crapaud aux mains pentagrammatiques s'éteignit la voix, pour s'être plongé malgré mes avis dans un marais glacé ? »

Hiboux, sérapiques hiboux, je ne puis désormais entendre votre chant : le cadavre en putréfaction empeste la chambre mortuaire, et il y a assez de chair pour que l'odeur reste longtemps. — Je vous ai pourtant octroyé à chacun un des yeux, rond dans les griffes, pour salaire. — Qui donc a jeté dans ce lit cette momie jaune, dont je ne puis

séparer les mains, jointes par un ciment plus dur que la pierre ? Il est épouvantable de ne savoir si oui ou non elle me regarde. Hiboux ! rendez-lui ses yeux. — Éternel, je te parle comme à un ami, et je reconnais que tu peux me valoir ; mais ajoute deux ailes noires aux os forts de mes épaules pour que je poursuive le mâle qui s'envole par la cheminée avec l'œil d'où pend le nerf optique comme la queue d'un spermatozoaire. Et pour ravoïr le second de la paire dépêche après sa femme le plus radieux et le plus rapide de tes anges, qui envient ma beauté comme j'envie leurs ailes rigides. — Hiboux, rendez-lui ses yeux — ou soufflez dans leur conque votre chant supraterrestre. Hiboux !... Hiboux !...

III

Il y a beaucoup de livres dans la bibliothèque impersonnelle, et les murs, quand ils sont perpendiculaires au regard, sont de papier à lettre hautement quadrillé. Vulpien dit au Proletaire à figure hexagonale où s'inscrivent les cercles de deux yeux jaunes (je voudrais ces yeux

dans ma main, pour entendre le cri du soufre étranglé) : « Y a tant de livres dans ma bibliothèque, que... » Et la conversation tiraille en tous sens ce mot « livres » qui est à ce moment — et à ce moment seul il sait pourquoi — pour mon héros d'une importance capitale.

Retournant lui aussi cette phrase en tous sens, il y démêle la présence au milieu de la pièce d'une figure non inconnue. C'est la Recluse de la tour octogone qui flotte sur le cri des paons. Pourquoi est-elle si vieille et comme le cartilage du nez de ce fauteuil à triple front surétagé ? Ses mains pendent si bas qu'on ne les voit pas. Son profil (Aster la voit toujours de profil) est noyé d'ombre et il vaudrait tout autant qu'il la vît de dos. Mais non : car il perdrait le phénomène inexplicable qui le tire par l'iris de ses yeux avec un tire-bouton et dont je ne rapporterai que la constatation brève. Si son corps était moins voûté, son profil serait d'une échasse, l'hypoténuse de ses seins, malgré son âge, s'érige. Sachez que les Hommes-qui-ont-de-coutumières-intuitions-géniales ont découvert que cette érection des seins est concomitante avec la mort proche. — La moribonde elle-même le sait,

car elle réclame des oreillers dans le dos. A quoi bon, vieille insensée ? L'angle qu'ils forment avec ton sternum sera plus aigu, et la mort viendra, bicycle d'os plus multiplié. Si j'avais un rapporteur, je vous prouverais que le rapport des deux vitesses est constant. N'importe, Vulpian encastre deux oreillers derrière le dos strié de la Vieille Femme.

Mais pourquoi le Jeune Homme les écoute-t-il avec les deux Jeunes Femmes dans la pièce à côté ? — Vous allez voir, Centenaire Recluse, avant de mourir, qu'ils nous écoutent. Et Aster ouvre la porte d'un seul coup, après avoir tourné le bouton sans bruit ; et, l'énergie du bruit inutilisé restant force, l'arrache des gonds, et la voilà qui pend à son annulaire comme une feuille de papier percé. Le Jeune Héritier était bien derrière la porte, et il se retire sur les talons en marmonnant une injure. Il se retire. Comment se fait-il qu'Aster et lui luttent entrelacés ? Mais Aster le dépose sur le plancher — non sans peine, grâce à la dureté de ses ongles et à la grande facilité de l'anche battante du larynx humain à se déclancher. —

Il est tombé parce qu'il l'a bien voulu, proteste le Jeune Homme. Assez de tout cela. Retournons vers la Recluse : va-t-elle mourir et cracher ?

Aster reste en bas. Il y aura des apparitions (sachons moudre nos souvenirs sur la Pathologie du Cerveau — mémoire ou volonté — en la Machine à Décerveler de notre mémoire ou de notre oubli, sinon la peur, purgatoriale vertèbre, s'épanouit au crâne de l'enfer). Sa mère le nie. C'est en vain que tu chercheras des apparitions sur la tablette proche de terre, sous la table noire, où dorment les chaussettes que tu y jetas avant tes pantoufles. Mais il y aura des apparitions, clame le soutenant sa sœur en bas en Ophélie. Qu'Aster ne reste pas dans la salle gaie près de la rue, aux tuiles de garance, avec derrière l'écorce des tapisseries tapies, chargeant le mur d'argent, trois têtes de corbeau qu'on n'a pas retrouvées. « Elle vient ! Elle vient ! clame la sœur d'Aster en Ophélie, les yeux tout petits et la tête blonde en arrière ; l'autre ! Plutôt, viens ! » Elle a pris son frère par le bras, où la lutte avec le jeune homme se mire. Mais Aster n'enfonce point son ongle

d'ivoire vert sous un larynx — qui n'existe pas, dur comme une pomme de pin ; — il ne la retourne point d'un seul bras, la robe rigide en l'air comme une hache. « Fais-la donc taire, crie-t-il à la porte de chêne, ou je Te la rends étranglée. »

Aster lui ficelle le bras droit avec la jambe droite, le bras gauche avec la jambe gauche, et pose comme un soldat de plomb, sur les dalles luisantes, l'X de l'araignée tétrapode.

« Ma sœur, s'écrie Aster soudain, romps de l'essor de tes radius les fils de fer galvanisés qui chevauchent tes membres entre-croisés, comme une jaune palissade au bord d'un jardin vert. Car si tu ne te détaches pas, comment viendras-tu m'annoncer ce qui se passe dans la chambre des rideaux ? Je sais que mon trisaïeul est mort, car *c'est sa chambre*. Et voici un baquet de zinc, où j'ai versé l'huile bouillonnante de Saint Jean, qui flambe devant la fenêtre, et les morceaux de zinc volent aux rideaux comme les bulles d'air du fond d'un seau. Peut-être n'est-ce là qu'un volètement loin de l'éventail de l'électricité. Car nous sentons des commotions terribles dans nos mains jointes. Et

sans cesse et toujours les morceaux de zinc volent aux rideaux. Notre mère viendra voir leurs matches verticaux, et ne sera plus incrédule. »

Feuilletée par la maternelle approche la porte de chêne, Aster s'écrie pour la seconde fois : « Veux-tu t'en aller de ma chambre ! J'ai un revolver dans ma main, et qui partira sans nul doute. Je tâterai avec sa balle comme avec un tentacule très précis, les bruissements mobiles des ombres spectrales aux murailles. Ou je percerai tout être vivant — veux-tu t'en aller de ma chambre ! — qui fraudera la jouissance solitaire de MES apparitions. —

Car les voici qui commencent le défilé ; et voici que se lève tout droit, sur ma commode, le spectre de cet ami, vivant pourtant encore, à l'air godiche... Veux-tu t'en aller de ma chambre ! L'œil du revolver regarde aux rideaux l'invisible bruit de papier gris froissé.

Sur la deuxième vitre à gauche se lève le soleil de l'araignée nuptiale avec ses quatre pattes. J'allais tirer... Veux-tu t'en aller de ma chambre... Je la couvrirai d'un vase de cristal opaque, à manche spatulé, semblable à une clochette d'élé-

vation. Et je la verrai pourtant, car le plancher est de transparent et blanc verre... — Merci, tu restes et m'aides à rouler le lit de fer à la courtepointe brune loin du mur, car jusque dessous l'araignée dévide le roulement de son peloton tombé. »

Aster furette de ses yeux de pendule. Or voici le larynx de la courtepointe qui se soulève, et l'inanimé qui parle obligeant, dénonçant en termes précis l'itinéraire de l'araignée chue. Aster récite une brève dissertation sur l'opportunité — voici les apparitions Auditives survenantes, elles ne sont plus pittoresques *seulement*, mais affolent les cheveux en rut — de dissiper le Surnaturel par un Signe. Disparu il le regrettera, mais il aura vérifié la valeur du signe... « AV NOM DV PÈRE... » Le borborygme s'arrache de ses lèvres comme de l'anus d'un chien. Les paroles de rêve étaient parlées avec la pensée rapide, et maintenant il a dû mouvoir des lèvres de chair ; et pour cela rappeler son corps astral voyageant, qui a dû ébranler les lèvres aussi rugueusement que la pile un cadavre. AV NOM DV PÈRE. Le gong prononcé flotte dans les airs en fumée stable, et le bras du

réveillé, ébaucheur du geste, soulève le drap comme l'orteil vertical d'un géant mort.

Le réveil de cuivre bat sur la table noire. Aster le voit sans bouger, resté sur le côté gauche. Il est trois heures du matin, une horloge voisine a claqué trois fois ses dents de cuivre bleu.

Le 27 mars à trois heures du matin Aster a su avant tout le monde — et écrit, car sur sa table avec deux lampes éternelles brûle le crayon charbonné — que la Recluse était morte.

Et je l'ai su presque aussi vite que lui, par le Tatou, mon serviteur, qui rentrait par la chatière de ma porte, cliquetant squelette à quatre pattes.

LES PROLÉGOMÈNES

DE CÉSAR-ANTECHRIST

I

Prose (*Saint Pierre parle.*)

Comme deux amants
 La nuit bouche à bouche
 Dispersent leur couche
 De baisers déments ;
 Tête du Ciboire,
 Épanche en mon sein
 Ton amour malsain.
 Nomme-t-on ça croire ?
 De mon Dieu jaloux,
 Il n'est pas pour vous.



L'un me dit qu'il l'aime :
 Ane du latin,
 Il me cite même
 Du saint Augustin ;
 Plus ou moins notables
 Épluchant des faits
 Grattés sur les tables
 Froides des cafés.
 L'un me dit qu'il l'aime,
 L'autre qu'il blasphème.

L'amant de son Dieu
 A son nom qu'il jure
 Dans sa bouche impure
 En tout temps et lieu.
 Dans un petit groupe
 Le blasphémateur
 Cite son auteur
 Aux pages qu'il coupe.
 Les blasphémateurs
 Sont littérateurs.

Il me plaît répandre
 Dans un lieu fermé
 Comme au vent la cendre
 Le sang de l'aimé.
 Et j'aime qu'il rampe
 Devant mon courroux ;
 Sa langue de Lampe
 Lèche mes genoux.
 Dieu permet encore
 Que je Le dévore.

Mais il ne veut pas
 Que l'on s'évertue
 En d'oisifs combats ;
 Que l'on prostitue
 L'amour éprouvé
 A l'âme banale
 Qui n'a même pas le
 Chic du réprouvé.
 Il s'offre à ma fête —
 Pour que je Le prête ?

De mon Dieu jaloux
 Dont l'on fait un thème,
 Il n'est pas pour vous.
 La mode est qu'on l'aime ;
 On en fait un sport.
 On le prend peut-être
 Pour un beau décor...
 Comme une fenêtre
 Fermons sur ma croix
 Sa porte de bois.

II

Ubu parle.

« Quand j'aurai pris toute la Phynance, je tuerai tout le monde et je m'en irai. »

LES POLONAIS ou UBU ROI.

Prologue de Conclusion.

Du mur
Obscur exutoire
Des revenants des victoires
La mygale s'écrase aux faces soleils des tam-
bours
Par la gloire et la mort de ses doigts noirs
battoirs !

*Le quadruple coin de la cloche s'accroche aux
lointains*

*Tintant le glas lourd, gourd et sourd des prières
d'étain.*

L'enfant drapé de la pourpre et du sang du
Christ mourant

Sur son front a les fleurs de la vierge couronne
écran

Et la croix sur l'épaule en militaire dans le
rang.

Et Jean-Baptiste enfant va rose et nu sous le
ciel bleu

Avec à ses pieds blancs des sandales couleur de
feu ;

La peau du mouton bêlant vêt le prophète de
Dieu.

On égorgea les fleurs sur la route des innocents.
Le barrissement des tambours fait envoler le
sang

Que brouta la biche de Geneviève de Brabant.

Marchez aux reposoirs vers le calvaire et l'abat-
toir !

L'hermine rouge a brodé la peau de la terre
noire,

Les hoquets des tambours tremblent sur le sable
mouvant ;

Sous son armure de pavés, l'enfer guette rêvant.

Les Suisses diables chamarrés fourchus sous
leurs habits

Lèvent le couperet de leur grand chapeau de
rubis.

Les vents de mort tirent aux dés tous les décès
de l'an

Par les cloches tric-trac au son du batail roulant,
Et le portail béni de ses doigts unis les allants.

*On a tendu toute la rue avec des linceuls blancs,
L'escarpolette des guirlandes haut s'en va volant.*

Paix ! le sonneur avec ses deux cloches sonne le
glas

Égouttant les deux verres sur la terre à chaque
pas,

Et sous son crâne rit l'heure qui a fui du cadran.

Il s'en va sonnante et tintant par le blanc de la
place ;

Dans les deux mortiers du vieux voleur les
pilons se glacent.

Malgré le nombril de midi où dort le coq sur le
clocher

Sous le cristal de l'œil de l'oiseau couronné
perché

Éditant ses pas à rebours furtif il les efface.

Du mur
 Obscur exutoire
 Du silence à rebours sort des revenants des
 victoires...
 Par le tic-tac de gloire et de mort de ses doigts
 noirs battoirs
 La mygale s'écrase aux faces des Tambours.



LE SABLIER

Suspends ton cœur aux trois piliers,
 Suspends ton cœur les bras liés,
 Suspends ton cœur, ton cœur qui pleure
 Et qui se vide au cours de l'heure
 Dans son reflet sur un marais.
 Pends ton cœur aux piliers de grès.

*Verse ton sang, cœur qui t'accointes
 A ton reflet par vos deux pointes.*

Les piliers noirs, les piliers froids
 Serrent ton cœur de leurs trois doigts.
 Pends ton cœur aux piliers de bois
 Secs, durs, inflexibles tous trois.

*Dans ton anneau noir, clair Saturne,
 Verse la cendre de ton urne.*

Pends ton cœur, aérostat, aux
 Triples poteaux monumentaux.
 Que tout ton lest vidé ruisselle :
 Ton lourd fantôme est ta nacelle,
 Ancrant ses doigts estropiés
 Aux ongles nacrés de tes pieds.

VERSE TON AME QU'ON ÉTRANGLE
 AUX TROIS VENTS FOUS DE TON TRIANGLE.

Montre ton cœur au pilori
 D'où s'épand sans trêve ton cri,
 Ton pleur et ton cri solitaire
 En fleuve éternel sur la terre.

Hausse tes bras noirs calcinés
 Pour trop compter l'heure aux damnés.
 Sur ton front transparent de corne
 Satan a posé son tricorne.
 Hausse tes bras infatigués
 Comme des troncs d'arbre élagués.
 Verse la sueur de ta face
 Dans ton ombre où le temps s'efface ;

Verse la sueur de ton front
 Qui sait l'heure où les corps mourront !

Et sur leur sang ineffaçable
 Verse ton sable intarissable.
 Ton corselet de guêpe fin
 Sur leur sépulcre erre sans fin,
 Sur leur blanc sépulcre que lave
 La bave de ta froide lave.

Plante un gibet en trois endroits,
 Un gibet aux piliers étroits,
 Où l'on va pendre un cœur à vendre.
 De ton cœur on jette la cendre,
 De ton cœur qui verse la mort.

Le triple pal noirci le mord ;
 Il mord ton cœur, ton cœur qui pleure
 Et qui se vide au cours de l'heure
 Au van des vents longtemps errés
 Dans son reflet sur un marais.

FIN

CÉS
S.T. **AR** ★ ANTECHR **J**
S.P. RY ALFRED .

CÉSAR-ANTECHRIST



L'ACTE PROLOGAL

LE RELIQUAIRE

Personnages :

CÉSAR-ANTECHRIST
LE ROI
ORLE
CHEF
PAIRLE
FASCE
TRESCHEUR
UBU
GIRON
PILE
COTICE
LE BATON-A-PHYSIQUE
LE CENTAURE
LA LICORNE
LE TEMPLIER

Vendredi.

CÉSAR-ANTECHRIST

ACTE PROLOGAL

Le versant de la montagne. A gauche (du spectateur) SAINT PIERRE tiaré aux ceps de ses clefs dans le pilori de jaspe triangulaire de TROIS CHRISTS BENVERSÉS. Au fond, un peu à droite, une Croix d'or surmontée d'une cassette couronnée, scellée des griffes d'un Coq endormi. Quatre Oiseaux d'or aussi sur ses bras.

SCÈNE I

SAINT PIERRE-HUMANITÉ LES TROIS CHRISTS

SAINT PIERRE (*vu de dos presque, les yeux à gauche*). — Le Juif Errant parcourt l'Univers, le Pape siège au centre de sa toile. Je suis comme un grand arbre ou un polype sous le bleu de l'air liquide.

LE CHRIST VERT. — Sur toi, Pierre, t'a dit avant les Temps ma voix de bronze, j'ai bâti mon Église.

(Le pilori tourne d'un tiers.)

SAINT PIERRE. — J'ai renié Dieu à trois reprises, et par mon reniement, triple foi, j'ai créé cette trinité renversée dont les bras amoureux m'étouffent. Christ de l'or sculpté d'Hermès trismégiste, dont la natte chinoise rampe où germèrent pénultièmes les racines du Christ d'avant l'histoire, pourquoi n'as-tu point dans ta chute architecturale écrasé ma lâcheté de blasphème ?

LE CHRIST D'OR. — La joue droite souillée, tendez la joue gauche.

(Le pilori tourne.)

SAINT PIERRE. — Trinité de Parques, vous avez filé mes jours. Vous me protégez de la cage lancéolée de vos trois pals. Vous vous hérissez contre les glaives du monde pour moi qui vous livrai aux soldats.

LE CHRIST BLANC. — Aimez-vous les uns les autres.

SAINT PIERRE. — Avant que le coq chante, vous m'avez béni. Avant que le coq chante, je vous ai reniés trois fois. Christ Vert, semblable à la poignée d'une épée ternie ; Christ d'Or, momie de ma première idole ; Christ d'Argent, presque séculier, squelette qui s'effrite et au chant du coq tombera

en poussière... vos étreintes sont trop passionnées, je sens que vous allez me quitter.

Christ d'Argent, j'ai fleuri autour de tes os comme la Méduse qui sortirait de la mer si le tuteur des longs fémurs lui était prêté ; Christ d'Or, tu m'as clos le monde de ton réticule lumineux ; Christ d'Or, Christ d'Argent, Christ de Bronze, vous m'avez identifié à votre paradis fermé ; le gardien s'est adapté au mur de la porte du jardin, comme un fruit ou un fœtus au verre de sa prison. Tes disciples sont des oiseaux timides. Christ d'Or, Christ d'Argent, Christ de Bronze, vous vous étiez fondé un trône durable, car votre peuple ne pouvait subsister sans le pasteur-qui-défend.

(Le pilori tourne trois tours silencieux.)

SCÈNE II

SAINT PIERRE-HUMANITÉ LES TROIS CHRISTS, LES OISEAUX D'OR.

SAINT PIERRE *(face à la croix)*. — Calvaire et reliquaire des oiseaux d'or, étal du brocanteur des supplices, j'ai trois fois jeté de votre trône

mon Maître, qui voit avec six yeux renversés le triomphe de vos ailes de casque, et abrite contre vous et vos ricochets stellaires ma face des parasols des Sciapodes. Que mugiras-tu, Oiseau, de ton front de trapèze et de tes cornes horizontales ?

LE DEUXIÈME OISEAU D'OR (*dans l'espace, de gauche à droite, non dans la succession verbale*). — Je suis le Tau, le protecteur des anciens Mages ; et même après qu'ils m'ont renié, allant adorer, guidés par l'étoile au regard aimé dont ils obscurcissent de trois grains de poussière la traîne de comète, leur futur ennemi, j'ai combattu pour eux : je me suis fait le maillet qui l'a cloué sur le tronc d'arbre ; je me suis fait le tronc branchu où s'est déchiré son corps ; j'ai étendu mes bras pour qu'on y écrasât les Siens ; et changeant ma forme immuable pour le dominer vaincu, j'ai poussé au-dessus de sa tête mon front où dort le Coq maintenant, le Coq à la queue en croissant.

(*Le pilori tourne.*)

SAINT PIERRE (*après une révolution complète*). — Troisième Oiseau, à la face ronde, dont les yeux huhulants luisent et dansent dans l'ombre

du fût vertical et qui traces le cône incliné de la projection de mes révolutions régulières : que le vent apporte ta plainte au passage momentané de mon orbite parallèle à l'horizon.

LE TROISIÈME OISEAU. — Je suis le Ciboire ; je lève ma griffe d'or où son corps se lacère, attendant que les hommes le reclouent sur ces branches où est mon nid, pour arracher avec le croc de mon bec, de ses yeux d'extase la flamme maudite.

(*Le pilori tourne.*)

SAINT PIERRE, *après un tour*. — Dernier animal perché, tu n'as point parlé ; je t'ai pris à tort pour un oiseau, et une langue anthropinément grasse ne se meut point, semblable à un bonnet phrygien, dans la bivalve de tes lèvres. Tu es un scarabée qui trembles comme un cerf à l'hallali ; tu es un scarabée qui pleures comme un cerf au couteau servi ; tes fines antennes courbes frémissent au vent, et j'attends que des mots bruissent à travers tes élytres, dans le sens des banderoles de la brise.

(*Le pilori tourne un tour entier silencieux.*)

LE SCARABÉE. — Je suis la Pince et les

Tenailles qui déclouèrent le Corps divin ; écla-
boussé par Son sang qui rachète (Son sang et
non mes pleurs joncha ce sol de ses pétales), je lui
pardonne, à Lui qui a fait pénitence et le fera bien
plus encore.

*(Le pilori tourne deux tours silencieux; —
l'aurore commence à lustrer les poils fauves de
la Croix; — le Coq se réveille et hérissé ses plumes.)*

LE CHRIST D'ARGENT, face à la Croix d'Or
et semblable à son reflet sur un marais. — César !

(Le pilori tourne.)

LE CHRIST DE BRONZE. — César !

(Le pilori tourne.)

LE CHRIST D'OR. — César !

LES TROIS CHRISTS. — César-Antechrist,
ceux qui vont mourir te saluent.

SAINT PIERRE. — Maître, Maître, pourquoi
m'abandonnes-tu ?

LE CHRIST D'OR. — Le jour et la nuit, la
vie et la mort, l'être et la vie, ce qu'on appelle,
parce qu'il est actuel, le vrai, et son contraire,
alternent dans les balancements du Pendule qui
est Dieu le Père.

(Le pilori tourne.)

SAINT PIERRE. — Maître, Maître, pourquoi
m'abandonnes-tu ?

LE CHRIST D'ARGENT. — Le jour et la
nuit, la vie et la mort, l'action et le sommeil. Dieu
a sommeil.

(Le pilori tourne.)

SAINT PIERRE. — Maître, Maître, pourquoi
m'abandonnes-tu ?

LE CHRIST DE BRONZE. — Les hommes ne
veulent plus d'un paradis fermé. Le nouveau sou-
verain les fouaille en liberté. Les clefs seront per-
dues et l'on n'ouvrira plus. — César !

(Le pilori tourne.)

LE CHRIST D'OR. — César !

(Le pilori tourne.)

LE CHRIST D'ARGENT. — César-Antechrist,
ceux qui vont...

LE COQ chante : — *Fiat lux diei !*

*(Les trois Christs spectres et les clefs s'éva-
nouissent.)*

SCÈNE III

SAINTE PIERRE-HUMANITÉ, LES OISEAUX D'OR, LE SOLEIL roulant lentement de droite à gauche sa tête dentelée, entrant avec les sons de LA CORNE EN TERRE ROUGE DU HÉRAUT, puis LE HÉRAUT, LE ROI éclairé assis sur une colline ; LA FOULE jusqu'à l'horizon par la verdure.

LA CORNE DU HÉRAUT.

Pouls dans le vent, pouls dans la mer, pouls sur la nuit qui fuit !

La toux du pouls de mes artères bruit.

Les cornes des piliers forent leurs graminées

Comme les cors vrillés d' Ammon d'en haut sonnés.

Cloisonnant ton cœur de son marteau doux

Bergère d' Ammon, d'en haut tonne et bruit

Sur le vent, la mer et la nuit.

Le

Pouls.

LE HÉRAUT. — La vie a conçu dans un happement convulsé celui qui la détruira. Écoute l'hallali de la vie pour les cors de mort sonné dans les bois. La vie a conçu la mort, et le Christ répandu ses dons sur celui qui le rependra.

LE ROI. — Sonneur de la naissance de l'Antechrist, ainsi le fils succède à son père, et les corbeaux desservent les pantins et les potences.

LA CORNE

Les oursins ronds ont hérissé leurs crins.

Les chevaux de mer de leur crinière de fer se creusent les reins

Et la rafale tonne et tord les cors et les cornes.

Voici le vol griffu des hippocampes au lieu des cornes d' Ammon.

Lourd sur le vent, lourd sur la mer, lourd sur la crête

Des bruits

Tapi dans les feuilles comme grimpe un menteur loup-garou

Le

Pouls.

LA FOULE. — Nous avons vu un arbre fendu qui marchait... Et ses cuisses se fermaient et s'entre-croisaient comme des ciseaux. — Milon n'y fût point resté pris, mais la terre aurait sucé ses dix doigts de museaux. — L'Antechrist est né comme Adam : à trente ans, et avec des pommes dans ses mains belles.

LA CORNE

Pouls dans la vie et sur la mer hors de la nuit,

Hors du sommeil et par le bruit.

Mort pointillée en repos qui survit

Où soupçonne et bout et tonne partout

Le

Pouls.



SCÈNE IV

Nuit. — SAINT PIERRE-HUMANITÉ déchainé et son REFLET dans l'eau qui remplit le gouffre de jaspe creusé des trois Christs du pilori.

SAINT PIERRE. — Seul !

SON REFLET. — Seul.

SAINT PIERRE. — Sans appui, sans barreaux.

LE REFLET. — Sans cage, sans maître.

SAINT PIERRE. — Écho contradicteur qui jumelles mon être en un Pape de tarots, que faire ?

LE REFLET. — Marche.

SAINT PIERRE. — Que faire ?

LE REFLET. — Prends le bourdon de ta crosse et marche.

SAINT PIERRE. — Ma barbe a été la girouette du quadrangle de tous les vents. Quel suivre ?

LE REFLET. — Marche à la croix de cuivre.

SAINT PIERRE (*fait un pas en avant et recule*). — Le gong de ma crosse sonore rappelle aux convenances étiquetées l'humilité de mes mules

qui se plaquent insolentes sur la joue auguste de la Terre. Au bruit de mes pas trop hardis, deux chevaux à taille de mastodontes, blottis dans une fente des marches du Calvaire, vont-ils s'enfuir, et là-bas là-bas peu à peu s'amoinrir, et devenir petits comme des chevaux terrestres, jusqu'à ce qu'ils me soient cachés par le vol des collines de pierre retombant autour de moi, par leurs sabots sonores détachées de leur couche l'horizon ?

(Au son de sa voix libre, les oiseaux s'envolent, sauf le premier, endormi en la posture d'une fleur de lys.)

LE REFLET. — Touche la croix d'une main ferme et sans déraison.

SCÈNE V

SAINT PIERRE, qui s'est avancé d'un pas avec SON REFLET symétrique acolyte sous le sol luisant humide ; LA FLEUR DE LYS.

SAINT PIERRE. — La Couronne d'Épines a fructifié en la couronne d'or gemmé qui encerclait chacune des dix têtes de la Bête. Réveille-toi, fleur de lys dormante, digne de régner sur mon

être, puisque tu n'as point eu peur de moi en ton repos indifférent. Cette cassette couronnée est-elle le berceau de l'ovule fécondé d'où naîtra le Souverain futur ?

LA FLEUR DE LYS. — L'homme ne naîtra plus, ni du sperme ni du sang ; par scissiparité nous multiplierons les cadavres, qui font belles les plantes à l'envol symétriquement infernal et céleste. Les hommes sont le Milieu, entre l'Infini et Rien tirailés par les anses d'un zéro. Et quant à cette cassette, l'apôtre qui à la Porte Latine fut oint d'un sacre d'huile bouillante y écrivit : « *C'est ici la sagesse : que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête ; car c'est un nombre d'homme, et ce nombre est six cent soixante-six.* » — Julien est mort depuis plus de mille ans, déchiffre un nombre nouveau.

SAINT PIERRE. — Fleur pure, qui seule t'épanouis sur cet arbre de la greffe des supplices, d'où sortira cet homme s'il ne naît ni du sperme ni du sang ?

LA FLEUR DE LYS. — Il existe dans cette couronne, dans toute couronne, crâne foré par la chute du zénith, est un cerveau. Cette couronne,

corbeille sur la croix, est la plus haute, et rien ne peut la dominer. — Ce n'était point un Coq qui la scellait de ses griffes ; ce n'étaient point les croissants parallèles des plumes de sa queue sous lesquels rampaient les étoiles, c'était le croissant lunaire.

Et s'il te faut un miracle pour croire (je te sais pourtant triplement crédule, car tu as renié trois fois), je m'envole, regarde ton maître.

SCÈNE VI

SAINT PIERRE-HUMANITÉ,
CÉSAR-ANTECHRIST,
LES TROIS CHRISTS, LES CINQ ANIMAUX
AILÉS

(La Croix couronnée baisse ses bras et marche vers
Saint Pierre prosterné).

VOIX SOUTERRAINES DES TROIS CHRISTS. — César ! — *César !* — CÉSAR ! — Ceux qui sont morts te saluent.

LE CHRIST D'ARGENT, *de sa voix grêle.* — Que le scepticisme, crédulité bourgeoise, ne s'indigne point d'entendre parler les morts : sur votre

sol local renversés, pour les Antipodes nous nous érigeons debout.

LE CHRIST D'OR. — Symétrique au-dessous de mon grand méridien, César-Antechrist, tu n'es que mon reflet dans la banale vision humaine.

VOIX SORTANT DE LA CROIX. — Si je ne nais souverain égoïste, sadique et jaloux, le médiocre essaiera mon œuvre et ne t'enfoncera qu'au centre. Tu seras néant et n'auras point de sens ni de direction.

LE CHRIST DE BRONZE, *de sa voix de glas.* — César !

CÉSAR-ANTECHRIST. — Fourmilion sous la double voûte de mes pieds, nuages de l'ascension de ton sable, les littérateurs sans génie ni talent parlent de toi. En dehors d'eux, tu ne peux qu'être exprimé par leur verbe. Je suis le souverain miroir qui te réfléchit : tu me pénètres et c'est pourquoi je suis ton contraire. Et avec ma ruse perverse je te dis, te tenant renfermé en moi : c'est toi qui es mon contraire et qui me réfléchis. Je suis le souverain Mal, et tu es le Bien suprême. Que l'homme n'écarquille pas ses yeux, qu'abandonnent leurs crémastères : la stupidité de ces théories est

vieille comme Ormutz et Ahriman. L'homme est la ligne d'écrasement entre nous deux, le plan nul où s'embrassent deux bulles de savon jumelées.

LE CHRIST D'OR. — César !

LE CHRIST D'ARGENT. — César !

CÉSAR-ANTECHRIST. — La mort est le ressaisissement concentré de la Pensée ; elle ne s'étoile plus infiniment vers le monde extérieur ; sa circonférence, nyctalope pupille, se rétrécit vers son centre ; c'est ainsi qu'elle devient Dieu, qu'elle commence d'être. La mort est l'égoïsme parfait et la véritable — ... Mieux vaut qu'elle entraîne d'autres morts vers la sienne, inverse d'un bâillement sympathique... Christ qui vins avant moi, je te contredis comme le retour du pendule en efface l'aller. Diastole et systole, nous sommes notre Repos. Primitif et primordial, tu promis aux esprits bruts non dégangués de la chair et de l'amour la Vie éternelle ; je leurs promets l'éternelle Mort qui crée la Vie comme le noir la lumière et le ressac des burins charrues l'imprimante crête des traits montagnes. On oppose le Néant à l'Être, puis par l'erreur croissant en mode d'avalanche, le Néant à la Vie. Voici les contraires : le Non-Être

et l'Être, bras de fléau du Néant pivot ; l'Être et la Vie ou la Vie et la Mort. Le soleil noir subsiste après les soleils tous les jours redorés du ciel terrestre. Je serai le disque de carton brûlé qui glisse, comme voit un ivrogne, sur les décors du septentrion où poussent le plâtre et la céruse, et les sels d'arsenic chus des plumes des paons pérennels.

LE CHRIST DE BRONZE. — César !

VOIX AÉRIENNES DES CINQ ANIMAUX AILÉS.
— César ! — César ! Ceux qui sont sur terre te saluent !

Dimanche.



ENTR'ACTE

Les étoiles tombent du ciel.

L'ACTE HÉRALDIQUE

ORLE

Acte II

SCÈNE I

De sable à UN ROI d'or.

LE ROI. — L'Antechrist est né, le César naîtra, il faut être Dieu pour être homme, et Dieu le Père vieux et raidi ne put qu'engendrer cette destinée, du moindre, selon la loi primordiale, le mieux, du néant sortant l'infini. — Orle, je te cherche de mes paumes dans la nuit impérissable ; et si je n'ai pas rêvé tu t'es avec moi égaré pour une chasse dernière à la limite de la terre plate, où l'herbe d'azur pousse au pied du ciel vertical. Le vair des cloches de lumière...

(Il passe.)

SCÈNE II

De sable à UNE LICORNE passante d'argent.

SCÈNE III

De voir à QUATRE HÉRAUTS porte-torches (CHEF, PAIRLE, TRESCHÉUR, FASCE); ORLE, en pals de divers émaux et métaux, et à CÉSAR-ANTECHRIST en chef, d'or et carnation.

ORLE. — Cariatide de la mandragore gigantesque fossilifiée, desséchée par la lumière, qui est foudre, et du faix du lingot d'or qui fouille de son museau mes épaules comme une bêche de sépulture, les quatre hérauts cardinaux m'associèrent à leur œuvre devenue impaire, et des quatre vents ont rayonné vers mon second foyer, masqués d'armures en ellipse, les tambourineurs. Mes cheveux emmêlés par l'agonie de la lumière nocturne se mirent dans une couronne d'épines, et notre polygone sustentateur grave la fosse et le cercueil du pentagramme crucifié. Sépulcre aérien, permets à l'un des piliers de ton temple de s'enfuir, sans déraciner les quatre fûts non cerclés et peints d'emblèmes qui ont leur importance, pieds d'un lit ou d'un catafalque dont je n'ai vu ni le dais ni le toit, non plus que les visages voilés par l'araignée tisseuse de l'ombre barbe des visières.

(Devant le premier héraut.)

Avant la fuite irréconciliable, voir quelles sont les faces.

(Devant le second.)

Comme on se penche sur un puits.

(Devant le troisième.)

Les enluminures des missels aux niches fermées des quatre pierres du dolmen.

(Devant le quatrième.)

Comme on regarde dans une cloche...

(Il n'ose et passe.)

SCÈNE IV

De voir aux QUATRE HÉRAUTS en pals et CÉSAR-ANTECHRIST en chef.

(A chaque mouvement des Hérauts porteurs des torches-tulipes bleues, le fond de voir déplacé, glace qui craque, se disloque et choque en arpèges de cloches. FASCE quittant l'auvent dont il est pilier dégainé de sa ceinture un long droit buccin étalon de la trompe finale.)

LA TROMPETTE. — MIROIR TERRESTRE ET LIMITÉ, ANNEAU FERMÉ DE VIL SPHINCTER, LA TERRE SOUILLERA L'ŒIL BOLIDE DU CAMÉLÉON

BERCÉ. LES DEUX GLOBES RÉFLÉCHIRONT LEURS DEUX PUPILLES COMME DEUX YEUX. TOUT HOMME OU TOUT DIEU NÉ S'INCARNE AU CAMÉLÉON PÉTRI ET PEINT D'AUTORITÉ BLASPHEMATOIRE. DORS POUR TE RÉVEILLER AU SOLEIL MIROIR DE LA TERRE NOIRE, CÉSAR.

(FASCE s'agenouille. Les TROIS HÉRAUTS s'agenouillent et déposent à terre derrière eux l'écu pentagonal de CÉSAR ANTECHRIST couché. Tous se relèvent sauf FASCE.)

SCÈNE V

De voir à FASCE agenouillé, les TROIS HÉRAUTS en pals et CÉSAR ANTECHRIST en fasce abaissée.

PAIRLE. — Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps.

TRESCHEUR. — Comme le Christ qui vint victime sur la terre, le Dieu deviendra homme et comme un homme sera bourreau.

CHEF. — Donc il ne viendra point Contre-le-Christ, mais En-Son-Lieu.

PAIRLE. — Nous ne serons ses satellites qu'après la fin de sa vie terrestre.

TRESCHEUR. — Je sens une mort, sommeil spécial, qui nous figera jusqu'à cette heure-là dans le moule de cristal du ciel.

CHEF. — Je sens un vent germé de la terre, nouveau déluge, irrespirable pour un temps pour nous, et qui chasse les bêtes du monde héraldique.

PAIRLE. — Endormons-nous au glas de nos torches de vair.

TRESCHEUR. — Entendons-les, car nous n'entendrons pas les cors de la chasse du nouveau roi.

CHEF. — Devant le nouveau Dieu se rétracte la Licorne rouge.

(Cloches. LA LICORNE passe. Cors.)

PAIRLE. — Face à face au miroir convexe de la terre, l'Antechrist lui deviendra semblable d'âme et de corps.

(Les TROIS HÉRAUTS se vitrifient céramiques. Les torches flambent, les cloches cessent.)

SCÈNE VI

De même aux MÊMES et à un **TEMPLIER** de gueules à la croix d'argent, et au **BATON-A-PHYSIQUE**, pal ou fasce de gueules, roulant sur ses extrémités.

LE TEMPLIER. — Phallus déraciné, **NE FAIS PAS DE PAREILS BONDS !**

FASCE. — Pal ou fasce, reflet de mon maître, en toi je me remire en mon reflet.

LE TEMPLIER. — Tu es une roue dont la substance seule subsiste, le diamètre du cercle sans circonférence créant un plan par sa rotation autour de son point médian.

FASCE. — Tu es la roue, tu es l'œil, demi-Saint-Esprit, Éternel.

LE TEMPLIER. — La substance de ton diamètre est un point. La ligne et son envergure sont dans mes yeux, clignant devant les rayures d'or et vertes d'un bec de gaz palléide.

FASCE. — Squelette, en tes culbutes d'ara, tu es le Christ ou Saint Pierre.

LE TEMPLIER. — Le cycle est un pléonasme : une roue et la superfétation du parallélisme prolongé des manivelles. Le cercle, fini, se désuète.

La ligne droite infinie dans les deux sens lui succède. **NE FAIS PAS DE PAREILS BONDS**, demi-cubiste sur l'un et l'autre pôle de ton axe ou de ton soi !

FASCE. — **MOINS-EN-PLUS**, tu es le hibou, le sexe et l'Esprit, l'homme et la femme.

LE TEMPLIER. — Le cavalier t'étreint (suspendu, s'il le désire, à la Cardan entre tes côtes — laissons le disque quelques siècles encore aux accessoires et à l'homme) et tu poursuis la succession de tes équilibres momentanés, dans le sens du mouvement (si le spectateur est à ta droite, et encore ta droite est ta gauche dans la seconde moitié de ta course latérale) des aiguilles d'une montre.

FASCE. — Phallus perpendiculaire au sourire de l'Ithyphalle en ta latéralité.

LE TEMPLIER. — Tu concilies le discontinu de la marche et le continu de la rotation astrale.

FASCE. — Zénith et Nadir, pôle et pôle, pal des pôles, rose des quatre vents.

LE TEMPLIER. — A chaque quart de chacune de tes révolutions (qu'on la mesure d'où l'on voudra), tu fais une croix avec toi-même. Tu es

saint, tu es l'emblème bourgeon de la génération, (si cela était, pourtant, tu serais maudit, bourgeois), mais de la génération spontanée, vibrion et volvoce, dont les images gyroscoposuccessives révèlent à nos yeux, hélas trop purs, ta scissiparité, et qui projettes loin des sexes terrestres le riz cérébral de ton sperme nacré jusqu'à la traîne où les haies d'indépendantes pincettes des chinois Gastronomes illustrent la Vierge lactée.

FASCE. — Axiome et principe des contraires identiques, le pataphysicien, cramponné à tes oreilles et à tes ailes rétractiles, poisson volant, est le nain cimier du géant, par delà les métaphysiques ; il est par toi l'Antechrist et Dieu aussi, cheval de l'Esprit, Moins-en-Plus, Moins-qui-es-Plus, cinématique du zéro restée dans les yeux, polyédrique infini.

Générateur jadis, tu es pour moi le glaive ; crochet de vipère, tu sèmes et brûles ; pal enflammé, tu souffles le feu.

Tu es le hibou, le sexe et l'Esprit, hermaphrodite, tu crées et détruis.

Rebondis sur les pôles, globe égal à la terre que tu pourrais forcer aux abîmes, et avant de

disparaître bénis-moi de ta bave suprême, PLUS-EN-MOINS.

SCÈNE VII

De même aux MÊMES moins le BATON-A-PHYSIQUE.

LE TEMPLIER. — Délégué terrestre du Christ, je viens à toi humble avec des paroles d'amour et mon épée dans le fourreau, symbole d'une union précise et immuable.

FASCE. — Quel besoin as-tu de moi ? Car je parle au nom du dédain de mon maître endormi. Je me vois dans le miroir de ton sexe poli, tu n'es que moi-même avec quelque chose en plus — si l'on ne me considère passant. Messenger du Dieu de l'amour, Christophore, tu contrepales de ton lingam hideux l'horizontalité de mon être, plus infinie, car non divisée elle n'a point de mesure. Et souvent (il n'est point besoin d'invoquer l'identité des contraires) la surabondance est un manque. Tu n'as point compris ton maître, qui a dit : ON DONNERA A CEUX QUI ONT, affirmant la divergence des deux signes, et en même temps que l'un surajouté à lui-même s'annule, puis

devient son contraire. Déjà le bégaiement des géomètres a déchiffré que multipliés par nous-mêmes l'un ou l'autre, valets, masques ou armes de nos maîtres, nous devenons ton Christ, l'un par l'autre nous devenons mon César.

(LE TEMPLIER *tire son épée. FASCE se lève. Près de lui :*)

Le signe Plus ne combattra point contre le signe Moins. Comme de toute lutte, l'issue possible ne serait que l'anéantissement — car chaque adversaire est l'Infini — de l'un *et* l'autre principe, — ou leur réconciliation. De l'accouplement monstrueux ou de la fécondation par le fleuve de la semence ovale éclora le zéro. De l'anéantissement d'un des signes naîtra le déséquilibre : la droite cherchera la gauche, et l'homme fendu longitudinalement sautera sur une seule jambe et l'on verra trembler des quarts de croissants, comme des glottes semi-muettes, dans ses intestins pareils à des serpents non retournés dont on aurait mangé la moitié dans un plat rouge.

Attends avec patience la fin de ma faction près du palais de l'Antechrist. La vingt-cinquième heure sidérale de mes veilles et la première de



mon sommeil est la première de ta surgissante dignité. Quand on Le couchera sur une broche — pour un temps — au feu de l'enfer soi-disant éternel, et qui n'est pas éternel, en soi, mais sert de repos, cahute de douanier, au Dieu qui attend son heure, ton Christ se lèvera et plantera, lit de camp debout, son signe sur le triangle noir du cercueil momentané de César, le nom de Lucifer le grand-vizir rentrera dans la nuit où l'on met en réserve, et les deux sommets de la claire trinité se joindront en l'Esprit-Saint.

LE TEMPLIER. — Frère, je vais changer d'être, car le signe seul existe (*il brise la hampe de sa croix*) provisoire... le repos est le changement.

SCÈNE VIII

De pourpre à deux fasces d'argent, un chef (contrepalé) et un pairle d'or, trescheur d'or et argent, et à une face abaissée d'or.

CÉSAR ANTECHRIST. — A mesure qu'avec la lumière se précise le sol terrestre, la matière crasse envahit la subtile, et les formes, seules réelles idées, meurent, naissent ou changent, et

tout cela est la même chose. Malheur ou heur, incertitude ou plutôt indifférence, à cause du son des trois trompes des trois hérauts qui n'ont point encore sonné.

(*Derrière les Trois Hérauts, il n'en voit que les silhouettes rases.*)

Le roi futur...

(*La lumière se fait plus solaire.*)

SCÈNE IX

De gueules à deux fasces d'argent, un chef contrepalé et un pairle d'or, trescheur d'or à huit feuilles d'argent ; — couché d'argent et de sable ; d'argent à une fasce de carnation et une sphère de sable, — et de sable à trois sphères d'argent chargées : en premier d'un giron de gueules, en second d'une pile de sinople, en tiers de six cotices ensemble d'azur.

(*Au premier plan, UBU, puis les TROIS PA-LOTINS semblables à des sphères grossissantes, germent.*)

UBU. — Cornegidouille, Messieurs, je crois que voici ce qu'il faut demander : qui sera Roi ?

(*Au soleil levant les trois écus de CHEF,*

TRESCHEUR, PAIRLE, *luisent, écrivant* : T. O. Y.)
(*Cloche.*)

UBU. — Semblable à un œuf, une citrouille ou un fulgurant météore, je roule sur cette terre où je ferai ce qu'il me plaira. — D'où naissent ces trois animaux (*Apparaissent* GIRON, PILE et COTICE) aux oreilles imperturbablement dirigées vers le nord et leurs nez vierges semblables à des trompes qui n'ont point encore sonné ?

SCÈNE X

De sable aux TROIS PALOTINS d'argent.

GIRON. — Hon ! Monsieur, nous sommes les seuls

PILE. — Parfaits pour qui veut que sa volonté s'érige loi souveraine, les Palotins, qui sont

COTICE. — Mécaniques et pourtant ne se remontent que par le repos, comme

GIRON. — Des êtres animés, dans d'ophidiennes caisses en fer-blanc, dominicalement

PILE. — Ouvertes. Et ils ont

COTICE. — Une volonté propre, parallèle plus loin prolongée

GIRON. — De la Volonté de leur maître. Ils ont
PILE. — Au moins quatre oneilles, sur lesquelles
le pôle

COTICE. — Exerce diverses influences

GIRON. — De déclinaison, et autant d'inclinaison. Ils n'ont

PILE. — Que de petits ailerons, et de grands

COTICE. — Pieds plats sonores...

SCÈNE XI

D'or à UN CENTAURE passant de sable.

SCÈNE XII

De sable à UN ROI d'or.

LE ROI. — Par la côte interminable et les grises obscurités des voûtes d'églises, après avoir sauté les ruisseaux où poussent les iris des pêcheurs et fui l'œil d'opale des poissons cuirassés, j'ai vu parmi la foule processionnelle le balancement des deux pattes ou des deux bras de dinotherium du Centaure. L'insecte hexapode à tête d'Adam s'est effacé pour me laisser passer aux grilles, et par les

fidèles des bas-côtés il a conversé, tendant la gorge et draguant de ses griffes. Chaque demi-douzaine des piliers a tremblé et sonné devant sa sœur qui marchait, et les chevaux caparaçonnés ont avancé sans ruer comme des poulains cravachés par les troncs d'arbres. Je cherche en haut la tête d'Adam et je ne frapperai point Goliath. Les ondes du nombril de la terre répètent à son cerveau les pas derniers du Centaure.

(Il marche.)

ENTR'ACTE

Les baleines paraissent à la surface de la mer.



L'ACTE TERRESTRE

UBU ROI

Personnages :

LE ROI VENCESLAS
LA REINE ROSEMONDE
BOESLAS
LADISLAS } leurs fils
BOUGRELAS }
LE GÉNÉRAL LASCY
STANISLAS LECZINSKY
JEAN SOBIESKY
NICOLAS RENSKY
L'EMPEREUR ALEXIS
UBU
MÈRE UBU
GIRON
PILE
COTICE
BORDURE

CONJURÉS ET SOLDATS	PAYSANS
NOBLES	TOUTE L'ARMÉE RUSSE
MAGISTRATS	TOUTE L'ARMÉE POLONAISE
CONSEILLERS	L'OURS
FINANCIERS	LE CHEVAL A PHYNANCES
LARBINS DE PHYNANCES	LA MACHINE A DÉCERVELER

Acte III

SCÈNE I

Une salle du Palais à Varsovie.

Le ROI VENCESLAS, entouré de SES OFFICIERS ;
BORDURE ; les fils du roi, BOESLAS, LADIS-
LAS et BOUGRELAS. Puis UBU.

UBU, *entrant*. — O vous savez, ce n'est pas
moi, c'est la Mère Ubu et Bordure.

LE ROI. — Qu'as-tu, Père Ubu ?

BORDURE. — Il a trop bu.

LE ROI. — Comme moi ce matin.

UBU. — Oui, je suis saoul, c'est parce que j'ai
bu trop de vin de France.

LE ROI. — Père Ubu, je tiens à récompenser
tes nombreux services comme capitaine de dra-
gons et je te fais aujourd'hui Comte de Sandomir.

UBU. — O monsieur Venceslas, je ne sais comment vous remercier.

LE ROI. — Ne me remercie pas, père Ubu, et trouve-toi demain matin à la grande revue.

UBU. — J'y serai, mais acceptez de grâce ce petit mirliton.

(Il présente au roi un mirliton.)

LE ROI. — Que veux-tu à mon âge que je fasse d'un mirliton ? Je le donnerai à Bougrebas.

LE JEUNE BOUGREBAS. — Est-il bête ce Père Ubu !

UBU. — Et maintenant, je vais foutre le camp. *(Il tombe en se retournant.)* Oh aie au secours ! — De par ma chandelle verte je me suis rompu l'intestin et crevé la bouzine !

LE ROI *(le relevant)*. — Père Ubu, vous êtes-vous fait mal ?

UBU. — Oui, certes, et je vais sûrement crever. Que deviendra la mère Ubu ?

LE ROI. — Nous pourvoirons à son entretien.

UBU. — Vous avez bien de la bonté de reste. *(Il sort.)* Oui, mais, roi Venceslas, tu n'en seras pas moins massacré.

SCÈNE II

La maison d'Ubu.

GIRON, PILE, COTICE, UBU, MÈRE UBU,
CONJURÉS et SOLDATS, BORDURE.

UBU. — Eh mes bons amis, il est grand temps d'arrêter le plan de la conspiration. Que chacun donne son avis. Je vais d'abord donner le mien si vous le permettez.

BORDURE. — Parlez, Père Ubu.

UBU. — Eh bien mes amis, je suis d'avis d'empoisonner simplement le Roi en lui fourrant de l'arsenic dans son déjeuner. Quand il voudra le brouter il tombera mort et ainsi je serai Roi.

TOUS. — Fi le Sagouin !

UBU. — Eh quoi, cela ne vous plaît pas ? Alors que Bordure donne son avis.

BORDURE. — Moi, je suis d'avis de lui ficher un grand coup d'épée qui le fendra de la tête à la ceinture.

TOUS. — Oui ! Voilà qui est noble et vaillant.

UBU. — Et s'il vous donne des coups de pied ? Je me rappelle maintenant qu'il a pour les revues des souliers de fer qui font très mal. Si je savais

je filerais vous dénoncer pour me tirer de cette sale affaire et je pense qu'il me donnerait aussi de la monnaie.

MÈRE UBU. — O le traître, le lâche, le vilain et plat ladre !

TOUS. — Conspuez le Père Ubu !

UBU. — Hé Messieurs, tenez-vous tranquilles si vous ne voulez visiter mes poches. Enfin, je consens à m'exposer pour vous. De la sorte, Bordure, tu te charges de pourfendre le Roi.

BORDURE. — Ne vaudrait-il pas mieux nous jeter tous à la fois sur lui en braillant et gueulant, nous aurions chance ainsi d'entraîner les troupes.

UBU. — Alors voilà. Je tâcherai de lui marcher sur les pieds, il regimbera, alors je lui dirai MERDRE, et à ce signal vous vous jetterez sur lui.

MÈRE UBU. — Oui, et dès qu'il sera mort tu prendras son sceptre et sa couronne.

BORDURE. — Et je courrai avec mes hommes à la poursuite de la famille royale.

UBU. — Oui, et je te recommande spécialement le jeune Bougrelas.

(*Exeunt.*)

UBU (*courant après et les faisant revenir.*) — Messieurs, nous avons oublié une cérémonie indispensable, il faut jurer de nous escrimer vaillamment.

BORDURE. — Et comment faire ? Nous n'avons pas de prêtre.

UBU. — La mère Ubu va en tenir lieu.

TOUS. — Eh bien, soit.

UBU. — Ainsi vous jurez de bien tuer le Roi ?

TOUS. — Oui, nous le jurons. Vive le Père Ubu !

SCÈNE III

Le palais du roi.

VENCESLAS, LA REINE ROSEMONDE, BOLESLAS,
LADISLAS et BOUGRELAS.

LE ROI. — Monsieur Bougrelas, vous avez été ce matin fort impertinent avec M. Ubu, chevalier de mes ordres et comte de Sandomir. C'est pourquoi je vous défends de paraître à ma revue.

LA REINE. — Cependant, Venceslas, vous n'auriez pas trop de toute votre famille pour vous défendre.

LE ROI. — Madame, je ne reviens jamais sur

ce que j'ai dit. Vous me fatiguez avec vos sornettes.

LE JEUNE BOUGRELAS. — Je me soumetts, monsieur mon père.

LA REINE. — Enfin, Sire, êtes-vous toujours décidé à aller à cette revue ?

LE ROI. — Pourquoi non, Madame ?

LA REINE. — Mais encore une fois ne l'ai-je pas vu en songe vous frappant de sa masse d'armes et vous jetant dans la Vistule, et un aigle comme celui qui figure dans les armes de Pologne lui plaçant la couronne sur la tête ?

LE ROI. — A qui ?

LA REINE. — Au Père Ubu.

LE ROI. — Quelle folie ! Monsieur de Ubu est un fort bon gentilhomme, qui se ferait tirer à quatre chevaux pour mon service.

LA REINE et BOUGRELAS. — Quelle erreur !

LE ROI. — Taisez-vous, jeune sagouin. Et vous, Madame, pour vous prouver combien je crains peu Monsieur Ubu, je vais aller à la revue comme je suis, sans arme et sans épée.

LA REINE. — Fatale imprudence, je ne vous reverrai pas vivant.

LE ROI. — Venez Ladislas, venez Boleslas.

(Ils sortent. LA REINE et BOUGRELAS vont à la fenêtre.)

LA REINE et BOUGRELAS. — Que Dieu et le grand Saint Nicolas vous gardent !

LA REINE. — Bougrelas, venez dans la chapelle avec moi prier pour votre père et vos frères.

SCÈNE IV

Le champ des revues.

L'ARMÉE POLONAISE, LE ROI, BOLESLAS, LADISLAS, UBU, BORDURE et ses HOMMES, GIRON, PILE, COTICE.

LE ROI. — Noble Père Ubu, venez près de moi avec votre suite pour inspecter les troupes.

UBU (aux siens). — Attention, vous autres ! (Au roi.) On y va, Monsieur, on y va. (Les hommes d'UBU entourent le Roi.)

LE ROI. — Ah ! voici le régiment des gardes à cheval de Dantzick. Ils sont fort beaux, ma foi.

UBU. — Vous trouvez ? Ils me paraissent misérables. Regardez celui-ci. (Au soldat.) Depuis combien de temps ne t'es-tu débarbouillé, ignoble drôle ?

LE ROI. — Mais ce soldat est fort propre.
Qu'avez-vous donc, Père Ubu ?

UBU. — Voilà ! (*Il lui écrase le pied.*)

LE ROI. — Misérable !

UBU. — MERDRE ! A moi mes hommes !

BORDURE. — Hurrah ! en avant ! (*Tous frappent le Roi, UN PALOTIN explose.*)

LE ROI. — Oh ! Au secours ! Sainte Vierge,
je suis mort.

BOLESLAS (*à Ladislas*). — Qu'est cela ?
Dégainons.

UBU. — Ah ! j'ai la couronne ! aux autres
maintenant !

BORDURE. — Sus aux traîtres !! (*Les fils
du Roi s'enfuient, tous les poursuivent.*)

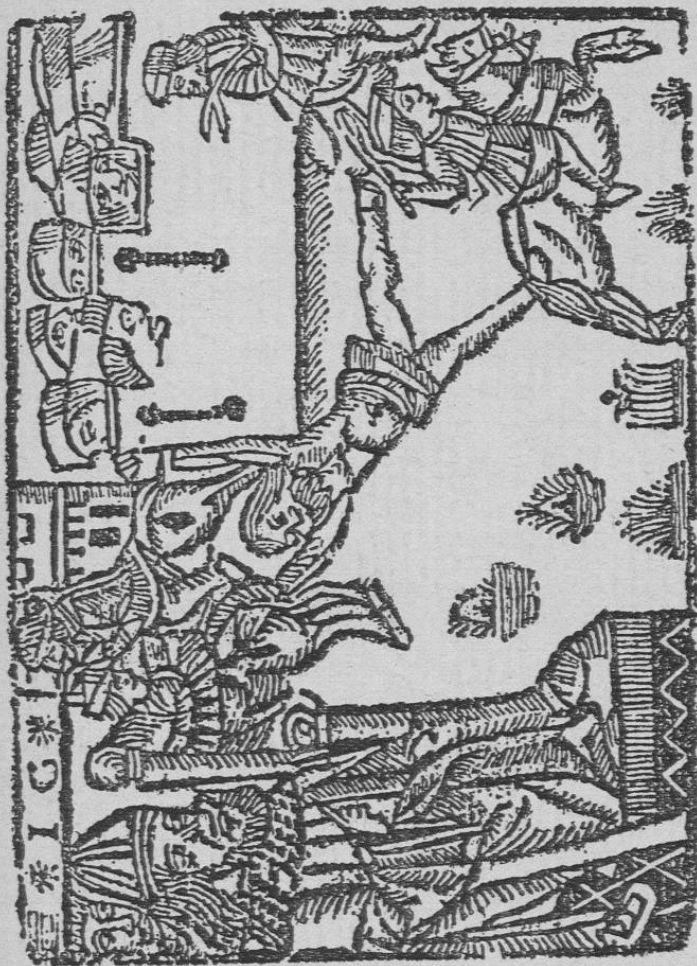
SCÈNE V

Le Palais du Roi.

UBU, MÈRE UBU, BORDURE.

UBU. — Non, je ne veux pas, moi ! Voulez-vous
me ruiner pour ces bouffres ?

BORDURE. — Mais enfin, Père Ubu, ne voyez-



vous pas que le peuple attend le don de joyeux avènement ?

MÈRE UBU. — Si tu ne fais pas distribuer des viandes et de l'or, tu seras renversé d'ici deux heures.

UBU. — Des viandes, oui ! de l'or, non ! Abattez trois vieux chevaux, c'est bien bon pour de tels sagouins.

MÈRE UBU. — Sagouin toi-même. Qui m'a bâti un animal de cette sorte ?

UBU. — Encore une fois je veux m'enrichir, je ne lâcherai pas un sou.

MÈRE UBU. — Quand on a entre les mains tous les trésors de la Pologne.

BORDURE. — Oui, tenez, je sais qu'il y a dans la chapelle un immense trésor, nous le distribuerons.

UBU. — Misérable ! Si tu fais ça...

BORDURE. — Mais, Père Ubu, si tu ne fais pas de distributions, le peuple ne voudra pas payer les impôts.

UBU. — Est-ce bien vrai ?

MÈRE UBU. — Oui, oui !

UBU. — Oh ! alors je consens à tout. Réunis-

sez trois millions, cuisez cent cinquante bœufs et moutons, d'autant plus que j'en aurai aussi !
(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Le palais.

UBU. — Je m'étais dit, quand je serais roi, que je me ferais construire une grande capeline comme celle que j'avais en Aragon et que ces coquins d'Espagnols m'ont impudemment volée.

MÈRE UBU. — Tu pourras aussi te procurer un parapluie et un grand caban qui te tombera sur les talons.

UBU. — De par ma chandelle verte, Madame, me voici roi dans ce pays. Je me suis déjà flanqué une indigestion et on va m'apporter ma grande capeline.

MÈRE UBU. — En quoi est-elle, Père Ubu, car nous avons beau être rois, il faut être économes.

UBU. — Madame ma femelle, elle est en peau de mouton avec une agrafe et des brides en peau de chien.

MÈRE UBU. — Voilà qui est beau, mais il est encore plus beau d'être Rois. Nous avons une grande reconnaissance au duc de Lithuanie.

UBU. — Qui donc ?

MÈRE UBU. — Eh ! le capitaine Bordure.

UBU. — De grâce, Mère Ubu, ne me parle pas de ce bouffre, maintenant que je n'ai plus besoin de lui il peut bien se brosser le ventre, il n'aura point son duché.

MÈRE UBU. — Tu as grand tort, père Ubu. Il va se tourner contre toi.

UBU. — Oh ! je le plains bien, ce petit homme. Je m'en soucie autant que de Bougrelas.

MÈRE UBU. — Le jeune Bougrelas a pour lui le bon droit.

UBU. — Le mauvais droit ne vaut-il pas le bon ? Ah ! tu m'injuries, Mère Ubu, je vais te mettre en morceaux.

(LA MÈRE UBU se sauve poursuivie par UBU.)

SCÈNE VII

La grande salle du Palais

UBU, MÈRE UBU, OFFICIERS et SOLDATS, GIRON, PILE, COTICE, NOBLES enchaînés, FINANCIERS, MAGISTRATS, GREFFIERS. Dans le sous-sol LA MACHINE A DÉCERVELER.

BRUIT SOUTERRAIN. — *Pétrissant les glottes et les larynx de la mâchoire sans palais,*

Rapide, il imprime, l'imprimeur.

Les sequins tremblent aux essieux des moyeux du moulin à vent,

Les feuilles vont le long des taquins au vent.

La mâchoire du crâne sans cervelle digère la cervelle étrangère

Le dimanche sur un tertre au son des fifres et tambourins

Ou les jours extraordinaires dans les sous-sols des palais sans fin.

Dépliant et expliquant, décerveleur,

Rapide il imprime, il imprime, l'imprimeur.

UBU. — Apportez la caisse à Nobles et le

crochet à Nobles et le couteau à Nobles et le bouquin à Nobles ! ensuite faites avancer les Nobles.

(On pousse brutalement les Nobles.)

MÈRE UBU. — De grâce, modère-toi, Père Ubu.

UBU. — J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir le royaume je vais faire périr tous les Nobles et prendre leurs biens.

NOBLES. — Horreur ! A nous, peuple et soldats !

UBU. — Amenez le premier Noble et passez-moi le crochet à Nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Pince-Porc et de la Chambre à Sous, où l'imprimeur les décervelera.
— *(Au Noble.)* Qui es-tu, bouffre ?

LE NOBLE. — Comte de Vitepsk.

UBU. — De combien sont tes revenus ?

LE NOBLE. — Trois millions de rixdales.

UBU. — Condamné ! *(Il le prend avec le crochet et le passe dans le trou.)*

MÈRE UBU. — Quelle basse férocité !

UBU. — Second Noble, qui es-tu ? *(Le Noble ne répond rien.)* Répondras-tu, bouffre ?

LE NOBLE. — Grand-duc de Posen.

UBU. — Excellent, excellent ! Je n'en demande pas plus long. Dans la trappe. Troisième Noble, qui es-tu ? tu as une sale tête.

LE NOBLE. — Duc de Courlande, des villes de Riga, de Revel et de Mitau.

UBU. — Très bien ! très bien ! Tu n'as rien autre chose ?

LE NOBLE. — Rien.

UBU. — Dans la trappe, alors. Quatrième Noble, qui es-tu ?

LE NOBLE. — Prince de Podolie.

UBU. — Quels sont tes revenus ?

LE NOBLE. — Je suis ruiné.

UBU. — Pour cette mauvaise parole, passe dans la trappe. Cinquième Noble, qui es-tu ?

LE NOBLE. — Margrave de Thorn, palatin de Polock.

UBU. — Ça n'est pas lourd. Tu n'as rien autre chose ?

LE NOBLE. — Cela me suffisait.

UBU. — Eh bien, mieux vaut peu que rien. — Dans la trappe. — Qu'as-tu à pigner, Mère Ubu ?

MÈRE UBU. — Tu es trop féroce, Père Ubu.

UBU. — Eh ! je m'enrichis. — Je vais faire lire MA liste de MES biens. Greffier, lisez MA liste de MES biens.

LE GREFFIER. — Comté de Sandomir.

UBU. — Commence par les principautés, stupide bougre !

LE GREFFIER. — Principauté de Podolie, Grand-duché de Posen, Duché de Courlande, Comté de Sandomir, Comté de Vitepsk, Palatinat de Polock, Margraviat de Thorn.

UBU. — Et puis après ?

LE GREFFIER. — C'est tout.

UBU. — Comment, c'est tout ! Oh ! bien alors, en avant les Nobles, et comme je ne finirai pas de m'enrichir, je vais faire exécuter tous les Nobles et ainsi j'aurai tous les biens vacants. Allez, passez les Nobles dans la trappe. (*On empile les Nobles dans la trappe.*) Dépêchez-vous plus vite, je veux faire des lois maintenant.

PLUSIEURS. — On va voir ça.

UBU. — Je vais d'abord réformer la justice, après quoi nous procéderons aux finances.

PLUSIEURS MAGISTRATS. — Nous nous opposons à tout changement.

UBU. — Merdre ! D'abord les magistrats ne seront plus payés.

MAGISTRATS. — Et de quoi vivrons-nous ? Nous sommes pauvres.

UBU. — Vous aurez les amendes que vous prononcerez et les biens des condamnés à mort.

UN MAGISTRAT. — Horreur ! — 2^e Infamie ! — 3^e Scandale ! — 4^e Indignité !

TOUS. — Nous nous refusons à juger dans des conditions pareilles.

UBU. — A la trappe, les magistrats ! (*Ils se débattent en vain.*)

MÈRE UBU. — Eh ! que fais-tu, Père Ubu ? Qui rendra maintenant la justice ?

UBU. — Tiens ! moi. Tu verras comme ça marchera bien.

MÈRE UBU. — Oui, ce sera du propre.

UBU. — Allons, tais-toi, bouffresque ! — Nous allons maintenant, Messieurs, procéder aux Finances.

FINANCIERS. — Il n'y a rien à changer.

UBU. — Comment, je veux tout changer, moi. D'abord, je veux garder pour moi la moitié des impôts.

FINANCIERS. — Pas gêné !

UBU. — Messieurs, nous établirons un impôt de 10 0/0 sur la propriété, un autre sur le commerce et l'industrie, et un troisième sur les mariages et un quatrième sur les décès, de quinze francs chacun.

1^{er} FINANCIER. — Mais c'est idiot, Père Ubu.

2^e FINANCIER. — C'est absurde.

3^e FINANCIER. — Ça n'a ni queue ni tête.

UBU. — Vous vous fichez de moi ! Dans la trappe, les financiers ! (*On enfourne les financiers.*)

MÈRE UBU. — Mais enfin, Père Ubu, quel roi tu fais, tu massacres tout le monde.

UBU. — Eh merdre !

MÈRE UBU. — Plus de justice, plus de finances.

UBU. — Ne crains rien, ma douce enfant, j'irai moi-même de village en village recueillir les impôts.

SCÈNE VIII

Une maison de paysans dans les environs de Varsovie.

PLUSIEURS PAYSANS sont assemblés.

UN PAYSAN, *entrant*. — Apprenez la grande nouvelle. Le Roi est mort, les Ducs aussi et le jeune Bougrelas s'est sauvé avec sa mère dans les montagnes. De plus, le Père Ubu s'est emparé du trône.

UN AUTRE. — J'en sais bien d'autres. Je viens de Cracovie, où j'ai vu emporter les corps de plus de trois cents nobles et de cinq cents magistrats qu'on a tués, et il paraît qu'on va doubler les impôts et que le Père Ubu viendra les ramasser lui-même.

TOUS. — Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Le Père Ubu est un affreux sagouin et sa famille est, dit-on, abominable.

UN PAYSAN. — Mais écoutez : ne dirait-on pas qu'on frappe à la porte ?

UNE VOIX, *au dehors*. — Cornegidouille ! Ouvrez de par ma merdre, par Saint Jean, Saint Pierre et Saint Nicolas, ouvrez, sabre à finances,

corne finances, je viens chercher les impôts ! (*La porte est défoncée, UBU pénètre suivi d'une légion de grippe-sous.*)

UBU. — Qui de vous est le plus vieux ? (*Un paysan s'avance.*) Comment te nommes-tu ?

LE PAYSAN. — Stanislas Leczinski.

UBU. — Eh bien, cornegidouille, écoute-moi bien, sinon ces messieurs te couperont les ongles. Je viens te dire, t'ordonner et te signifier que tu aies à produire et exhiber promptement ta finance, sinon tu seras massacré. Allons, messeigneurs les salopins de finance, roulez ici le voiturin à finances. (*On apporte le voiturin.*)

STANISLAS. — Sire, nous ne sommes inscrits sur le registre que pour 152 rixdales que nous avons déjà payées, il y aura tantôt six semaines à la Saint-Mathieu.

UBU. — C'est fort possible, mais j'ai changé le gouvernement et j'ai fait mettre dans le journal qu'on paierait deux fois tous les impôts et trois fois ceux qui pourront être désignés ultérieurement. Avec ce système j'aurai vite fait fortune, alors je tuerai tout le monde et je m'en irai.

PAYSANS. — Monsieur Ubu, de grâce ayez

pitié de nous. Nous sommes de pauvres citoyens.

UBU. — Je m'en fiche. Payez.

PAYSANS. — Nous ne pouvons, nous avons payé.

UBU. — Payez ! ou j'i vous mets dans ma poche avec supplice de décollation du cou et de la tête ! Cornegidouille, je suis le Roi peut-être !

TOUS. — Ah c'est ainsi ! Aux armes ! Vive Bougrelas, par la grâce de Dieu roi de Pologne et de Lithuanie !

UBU. — En avant, Messieurs des Finances, faites votre devoir.

(*Une lutte s'engage, la maison est détruite et le vieux STANISLAS s'enfuit seul à travers la plaine. UBU reste à ramasser la finance.*)

SCÈNE IX

Une casemate des fortifications de Thorn.

BORDURE enchaîné. UBU.

UBU. — Ah ! citoyen, voilà ce que c'est, tu as voulu que je te paye ce que je te devais, alors tu t'es révolté parce que je n'ai pas voulu, tu as

conspiré et te voilà coffré. Corne finance, c'est bien fait et le tour est si bien joué que tu dois toi-même le trouver fort à ton goût.

BORDURE. — Prenez garde, Père Ubu. Depuis cinq jours que vous êtes roi, vous avez commis plus de meurtres qu'il n'en faudrait pour damner tous les saints du Paradis. Le sang du Roi et des Nobles crie vengeance et ces cris seront entendus.

UBU. — Eh, mon bel ami, vous avez la langue fort bien pendue. Je ne doute pas que si vous échappiez, il en pourrait résulter des complications, mais je ne crois pas que les casemates de Thorn aient jamais lâché quelqu'un des honnêtes garçons qu'on leur avait confiés. C'est pourquoi bonne nuit et je vous invite à dormir sur les deux oneilles, bien que les rats dansent ici une assez belle sarabande.

(Il sort. LES LARBINS viennent verrouiller toutes les portes.)

SCÈNE X

Le Palais de Moscou.

L'EMPEREUR ALEXIS et SA COUR. BORDURE.

LE CZAR ALEXIS. — C'est vous, infâme aventurier, qui avez coopéré à la mort de notre cousin Venceslas ?

BORDURE. — Sire, pardonnez-moi ; j'ai été entraîné malgré moi par le Père Ubu.

ALEXIS. — O l'affreux menteur ! Enfin que désirez-vous ?

BORDURE. — Le Père Ubu m'a fait emprisonner sous prétexte de conspiration, je suis parvenu à m'échapper et j'ai couru cinq jours et cinq nuits à cheval à travers les steppes pour venir implorer votre gracieuse miséricorde.

ALEXIS. — Que m'apportes-tu comme gage de ta soumission ?

BORDURE. — Mon épée d'aventurier et un plan détaillé de la ville de Thorn.

ALEXIS. — Je prends l'épée, mais par Saint Georges brûlez ce plan, je ne veux pas devoir ma victoire à une trahison.

BORDURE. — Un des fils de Venceslas, le jeune Bougrelas, est encore vivant, je ferai tout pour le rétablir.

ALEXIS. — Quel grade avais-tu dans l'armée polonaise ?

BORDURE. — Je commandais le 5^e régiment des dragons de Wilna et une compagnie franche au service du Père Ubu.

ALEXIS. — C'est bien, je te nomme sous-lieutenant au 10^e régiment de Cosaques et gare à toi si tu trahis. Si tu te bats bien tu seras récompensé.

BORDURE. — Ce n'est pas le courage qui me manque, Sire.

ALEXIS. — C'est bien, disparaïs de ma présence.

(Il sort.)

SCÈNE XI

La salle du Conseil d'Ubu.

UBU, MÈRE UBU, CONSEILLERS DE
PHYNANCES.

UBU. — Messieurs, la séance est ouverte et tâchez de bien écouter et de vous tenir tranquilles.

D'abord, nous allons faire le chapitre des finances, ensuite nous parlerons d'un petit système que j'ai imaginé pour faire venir le beau temps et conjurer la pluie.

UN CONSEILLER. — Fort bien, Monsieur Ubu.

MÈRE UBU. — Quel sot homme !

UBU. — Madame de ma merdre, garde à vous, car je ne souffrirai pas vos sottises. Je vous disais donc, Messieurs, que les finances vont passablement. Un nombre considérable de chiens à bas de laine se répand chaque matin dans les rues et les Salopins font merveille. De tous côtés on ne voit que des maisons brûlées et des gens pliant sous le poids de nos phynances.

LE CONSEILLER. — Et les nouveaux impôts, Monsieur Ubu, vont-ils bien ?

MÈRE UBU. — Point du tout. L'impôt sur les mariages n'a encore produit que 11 sous, et encore le Père Ubu poursuit les gens partout pour les forcer à se marier.

UBU. — Sabre à finances, Corne de ma gidouille, Madame la financière. — (UN MESSAGER *entre.*)

Allons bon, qu'a-t-il encore celui-là ? Va-t'en,

sagouin, ou je te poche avec décollation et torsion des jambes.

MÈRE UBU. — Ah ! le voilà dehors, mais il y a une lettre.

UBU. — Lis-la. Je crois que je perds l'esprit ou que je ne sais pas lire. Dépêche-toi, bouffresque, ce doit être de Bordure.

MÈRE UBU. — Tout justement. Il dit que le Czar l'a accueilli très bien, qu'il va envahir tes États pour rétablir Bougrebas et que toi tu seras tué.

UBU. — Ho ! Ho ! J'ai peur ! J'ai peur ! Ha ! je pense mourir. O pauvre homme que je suis ! Que devenir, grand Dieu ? Ce méchant homme va me tuer. Saint Antoine et tous les Saints, protégez-moi, je vous donnerai de la phynance et je brûlerai des cierges pour vous. Je suis tout disposé à devenir un saint homme, je veux être évêque et voir mon nom sur le calendrier.

MÈRE UBU. — Il n'y a qu'un parti à prendre, Père Ubu.

UBU. — Lequel, mon amour ?

MÈRE UBU. — La guerre !!

TOUS. — Vive Dieu ! Voilà qui est noble !

UBU. — Oui, et je recevrai encore des coups.

PREMIER CONSEILLER. — Courons, courons organiser l'armée.

DEUXIÈME. — Et réunir les vivres.

TROISIÈME. — Et préparer l'artillerie et les forteresses.

QUATRIÈME. — Et prendre l'argent pour les troupes.

UBU. — Ah ! non, par exemple ! Je vais te tuer toi, je ne veux pas donner d'argent. En voilà d'une autre ! J'étais payé pour faire la guerre et maintenant il faut la faire à mes dépens. Non, de par ma chandelle verte, faisons la guerre, puisque vous en êtes enragés, mais ne déboursions pas un sou.

TOUS. — Vive la guerre !

SCÈNE XII

LE CAMP sous Varsovie.

SOLDATS et PALOTINS. — Vive la Pologne !
Vive le Père Ubu !

UBU. — Ah ! Mère Ubu, donne-moi ma cuirasse et mon petit bout de bois. — Je vais être

bientôt tellement chargé que je ne saurais marcher si j'étais poursuivi.

MÈRE UBU. — Fi le lâche !

UBU. — Ah ! voilà le sabre à merdre qui se sauve et le croc à finances qui ne tient pas !!! n'en finirai jamais et les Russes avancent et vont me tuer.

UN SOLDAT. — Seigneur Ubu, voilà le ciseau à oneilles qui tombe.

UBU. — Ji tou tue au moyen du croc à merdre et du couteau à figure.

MÈRE UBU. — Comme il est beau avec son casque et sa cuirasse, on dirait une citrouille armée.

UBU. — Nos Palotins sont aussi d'une grande importance, mais point si beaux que quand j'étais roi d'Aragon. Pareils à des écorchés ou au schéma du sang veineux et du sang artériel, la bile financière leur sortait par des trous et rampait en varicocèles d'or ou de cuivre. Ils étaient numérotés aussi et je les menais combattre avec un licou d'où pendaient des plombs funéraires. Les femmes avortaient devant eux heureuses, car les enfants nés leur seraient devenus semblables. — Et les pourceaux coprophages vomissaient d'horreur. —

Ah ! maintenant, je vais monter à cheval. Amenez, Messieurs, le cheval à phynances.

MÈRE UBU. — Père Ubu, ton cheval ne saurait plus te porter, il n'a rien mangé depuis cinq jours et est presque mort.

UBU. — Elle est bonne celle-là ! On me fait payer 12 sous par jour pour cette rosse et elle ne me peut porter. Vous vous fichez, corne d'Ubu, ou bien si vous me volez. (*La Mère Ubu rougit et baisse les yeux.*) Alors que l'on m'apporte une autre bête, mais je n'irai pas à pied, cornegidouille !

(*On amène un énorme cheval.*)

UBU. — Je vais monter dessus. — Oh ! assis plutôt ! Car je vais tomber. (*Le cheval part.*) Ah ! Arrêtez ma bête. Grand Dieu, je vais tomber et être mort !!!

MÈRE UBU. — Il est vraiment imbécile. Ah ! le voilà relevé. Mais il est tombé par terre.

UBU. — Corne physique, je suis à moitié mort. Mais c'est égal, je pars en guerre et je tuerai tout le monde. Gare à qui ne marchera pas droit ! Ji lon mets dans ma poche avec torsion du nez et des dents et extraction de la langue.

MÈRE UBU. — Bonne chance, Monsieur Ubu.

UBU. — J'oubliais de te dire que je te confie la régence. Mais j'ai sur moi le livre de finances, tant pis pour toi si tu me voles. Je te laisse pour t'aider le Palotin Giron. Adieu, Mère Ubu.

MÈRE UBU. — Adieu, Père Ubu. Tue bien le Czar.

UBU. — Pour sûr. Torsion du nez et des dents, extraction de la langue et enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles.

(L'armée s'éloigne au bruit des fanfares.)

MÈRE UBU, seule. — Maintenant que ce gros pantin est parti, tâchons de faire nos affaires, tuer Bougrelas et nous emparer du trésor.

SCÈNE XIII

L'ARMÉE POLONAISE en marche dans l'Ukraine.

UBU. — Cornebleu, jambedieu, tête de vache ! Nous allons périr, car nous mourons de soif et sommes fatigué. Sire Soldat, ayez l'obligeance de porter notre casque à finances, et vous, sire Lancier, chargez-vous du ciseau à merdre et du

bâton-à-physique pour soulager notre personne, car, je le répète, nous sommes fatigué.

(Les soldats obéissent.)

PILE. — Hon, Monsieuye ! Il est étonnant que les Russes n'apparaissent point.

UBU. — Il est regrettable que l'état de nos finances ne nous permette pas d'avoir une voiture à notre taille, car par crainte de démolir notre monture nous avons fait tout le chemin à pied, traînant notre cheval par la bride. Mais quand nous serons de retour en Pologne nous imaginerons au moyen de notre science en physique et aidé des lumières de nos conseillers, une voiture à vent pour transporter toute l'armée.

COTICE. — Voilà Nicolas Rensky qui se précipite.

UBU. — Et qu'a-t-il ce garçon ?

RENSKY. — Tout est perdu, Sire. Les Polonais sont révoltés, Giron est tué et la mère Ubu est en fuite dans les montagnes.

UBU. — Oiseau de nuit, bête de malheur, hibou à guêtres ! Où as-tu pêché ces sornettes ? En voilà d'une autre ! Et qui a fait ça ? Bougrelas, je parie. — D'où viens-tu ?

RENSKY. — De Varsovie, Noble Seigneur.

UBU. — Garçon de ma merdre, si je t'en croyais, je ferais rebrousser chemin à toute l'armée. Mais, seigneur garçon, il y a sur tes épaules plus de plumes que de cervelle et tu as rêvé des sottises. Va aux avant-postes, mon garçon, les Russes ne sont pas loin et nous aurons bientôt à estocader de nos armes tant à merdre qu'à phynances et à physique.

LE GÉNÉRAL LASCY. — Père Ubu, ne voyez-vous pas dans la plaine les Russes ?

UBU. — C'est vrai, les Russes ! me voilà joli. Si encore il y avait moyen de s'en aller, mais pas du tout, nous sommes sur une hauteur et nous serons en butte à tous les coups.

L'ARMÉE. — Les Russes ! L'ennemi !

UBU. — Allons, Messieurs, prenons nos dispositions pour la bataille. Nous allons rester sur la colline et ne commettrons point la sottise de descendre en bas. Je me tiendrai au milieu comme une citadelle vivante et vous autres gravitez autour de moi. J'ai à vous recommander de mettre dans les fusils autant de balles qu'ils en pourront tenir, car 8 balles peuvent tuer 8 Russes et c'est autant que je n'aurai pas sur le dos. Nous mettrons les



fantassins à pied au bas de la colline pour recevoir les Russes et les tuer un peu, les cavaliers derrière pour se jeter dans la confusion, et l'artillerie autour du moulin à vent ici présent pour tirer dans le tas. Quant à nous, nous nous tiendrons dans le moulin à vent et tirerons avec le pistolet à phynances par la fenêtre, en travers de la porte nous placerons le bâton à physique et si quelqu'un essaye d'entrer, gare au croc à merdre !!!

OFFICIERS. — Vos ordres, Sire Ubu, seront exécutés.

UBU. — Eh ! Cela va bien, nous serons vainqueurs. — Quelle heure est-il ?

LE GÉNÉRAL LASCY. — Onze heures du matin.

UBU. — Alors nous allons dîner, car les Russes n'attaqueront pas avant midi. Dites aux soldats, Seigneur Général, de faire leurs besoins et d'entonner la Chanson à Finances.

(Lascy s'en va.)

SOLDATS et PALOTINS. — Vive le Père Ubu, notre grand Financier ! Ting, ting, ting ; ting, ting, ting ; ting, ting, ting !

UBU. — O les braves gens, je les adore. *(Un boulet russe arrive et casse l'aile du moulin.)*

Ah ! j'ai peur, Sire Dieu, je suis mort ! et cependant non, je n'ai rien.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, UN CAPITAINE, puis L'ARMÉE RUSSE.

UN CAPITAINE, *arrivant*. — Sire Ubu, les Russes attaquent.

UBU. — Eh bien après, que veux-tu que j'y fasse, ce n'est pas moi qui le leur ai dit. — Cependant, Messieurs des Finances, préparons-nous au combat.

LE GÉNÉRAL LASCY. — Un second boulet.

UBU. — Ah ! Je n'y tiens plus. Ici il pleut du plomb et du fer et nous pourrions endommager notre précieuse personne. Descendons. *(Tous descendent au pas de course. La bataille vient de s'engager. Ils disparaissent dans des torrents de fumée au pied de la colline.)*

UN RUSSE, *frappant*. — Pour Dieu et le Czar !
RENSKY. — Ah ! Je suis mort.

UBU. — En avant ! — Ah toi, Monsieur, que

je t'attrape, car tu m'as fait mal, entends-tu, sac à vin, avec ton flingot qui ne part pas.

LE RUSSE. — Ah ! voyez-vous ça ! *(Il lui tire un coup de revolver.)*

UBU. — Oh ! Oh ! Je suis blessé, je suis troué, je suis perforé, je suis administré, je suis enterré. — Oh mais tout de même ! Ah ! je le tiens. *(Il le déchire.)* Tiens ! recommenceras-tu maintenant ?

LE GÉNÉRAL LASCY. — En avant, poussons vigoureusement, passons le fossé. La victoire est à nous.

UBU. — Tu crois ? — Jusqu'ici je sens sur mon front plus de bosses que de lauriers.

CAVALIERS RUSSES. — Hurrah ! Place au Czar !

LE CZAR arrive, accompagné de BORDURE déguisé.

UN POLONAIS. — Ah Seigneur ! Sauve qui peut, voilà le Czar !

UN AUTRE. — Ah mon Dieu ! Il passe le fossé.

UN AUTRE. — Pif ! Paf ! en voilà quatre d'assommés par ce grand bougre de lieutenant.

BORDURE. — Ah ! vous n'avez pas fini, vous autres ! Tiens, Jean Sobiesky, voilà ton compte. *(Il l'assomme.)* A d'autres maintenant ! *(Il fait un massacre de Polonais.)*

UBU. — En avant, mes amis ! Attrapez ce bélître ! En compote les Moscovites ! La victoire est à nous. Vive l'Aigle Rouge !

TOUS — En avant ! — Hurrah ! — Jambedieu ! — Attrapez le grand bougre !

BORDURE. — Par Saint Georges, je suis tombé.

UBU, le reconnaissant. — Ah c'est toi, Bordure ! Ah ! mon ami. Nous sommes bien heureux ainsi que toute la compagnie de te retrouver. Je vais te faire cuire à petit feu. Messieurs des Finances, allumez du feu. — Oh ! Ah ! Oh ! Je suis mort. C'est au moins un coup de canon que j'ai reçu. — Ah mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés. — Oui c'est bien un coup de canon.

BORDURE. — C'est un coup de pistolet chargé à poudre.

UBU. — Ah ! tu te moques de moi ! Encore ! A la poche ! *(Il se rue sur lui et le déchire.)*

LE GÉNÉRAL LASCY. — Père Ubu, nous avançons partout.

UBU. — Je le vois bien, je n'en peux plus, je suis criblé de coups de pied, je voudrais m'asseoir par terre. Oh ! ma bouteille.

LE GÉNÉRAL LASCY. — Allez prendre celle du Czar, Père Ubu.

UBU. — Eh ! j'y vais de ce pas. Allons ! Sabre à merdre, fais ton office, et toi, croc à finances, ne reste pas en arrière. Que le bâton à physique travaille d'une généreuse émulation et partage avec le petit bout de bois l'honneur de massacrer, creuser et exploiter l'Empereur moscovite. En avant, Monsieur notre cheval à finances ! (*Il se rue sur le Czar.*)

UN OFFICIER RUSSE. — En garde, Majesté !

UBU. — Tiens, toi ! — Oh ! aïe ! Ah mais tout de même ! Ah monsieur, pardon, laissez-moi tranquille. — Oh mais ! je n'ai pas fait exprès !

(*Il se sauve. LE CZAR le poursuit.*)

UBU. — Sainte Vierge, cet enragé me poursuit ! Qu'ai-je fait, grand Dieu ! Ah ! bon, et il y a encore le fossé à repasser. Ah ! je le sens derrière moi et le fossé devant ! Courage, fermons les yeux.

(*Il saute le fossé. LE CZAR y tombe.*)

LE CZAR. — Bon, je suis dedans.

POLONAIS. — Hurrah ! le Czar est à bas !

UBU. — Ah ! j'ose à peine me retourner ! Il est dedans. Ah ! C'est bien fait et on tape dessus. Allons, Polonais, allez-y à tour de bras, il a bon dos, le misérable ! — Moi, je n'ose pas le regarder ! — Et cependant notre prédiction s'est complètement réalisée, le bâton-à-physique a fait merveilles et nul doute que je ne l'eusse complètement tué si une inexplicable terreur n'était venue combattre et annuler en nous les effets de notre courage. — Mais nous avons dû soudainement tourner casaque, et nous n'avons dû notre salut qu'à notre habileté comme cavalier ainsi qu'à la solidité des jarrets de notre cheval à finances, dont la rapidité n'a d'égale que la solidité et dont la légèreté fait la célébrité ainsi qu'à la profondeur du fossé qui s'est trouvé fort à propos sous les pas de l'ennemi de nous l'ici présent Maître des Phynances. — Tout ceci est fort beau mais personne ne m'écoute. Allons ! bon, ça recommence !

(*LES DRAGONS RUSSES font une charge et délivrent LE CZAR.*)

LE GÉNÉRAL LASCY. — Cette fois, c'est la débandade.

UBU. — Ah ! voici l'occasion de se tirer des pieds. Or donc, Messieurs les Polonais, en avant ! ou plutôt en arrière !

POLONAIS. — Sauve qui peut !

UBU. — Allons ! en route. — Quel tas de gens — quelle fuite — quelle multitude — comment me tirer de ce gâchis ? — (*Il est bousculé.*) Ah mais toi ! fais attention ou tu vas expérimenter la bouillante valeur du Maître des Finances. — Ah ! il est parti. Sauvons-nous et vivement pendant que Lascy ne nous voit pas. (*Il sort, ensuite on voit passer LE CZAR et L'ARMÉE RUSSE poursuivant LES POLONAIS.*)

SCÈNE XV

Une caverne en Lithuanie. Il neige.

UBU, PILE, COTICE.

UBU. — Ah le chien de temps ! il gèle à pierre à fendre et la personne du Maître des Finances s'en trouve fort endommagée.

PILE. — Hon ! Monsieuye Ubu, êtes-vous remis de votre terreur et de votre fuite ?

UBU. — Oui ! je n'ai plus peur, mais j'ai encore la fuite.

COTICE (*à part*). — Quel pourceau !

UBU. — Eh ! sire Cotice, votre oneille, comment va-t-elle ?

COTICE. — Aussi bien, Monsieuye, qu'elle peut aller tout en allant très mal. Par conséquent, de quoye — le plomb la penche vers la terre et je n'ai pu extraire la balle.

UBU. — Tiens, c'est bien fait ! Toi aussi tu voulais toujours taper les autres. Moi, j'ai déployé la plus grande valeur et sans m'exposer j'ai massacré quatre ennemis de ma propre main sans compter tous ceux qui étaient déjà morts et que nous avons achevés.

COTICE. — Savez-vous, Pile, ce qu'est devenu le Palotin Giron ?

PILE. — Il a reçu une balle dans la tête.

UBU. — Ainsi que le coquelicot et le pissenlit à la fleur de leur âge sont fauchés par l'impitoyable faux de l'impitoyable faucheur — ainsi le petit Giron a fait le coquelicot, il s'est fort bien battu cependant, mais aussi il y avait trop de Russes.

PILE *et* COTICE. — Hon, Monsieuye !

UN ÉCHO. — Hhrron !

PILE. — Qu'est-ce ? Armons-nous de nos lumelles.

UBU. — Ah non ! par exemple, encore des Russes, je parie ! J'en ai assez ! et puis c'est bien simple, s'ils m'attrapent ji lou fous à la poche.

SCÈNE XVI

LES MÊMES. Entre UN OURS

COTICE. — Hon, Monsieuye !

UBU. — Oh tiens, regardez donc le petit toutou.
— Il est gentil, ma foi.

PILE. — Prenez garde ! Ah ! quel énorme ours !
Mes cartouches !

UBU. — Un ours ! Ah ! l'atroce bête. Oh ! pauvre homme, me voilà mangé. Que Dieu me protège ! Et il vient sur moi — non, c'est Cotice qu'il attrape. Ah ! je respire. (L'OURS *se jette sur* COTICE. PILE *l'attaque à coups de couteau*. UBU *se réfugie sur un rocher*.)

COTICE. — A moi, Pile ! à moi ! au secours,
Monsieuye Ubu !



UBU. — Bernique ! Débrouille-toi, mon ami, pour le moment nous faisons notre *Pater Noster*. Chacun son tour d'être mangé.

PILE. — Je l'ai, je le tiens.

COTICE. — Ferme, ami, il commence à me lâcher.

UBU. — *Sanctificetur nomen tuum.*

COTICE. — Lâche bougre !

PILE. — Ah ! il me mord ! O Seigneur, sauvez-nous, je suis mort.

UBU. — *Fiat voluntas tua.*

COTICE. — Ah ! j'ai réussi à le blesser.

PILE. — Hurrah ! il perd son sang. (*Au milieu des cris des PALOTINS, L'OURS beugle de douleur et UBU continue à marmotter.*)

COTICE. — Tiens-le ferme, que j'attrape mon coup de poing explosif.

UBU. — *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

PILE. — L'as-tu enfin ? je n'en peux plus.

UBU. — *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

COTICE. — Ah ! je l'ai. (*Une explosion retentit et L'OURS tombe mort.*)

PILE et COTICE. — Victoire !

UBU. — *Sed libera nos a malo. Amen.* — Enfin est-il bien mort ? puis-je descendre de mon rocher ?

PILE (*avec mépris*). — Tant que vous voudrez.

UBU (*descendant*). — Vous pouvez vous flatter que si vous êtes encore vivants et si vous foulez encore la neige de Lithuanie vous le devez à la vertu magnanime du Maître des Finances, qui s'est évertué, échiné et égosillé à débiter des patenôtres pour votre salut et qui a manié avec autant de courage le glaive spirituel de la prière que vous avez manié avec adresse le temporel de l'ici présent Palotin Cotice coup de poing explosif. Nous avons même poussé plus loin notre dévouement, car nous n'avons pas hésité à monter sur un rocher fort haut pour que nos prières aient moins loin à arriver au ciel.

PILE. — Révoltante bourrique !

UBU. — Voici une grosse bête. Grâce à moi vous avez de quoi souper. Quel ventre, messieurs ! Les Grecs y auraient été plus à l'aise que dans le cheval de bois et peu s'en est fallu, chers amis, que nous n'ayons pu aller vérifier de nos propres yeux sa capacité intérieure.

PILE. — Je meurs de faim. Que manger ?

COTICE. — L'ours !

UBU. — Eh ! pauvres gens, allez-vous le manger tout cru ? Nous n'avons rien pour faire du feu.

PILE. — N'avons-nous pas nos pierres à fusil ?

UBU. — Tiens, c'est vrai. Et puis il me semble que voilà non loin d'ici un petit bois où il doit y avoir des branches sèches. Vas en chercher, sire Cotice. (COTICE s'éloigne à travers la neige.)

PILE. — Et maintenant, Sire Ubu, allez dépecer l'ours.

UBU. — Oh non ! Il n'est peut-être pas mort — tandis que toi qui es déjà à moitié mangé et mordu de toutes parts, c'est tout à fait dans ton rôle. — Je vais allumer du feu en attendant qu'il apporte du bois. (PILE commence à dépecer l'ours.)

UBU. — Oh prends garde ! Il a bougé.

PILE. — Mais, Sire Ubu, il est déjà tout froid.

UBU. — C'est dommage, il aurait mieux valu le manger chaud. Ceci va procurer une indigestion au Maître des Finances.

PILE. — (A part.) C'est révoltant. (Haut.) Aidez-nous un peu, Monsieuye Ubu, je ne puis faire toute la besogne.

UBU. — Non, je ne veux rien faire, moi ! Je suis fatigué, bien sûr !

COTICE (*rentrant*). — Quelle neige, mes amis, on se dirait en Castille ou au Pôle Nord. La nuit commence à tomber. Dans une heure il fera noir. Hâtons-nous pour voir encore clair.

UBU. — Oui, entends-tu, Pile, hâte-toi. Hâtez-vous tous les deux ! Embrochez la bête, cuisez la bête, j'ai faim, moi !

PILE. — Ah ! c'est trop fort à la fin ! Il faudra travailler ou bien tu n'auras rien, entends-tu, goinfre !

UBU. — Oh ! ça m'est égal, j'aime autant le manger tout cru, c'est vous qui serez bien attrapés — et puis j'ai sommeil, moi !

COTICE. — Que voulez-vous, Pile ? Faisons le dîner tout seuls. Il n'en aura pas, voilà tout. Ou bien on pourra lui donner les os.

PILE. — C'est bien. Ah ! voilà le feu qui flambe.

UBU. — Oh ! c'est bon, ça, il fait chaud maintenant. Mais je vois des Russes partout. Quelle fuite, grand Dieu ! Ah ! (Il tombe endormi.)

COTICE. — Finissons de faire le souper.

UBU (*parle en dormant*). — Ah! sire Dragon Russe, faites attention, ne tirez pas par ici, il y a du monde. — Ah! voilà Bordure, qu'il est mauvais, on dirait un ours — et Bougreles qui vient sur moi! L'ours, l'ours! Ah le voilà à bas! qu'il est dur, grand Dieu! — Je ne veux rien faire, moi! Va-t'en, Bougreles! — Entends-tu, drôle! Voilà Giron maintenant, et le Czar! Oh! ils vont me battre. — Et la Rbue. Où as-tu pris tout cet or? Tu m'as pris mon or, misérable, tu as été farfouiller dans mon tombeau qui est dans la cathédrale de Varsovie, près de la Lune. Je suis mort depuis longtemps, moi, c'est Bougreles qui m'a tué et je suis enterré à Varsovie près de Vladislav le Grand et aussi à Cracovie près de Jean Sigismond et aussi à Thorn dans la casemate avec Bordure! Le voilà encore. Mais va-t'en, maudit ours. Tu ressembles à Bordure. Entends-tu, bête de Satan? Non, il n'entend pas, les Salopins lui ont coupé les oneilles. — Décervelez, tudez, coupez les oneilles, arrachez la finance et buvez jusqu'à la mort, c'est la vie des Salopins, c'est le bonheur du Maître des Finances.

(*Il se tait et dort.*)

ENTR'ACTE

Le ciel se retire comme un livre qu'on roule.

ACTE DERNIER (DU JUGEMENT)

LE TAUROBOLE

Personnages :

CÉSAR-ANTECHRIST
LE LÉPREUX
LA SPHINGE
LE HIBOU
LE TAUREAU
JÉSUS-CHRIST
DIEU LE PÈRE
LES IFS
ÉNOCH
ÉLIE
LES PRÊTRES
LES MORTS
L'ANGE
L'ANE

Acte IV.

SCÈNE I

Le noir de ce qui fut le ciel, où disparaît l'ascension météorologique d'UBU, PILE et COTICE.

CÉSAR-ANTECHRIST, *descendant avec deux cordes un TAUREAU dans une fosse, on voit encore les cornes.* — Descends vivant, Tête Montelée, dans le trou que je t'ai creusé. Nature, amour de la nature ! Ministre une fois pour toutes de mes affaires terrestres, que la bête donc cause avec la terre. Comme un goret pendu par les pieds sous une table, si je voulais je la verrais encore, par-delà son couvercle hermétique...

SCÈNE II

L'Escalier.

LES PRÊTRES. — *Et facti sumus tanquam immundus nos... et cecidimus quasi folium universi.*

SCÈNE III

LES IFS, comme ils poussent le long des pèlerinages, semblables au Chandelier à sept branches de Jérusalem, et à droite et à gauche les deux grands oliviers qui sont ÉNOCH et ÉLIE. — La route où César-Antechrist va passer, seul sentier blanc horizontal dans l'ombre (de sable ocellé d'ifs et à une fasce d'argent).

ÉLIE. — *Hi sunt duae olivae et duo candelabra, in conspectu Domini terrae stantes.*

LES IFS. — *Et si quis voluerit eis nocere, ignis exiet de ore eorum, et devorabit inimicos eorum.*

ÉNOCH. — *Et si quis voluerit eos laedere, sic oportet eum occidi.*



SCÈNE IV

On découvre que ce lieu est la vallée de Josaphat, montagnes au fond, montagnes à gauche et à droite ; et qu'il y a beaucoup de tombeaux en files des deux côtés, les ifs étant peut-être des croix, très régulières le long des versants. Il y a sur les tombeaux des noms de grands pécheurs et de grands Saints bien apparents.

CÉSAR-ANTECHRIST. — Le diable et mon squelette supplémentaire, bras de levier plus long de ma force, me tentent de cette ville endormie, qui est à moi. Je l'ai vue de très haut, la traversant très vite, et voici tous les toits plats de la cité où il ne pleut jamais, et où les gouttes excrémentielles des oiseaux de nuit ne tombent point pendant l'éternité de fois quarante jours. — Semblable à l'orbe de la lune, je repelotonne le fil des choses naturées et voici les reliquaires de mes œuvres. Planisphère de la mâchoire de la terre, entre les lèvres jadis oscillantes comme des ailes de papillon, décharnées aujourd'hui de ces monts moussus de cèdres, vous avez éclairé la marche de votre roi de la lumière carrée de toutes vos pierres milliaires.

(Silence, accoudé sur la première tombe à droite.)

J'ai dormi, mon âme a dormi, mon corps agissant a rampé, mon Double. Quand on voit son double on meurt. Mais il s'est enfui devant moi, et je n'ai vu que la météorique ascension des comètes de ses satellites, et je ne sais si les temps sont finis, et si mes cinq anges ont parlé et versé leurs sept fioles de ma colère. Je veux monter hors de ce sol qui sera mobile et tremblant et se révoltera sous moi quand l'Autre viendra vivre son rêve terrestre, remettant mes soldats de plomb debout. — Non, les temps ne sont point finis, et les trompes de mes hérauts n'ont point dû déjà retentir, et je les attendrai, car voici un vivant encore, à moins que grince la larve du crime et du remords qu'a pu créer l'humanité sous moi. Puisque je fais des restrictions — à moins que l'homme ou que le Dieu, étant centre, ait plusieurs doubles.

SCÈNE V

CÉSAR-ANTECHRIST, LE LÉPREUX, menant UN ANE chargé d'outres et de pains.

LE LÉPREUX. (*Les premiers et les derniers vers hors de la scène. Aux harpes éoliennes des Croix, Prose de l'Ane.*)

Mon âme fenêtré voit,
Mon âne porte la croix,
Voici la feuille des bois
Cliquetant au pleur des rois.

Miserere, Deus.

(*Il lève la tête.*)

Triangle Antechrist, étal
D'un corps nu raide aux plis pâles
Du manteau sacerdotal,
Couperet ton jour natal,

Miserere, Deus.

(*Il s'incline.*)

L'Un se manifeste trois.
Le pôle a levé le doigt.
César pentagramme en croix.
Christ a la pourpre des rois.

O parce, Christe.

SCÈNE VI

Au bruit des pas de l'âne, UN GRAND-DUC s'envole et après avoir plané en cercle se pose sur l'olivier senestre, qui est ÉLIE. Torsions de cou admiratives devant l'éclat de CÉSAR-ANTECHRIST, un manteau d'or sur les épaules, une étoile d'or sur le sexe et aux orteils des sandales d'or.

CÉSAR-ANTECHRIST. — Qui êtes-vous, Oiseau, dans cette vallée où il ne doit point y avoir d'animaux ? Bahal-Zébul mon ministre ou le Paraclet qui m'inspire, comme il a pour charge d'inspirer le Dieu actuellement terrestre ? Etes-vous l'un et l'autre, je le crois. Car tu as érigé tes cornes traditionnelles quand je t'ai nommé par l'un de tes noms, et te baptisant Saint-Esprit l'eau de mon verbe a couché les antennes de ta tête auritée, et tu t'es aplati comme une chrysalide, faisant plus douces les plumes de ta gorge de colombe.

(*Il se hausse à la croix de l'arbre et caresse l'Oiseau, qui demeure hérissé comme un artichaut de cuivre, avec un front de taureau aux cornes en croissant : car on marche pour la seconde fois dans la vallée sainte.*)

CÉSAR-ANTECHRIST. — Il y a un pigeon qui

roucoule perché sur la croix : dans ma première vie végétative, de pareilles griffes habitèrent mes bras.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA SPHINGE aux griffes de lion qui marche entre les tombeaux.

CÉSAR-ANTECHRIST. — Tu es au-dessus de la femme comme l'homme est au-dessus de la femme. Tu es reine et tu es déesse ; comme les anges tu as les côtes attachées en avant, et la substance de ton cerveau diffère aussi peu de la mienne que la semence femelle du sperme du mâle. Parce que tu es femme, tu reflètes infiniment et représentes le monde, et sais ce qui échappe aux yeux mortels. — Je n'ai que faire de cette extérieure représentation et je passe aveugle et sourd sur la terre, me contemplant moi-même, sûr qu'on ne peut rien m'adjoindre d'externe — et je ne serais pas Dieu si je ne savais créer du néant. Si je m'amuse à marcher sur la terre comme un clown sous qui tourne une boule, je m'en abstraïs par l'oubli, qui est du présent comme du

passé. Je suis César il est vrai, non des hommes que je méprise et pour qui je ne veux user les courts moments de mon séjour terrestre, mais de l'Univers et de l'Absolu, car, grâce à cet oubli mon esclave, ce que je veux existe ou n'existe pas selon qu'il me plait. La surabondance est le manque, ce pourquoi je m'abstraïs du monde, et puisque tu concrètes l'Univers, je m'abats sur toi, eupire et vampire, mon sexe César possède en toi et allaite de son fleuve sacré toute la matérielle nature, et mon intelligence dévore ton intelligence. J'ai la tienne virtuelle en moi, mais le temps est cher, je la prends en sa déjà presque dernière concoction : on donnera à ceux qui ont, a dit le Christ qui m'a précédé, qui est moi-même parce que je suis son contraire, et à la place de qui je suis venu. Mon héraut l'a dit au Templier qui croyait à la binarité des principes. Moi et le Christ nous sommes Janus, et je n'ai point à me retourner pour montrer ma double face. L'être qui a de l'intelligence peut voir ces deux contraires simultanés, ces deux infinis qui coexistent et sans cela n'existeraient point, malgré l'erreur indéracinée des philosophes. Moi seul peux percevoir ces

choses, car je suis né pour la domination et je vois tous les mondes possibles quand j'en regarde un seul. Dieu — ou moi-même — a créé tous les mondes possibles, ils coexistent, mais les hommes ne peuvent même en entrevoir un. Je suis l'infinie Intuition comme toi la Perception éternelle ; et au miroir l'un de l'autre nous verrons tout. Je suis l'Orgueil absolu parce que je suis la Force suprême ; et c'est pourquoi je ne dominerai pas, car ma domination ne serait pas comprise (laissons cela aux faux Césars), et aussi tout ce qui est moi est un élixir précieux qui ne doit pas être follement perdu. Avec un seul de mes effluves, tu participeras à l'éternité, et tu entreverras la Pensée se mouvoir, et le travail de la Création en moi et par moi incessamment renouvelé. — Fuis plutôt, parce que tu es nue et mourrais, comme les vierges que l'on prostitue à l'idole de fer, et les yeux sur le bec des oiseaux nocturnes.

(Il recule et s'adosse à la croix de droite, qui est ENOCH, les doigts nonchalamment étendus sur les bras du fauteuil. LE HIBOU a baissé ses aigrettes.)

SCÈNE VIII

CÉSAR-ANTECHRIST, LA SAINTE TRINITÉ, ÉNOCH et ÉLIE,

DIEU LE PÈRE (*dans les branches de la croix de gauche. Sommet trop faible du polygone dynamique, LA SPHINGE disparaît*). — Écoutez-le : comme il y a dix-huit siècles, c'est encore aujourd'hui mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

LE CHRIST (*sur l'olivier de gauche, évoqué par contraire, miroir, ou reflet*). — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous laissé ? Prométhée cloué, le vautour du Saint-Esprit...

L'OISEAU (*lui arrachant les yeux*). — Que la lumière soit — Une !

CÉSAR-ANTECHRIST. — Je ne plains point ton supplice, éternel isolé pour avoir prêché de s'aimer les uns les autres. Je suis resté volontairement seul sur un rocher escarpé, sans distraction et sans lumière que les yeux subictériques de mes vautours, et c'est pour cela que ce qui m'égale presque, car l'adéquation parfaite est impossible, monte jusqu'à moi. Je connais ton supplice, j'ai eu la

force de l'endurer et surtout d'en sortir, car je ne suis pas station ni statique, mais dynamique, et semblable au dragon qui de sa queue entraîne la troisième partie des étoiles, je fais choir à ma suite tout ce qui, n'étant pas impur ni ordure, est digne de ma pourpre, et les obstacles, flottant au vent derrière moi, me sont un vêtement de gloire.

DIEU LE PÈRE. — Écoutez-le : c'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

(*Silence. LE HIBOU ricane et s'envole, comme semble-t-il effrayé par des pas plus nouveaux.*)

CÉSAR-ANTECHRIST. — Pourquoi ricanes-tu, Oiseau ? Tu t'envoles, comme semble-t-il effrayé par des pas plus nouveaux. Serais-je à l'une des trois dernières stations de mon rôle agi, et l'antépénultième trompe de mes hérauts viendrait-elle sonner ? Mais tu planes, et tu attires de tes ailes comme par delà l'horizon un autre oiseau ton serviteur quoique d'envergure plus immense, comme le petit poisson remorque les grandes naufs. Ha ! tu resplendis dans la lumière... le Rock advole.

(LE SAINT ESPRIT plane illuminé. LE CHRIST

descend de sa croix luisante aussi, l'arrache et brandit en hampe le grand arbre. DIEU LE PÈRE dome. CÉSAR-ANTECHRIST calciné noir glisse aux pieds d'ÉNOCH.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE CHRIST montrant le sommet de la montagne de l'horizon, où L'ANGE DU JUGEMENT DERNIER est debout les ailes errantes par tout le ciel.

LE CHRIST. — Voici le fanion rouge des mineurs. Comme sur la butte et la montagne d'un champ de tir, au plus haut sommet le clairon s'insère au ciel clair, épandant la pluie de commencer le feu, la trompe dernière s'écriera :

LA TROMPETTE. — HALLELUIAH !

POSTACTE

Les morts se lèvent et viennent au jugement.

FIN



Ce livre est dédié

à

Saint Jean Damascène.

TABLE

LES MINUTES DE SABLE MÉMORIAL

AVANT-PROPOS	5
LINTEAU	7
LIEDS FUNÈBRES	13
LES TROIS MEUBLES DU MAGE	21
GUIGNOL (<i>l'Autoclète, Phonographe, l'Art et la Science</i>)	25
BERCEUSE DU MORT	47
L'OPIUM	51
LA CHASSE	57
TAPISSERIES	61
LES CINQ SENS	67
L'HOMME A LA HACHE	75

LES PROLÉGOMÈNES DE HALDERNABLOU (<i>Sodome, Vulpian et Aster</i>) . .	77
HALDERNABLOU.	83
LES PARALIPOMÈNES (<i>Pèlerin, Pendant qu'ils chantaient, Au nom du Père</i>) .	113
LES PROLÉGOMÈNES DE CÉSAR-ANTECHRIST (<i>Saint-Pierre parle, Ubu parle</i>)	131
PROLOGUE DE CONCLUSION.	137
LE SABLIER	141

CÉSAR-ANTECHRIST

L'ACTE PROLOGAL.	147
L'ACTE HÉRALDIQUE	169
L'ACTE TERRESTRE	189
L'ACTE DERNIER	241

 IMPRIMERIE KAPP

LES
M INVITES DE SABLE
ÉMORIAL . P **AR**
ALFRED . J **AR**RY



CÉS **AR** * ANTECHR **J**
S.T. **AR** * ALFRED . J
S.P. **AR**RY